



www.comptoirlitteraire.com

présente

les poèmes d'Aimé CÉSAIRE

(Martinique)

(1913-2008)



Ce sont essentiellement :

- *"Cahier d'un retour au pays natal"* (p.2)

- Les recueils :

- *"Les armes miraculeuses"* (p.57)
- *"Soleil cou coupé"* (p.71)
- *"Corps perdu"* (p.93)
- *"Ferrements"* (p.104)
- *"Cadastre"* (p.115)
- *"Noria"* (p.120)
- *"moi, laminaire"* (p.124)
- *"La poésie"* (p.136)
- *"Comme un malentendu de salut"* (p.139).

Le jeune Martiniquais Césaire, étudiant à Paris, d'abord au "Lycée Louis-le-Grand" puis à l'"École normale supérieure", s'initia à la poésie afro-américaine, lisant des traductions dans la "Revue du monde noir", dans la revue communiste "Nouvel âge", dans la collection "Le nègre qui chante" d'Eugène Jolas, en particulier celles des poèmes de Langston Hughes et de Claude McKay.

Il prit ainsi conscience de l'existence d'une grande civilisation noire, de la nécessité d'un rejet du destin imposé par l'Occident aux Noirs, par la traite qui les avait asservis et déportés, et par la colonisation qui les définissait malgré eux, leur faisant croire que leurs traditions ne sont que bêtises, que leur religion n'est qu'un paquet de superstitions, que leurs langues ne sont que des patois indéchiffrables, que leur Histoire n'existe pas, qu'ils sont des individus sans âme et sans repère dont la seule chance de survie est de s'insérer dans une grande nation. Il voulut se réapproprier le mot «nègre», qui était employé par les Noirs de façon tout à fait positive, tandis qu'il était souvent péjoratif dans la bouche des Blancs ; avec le Sénégalais Léopold Sedar Senghor, il définit la notion de «négritude» pour :

- ne pas subir le mot «nègre» ;
- bâtir sur ce qui si souvent fut une injure ;
- s'opposer à l'oppression culturelle du système colonial français qui cautionnait les injustices, les humiliations et les discriminations commises par une caste imbue d'elle-même, sûre de ses privilèges et certaine du bien-fondé de ses préjugés raciaux ;
- appeler au «*rejet de l'assimilation culturelle*» ;
- promouvoir l'Afrique et sa culture, dont il se considérait exilé, qu'il voyait dévalorisée par le racisme issu de l'idéologie colonialiste ;
- faire exister les valeurs du monde noir, tout en les mêlant aux autres, plutôt que de les enfermer.

Pour les vacances d'été de 1935, comme il n'avait pas les moyens de rentrer en Martinique, son ami Petar Guberina l'invita chez ses parents en Croatie, précisément sur la côte dalmate. Il allait confier : *«Je me rappelle avoir pensé que la côte ressemblait à celle des Caraïbes et, d'ailleurs, un jour, j'ai demandé à mon ami : "Quel est le nom de cette île?" Il me répondit qu'en français, cela signifiait "Martin". J'ai alors pensé : "C'est la Martinique que je vois !" Et c'est ainsi qu'après avoir acheté un cahier d'écolier j'ai commencé à écrire "Cahier d'un retour au pays natal". Il ne s'agissait pas d'un retour à proprement parler, mais d'une évocation, sur la côte dalmate, de mon île.»* ("Nègre je suis, nègre je resterai").

Au cours de l'été 1936, il revint en Martinique. Revoyant son pays natal après une absence de cinq ans, il fut frappé par le contraste entre ce à quoi il s'était habitué à Paris et la vie dans son île, subissant le choc culturel qu'il allait décrire dans la première partie du *"Cahier d'un retour au pays natal"*. En janvier 1968 au lendemain du congrès culturel de La Havane, il allait dire à René Depestre : *«Je l'ai écrit au moment où je venais de terminer mes études et que je retournais à la Martinique. C'étaient les premiers contacts que je reprenais avec mon pays après dix ans d'absence, et j'étais vraiment envahi par un flot d'impressions et d'images et, en même temps, j'étais très angoissé par les perspectives martiniquaises.»*

De retour à Paris, il continua à travailler sur le poème et en lut des extraits à Senghor et Damas.

En 1937, le poème fut refusé par un éditeur parisien.

Un de ses professeurs, Petitbon, ayant remarqué le ton trop poétique de ses dissertations, lui demanda ce qu'il écrivait, et il lui montra son poème :

Août 1939

"Cahier d'un retour au pays natal"

Texte de 58 pages mêlant prose et vers libres, divisé en strophe inégales

L'auteur se convainc lui-même de quitter la France, *«l'Europe toute révoltée de cris»* et à *«l'ambiance crépusculaire»*. Il revient *«au pays natal»*, mais le découvre *«désespérément obturé»*, la ville étant *«plate - étalée, trébuchée de son bon sens»*, ses habitants *«inertes»*, résignés face à une misère à la

fois matérielle et morale, au colonialisme et au mépris de soi, ce qui lui fait reconnaître que «rien ne put nous insurger jamais», que ceux de sa «race» n'ont été que «d'assez piêtres laveurs de vaisselle, des cireurs de chaussures sans envergure», ne s'étant signalés que par leur «endurance à la chicotte». Il parle de son père, «fantasque grignoté d'une seule misère», et de sa mère, courageuse couturière, et il décrit la pauvre case familiale.

Voulant s'identifier à différents êtres victimes d'injustices («Je serai / un homme-juif / [...] un homme-hindou-de-Calcutta / un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas / l'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture») et, en particulier, aux «mortiférés» de la traite négrière, dressant alors un tableau des atrocités qui y furent commises, il est décidé à retrouver «le secret des grandes communications et des grandes combustions», de faire de sa bouche «la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche».

Il évoque «TOUSSAINT LOUVERTURE», le libérateur vaincu exilé dans la neige, mort dans sa prison du Jura.

S'il reconnaît sa «Trahison», son «cœur de quotidienne bassesse», sa «vanité stupide», ses «crimes», sa «perversité» ; s'il admet qu'il n'est qu'un «marmonneur de mots» ; s'il passe par des moments de découragement, il connaît «une inattendue et bienfaisante révolution intérieure», déclarant alors : «j'honore maintenant mes laideurs repoussantes [...] je ris de mes anciennes imaginations puérides». Et il s'écrie : «ASSEZ DE CE SCANDALE» qu'est la perpétuation de «la Grande Peur», de «l'exotisme», des stupides propos des colons, et se moque en particulier de «maquignons». Il dénonce le mépris de «la négrierie» qui dura «des siècles». Il signale que les Blancs apprécient toutefois le jazz et les danses auxquelles lui-même se livra.

Désormais, il espère en un «temps de promission» où ses propres désirs seraient satisfaits, et il va jusqu'à oser dire : «je veux cet égoïsme beau». Mais, convaincu d'avoir une mission à remplir, il déclare être prêt à assumer son rôle de guide, de «tête de proue», sinon de demiurge («donnez à mes mains puissance de modeler») non sans cette hésitation : «je n'ai pas le droit [...] d'ainsi bouleverser la création» ; il s'exhorte à trouver la force, à trouver des mots qui marqueraient une pugnacité de boxeur («comme le poing à l'allongée du bras») ou de véritable héros épique («faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes / voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme»).

S'il est envahi de nouveau par le souvenir des souffrances de ses ancêtres, et s'il cite d'autres propos méprisants, il se proclame «l'amant de cet unique peuple», déclare vouloir devenir «un homme d'initiation [...] un homme de recueillement [...] un homme d'ensemencement», passant de la mention de «peurs ancestrales» à celle de «vertus ancestrales», faisant preuve d'une grande détermination, prononçant une «prière virile», refusant de se laisser détourner de sa mission par quelque réaction négative que ce soit : «ni les rires ni les cris».

Il admet que les Noirs des Antilles n'ont pas été de glorieux Africains d'autrefois, mais de la «vomissure de négrier». Il décrit «un nègre» qui, victime de «la Misère», était «COMIQUE ET LAID». Regrettant que ses congénères aient un «cœur de quotidienne bassesse», il indique qu'ils sont «ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel / mais [qui] savent en ses moindres recoins le pays de souffrance».

Soudain, s'étonnant : «Mais quel étrange orgueil tout soudain m'illumine?», il se réconcilie avec la nature («viens le colibri...»), avec la «lumière amicale», avec la «race» qui doit «produire de son intimité close / la succulence de fruits» ; il fait la liste de preuves d'un renouveau ; il lance un hymne à ceux de sa race, dans lequel, s'il reprend la liste de leurs insuffisances cette fois il s'en vante, et célèbre une «négritude» «jouant le jeu du monde».

S'il voit «le monde blanc / horriblement las de son effort immense» ; s'il souhaite sa fin ; s'il dénonce avec véhémence le colonialisme, la traite et l'esclavage ; s'il affirme : «L'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilence» ; s'il rejette la «raison rétive», il demande cependant : «préservez-moi de toute haine [...] car pour me cantonner en cette unique race [...] vous savez que ce n'est point par haine des autres races», ajoutant que, s'il s'«exige bêcheur de cette unique race», ce qu'il veut «c'est pour la faim universelle».

S'il dit son admiration pour «l'obstination de la fière pirogue», il dit aussi pourtant accepter : les défauts de sa «race» ; les souffrances infligées par des Français d'autrefois dont les noms sont cités,

comme sont cités ceux de victimes auxquelles il s'identifie («*mon audace marronne*» - «*mon épaule*») ; la mort ; son «*originale géographie*», «*la carte du monde faite à [son] usage*» ; «*la détermination de [sa] biologie*».

Or «*voici soudain que force et vie [l'] assaillent*» ; que la nature de l'île lui paraît se faire favorable ; que, disant que les Noirs sont «*les fils aînés du monde*», les voyant se trouver «*au rendez-vous de la conquête*», il affirme : «*Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi*» - «*aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force*».

Pourtant, il «*dénombre les plaies avec une sorte d'allégresse*» ; de nouveau, il vitupère les soumis ; la mort de son grand-père l'amène à rejeter le «*bon nègre*» qui était convaincu «*qu'une fatalité pesait sur lui*», se soumettait et n'en était pas moins fouetté ; il se réjouit : «*Hurrah ! la vieille négritude / progressivement se cadavérise*», tandis qu'«*elle est debout la négraille [...] debout et libre*». Il se proclame «*maître de l'espoir et du désespoir*» ; il dit dominer le soleil et le vent ; il danse «*la danse il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre*» ; il demande au vent : «*embrasse NOUS*» ; il veut que soit liée sa «*noire vibration au nombril même du monde*», tandis que «*Colombe*» est «*imprimée en [son] ancestrale cornée blanche*».

ANALYSE

Comme on a déjà pu le constater, c'est avec une impressionnante puissance littéraire que Césaire déroula un immense flux riche de «*mots assez vastes*» :

-Mots et expressions propres aux Antilles : «*cafre*» («*mot désignant un Africain vivant au sud de l'Équateur mais appliqué également aux Antillais noirs*») - «*caye*» («*rocher affleurant le niveau de la mer*», «*récif à fleur d'eau*», «*petite île basse principalement composée de sable et de corail*») - «*châtre-nègre*» («*émasculateur*») - «*colibri*» («*oiseau-mouche*») - «*doudou*» («*amoureux*») - «*herbe de Para*» («*appelée aussi "herbe de Guinée", "herbe-à-vaches", elle serait d'origine africaine et, d'après la légende, porterait le nom de l'esclave qui l'aurait importée et à qui elle aurait porté bonheur ; vivace, vigoureuse, semi-prostrée avec des stolons pouvant atteindre seize pieds, elle sert à nourrir les animaux*») - «*jacquier*» («*arbre tropical voisin de l'arbre à pain ; il donne un très gros fruit, le jacques*») - «*jiculi*» («*poison d'une plante tropicale qui est censé ne pas causer de tort aux êtres sauvages*») - «*lambi*» («*coquillage marin de grande taille qui est source de nourriture, et dont la conque produit un son retentissant*») - «*madras*» («*pièce d'étoffe de couleur vive*») - «*marron*» («*esclave qui s'est échappé*») - «*menfenil*» («*oiseau de proie au plumage noir, endémique dans les Antilles*») - «*morne*» («*colline*», «*petite montagne*») - «*patyura*» («*petit mammifère porcine de Guyane attiré par les morts et adoré comme un dieu psychopompe par les indigènes*») - «*postillon de la Havane*» («*esclave qui, aux nouveaux arrivants, vantait la vie qui les attendait*») - «*faire poussis*» («*témoigner d'une admiration servile*») - «*raver*» («*cafard*», «*cancrelat*», «*espèce de scarabée*») - «*rigoise*» («*nerf de bœuf dont on se sert pour frapper*»).

-Mots de la langue populaire : «*askari*» («*soldat africain employé dans les troupes coloniales*») - «*babillard*» («*bavard*») - «*boniment*» («*discours trompeur*») - «*braillard*» («*personne qui se plaint bruyamment*») - «*chain-gang*» («*groupe de prisonniers enchaînés ensemble et contraints d'effectuer des travaux pénibles*») - «*chicotte*» («*baguette ou fouet utilisés pour frapper*») - «*clopiner*» («*marcher en traînant la jambe*») - «*compère*» («*homme méprisable*») - «*cuisinage*» («*préparation des aliments*») - «*crever*» («*s'ouvrir en éclatant*») - «*d'attaque*» («*plein d'énergie*») - «*dégobillement*» («*le fait de vomir*») - «*farce*» («*plaisanterie*») - «*farfouillis*» («*amas d'objets hétéroclites et en désordre*») - «*flic*» («*police*») - «*foncer*» («*se précipiter*») - «*fondement*» («*les fesses*», «*le derrière*») - «*fourrer*» («*mettre*») - «*se fourrer*» («*se mettre*») - «*fringale*» («*faim subite et pressante*») - «*froufrou*» («*bruit léger produit par un froissement*») - «*grandes eaux*» («*liquide dans lequel baigne le fœtus dans la poche amniotique*») - «*grand'lèche*» («*grand coup de langue*», ce terme évoquant ici le flux et le reflux, le mouvement des vagues et de la marée contre les rochers qui bordent la côte) - «*grand'porte*» - «*grand'vie*» («*la vie libre et satisfaisante*») - «*gris-gris*» («*amulette*») - «*gueule de flic*», «*gueule de vache*» («*injures*») - «*larbin*» («*terme péjoratif pour "domestique"*») - «*Lindy-hop*» («*danse*»).

des années trente, mise à la mode en l'honneur de Charles Lindbergh et de son vol historique au-dessus de l'océan Atlantique) - «*maquereau*» («proxénète») - «*maquignon*» («marchand de chevaux») - «*mendigot*» («mendiant») - «*mirobolant*» («magnifique», «trop beau pour être vrai») - «*moinillon*» («jeune moine») - «*moricaud*» («qui a le teint très foncé», terme péjoratif).- «*négraille*» («ensemble des Noirs», terme péjoratif)- «*négrillon*» («enfant noir») - «*oreillard*» («chauve-souris») - «*parbleu*» («juron marquant une approbation, une évidence») - «*punaise*» («personne méprisable») - «*punch*» («boisson faite de rhum, aromatisé de sirop de sucre de canne, de citron et de cannelle») - «*se ratatiner*» («se réduire en se déformant») - «*refiler*» («donner ou vendre en trompant») - «*regardant*» («économe», «près de ses sous») - «*rosse*» («mauvais cheval») - «*sale bout de monde*» («terme péjoratif») - «*tétard*» («larve de batracien») - «*téton*» («sein de la femme») - «*tourte*» («personne balourde, sotte» ; de toute évidence, Césaire employa le mot à la place de «tourbe», «matière spongieuse et légère qui résulte de la décomposition de végétaux») - «*tracking*» («pas de danse de jazz à la mode dans les années trente et qui comportait un petit saut») - «*vaurien*» («individu méprisable») - «*zèbre*» («individu bizarre») - «*zut*» (exclamation enfantine, bien faible pour marquer la colère !).

-Expressions et tournures populaires, formes de l'oralité familière : le complément d'appartenance amené par «à» («*le bon nègre à son maître*») - le redoublement du pronom par le nom : «*Il avait l'agoraphobie, Noël*» - «*ah oui, des mots ! mais des mots...*» - «*et j'en passe*» - «*façon puante*» - «*faire le beau*» - «*faire quelque chose sur le dos d'une personne*» («en profitant d'elle à son insu») - «*juste à ne pas mourir*» - «*se donner un mal fou*» («faire de grands efforts») - «*on ne pouvait pas dire*» - «*rendre des points*» («donner des points d'avance à un adversaire auquel on est supérieur», d'où «être supérieur») - «*rien que moi*» - «*soûlé à crever*» - «*tirer les marrons du feu*» («se donner de la peine pour le seul profit d'autrui») - «*tirer par la queue le diable*» («devoir vivre avec des ressources insuffisantes») - «*l'homme-torture on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer - parfaitement le tuer le tuer*». On remarque aussi des interpellations du lecteur : «*Sachez-le bien [...] Accommodez-vous de moi [...] ne vous tranquillisez pas outre mesure*» - «*tiens*» (interjection qui sert ici à marquer l'importance de ce qu'on va dire).

-Mots et expressions recherchés dont Césaire tenait le goût de son admiration pour Mallarmé, mais on peut y voir une marque d'intellectualisme complexé, comme sa volonté de montrer à ses dominateurs une sur-maîtrise de la langue dont ils le croyaient exclu : «*abjection*» («très grand degré d'avilissement moral») - «*ablution*» («lavage du corps destiné à une purification religieuse») - «*ahan*» («effort pénible») - «*alexitére*» («qualifie un remède prévenant l'effet de poisons ingérés») - «*amure*» («cordage qui permet de retenir le bas d'une voile du côté d'où vient le vent») - «*andain*» («ligne de foin fauché») - «*annelé*» («disposé en anneaux») - «*apocalypse*» («bouleversement cosmique précédant la fin du monde») - «*arlequinade*» («bouffonnerie semblable à celles d'Arlequin») - «*aune*» («ancienne mesure de longueur, valant à peu près 1,20 m») - «*balafon*» («instrument à percussion africain») - «*bauge*» («gîte fangeux de certains animaux, en particulier le sanglier») - «*bénin*» («doux», «inoffensif») - «*bombillement*» («bourdonnement») - «*brodequin*» («supplice où on serrait les jambes du condamné entre des pièces de bois») - «*calcanéum*» («os du talon sur lequel repose le poids du corps») - «*cannaie*» («champ de cannes à sucre») - «*carcan*» («collier fixé à un poteau pour y attacher par le cou un coupable destiné à être exposé en public») - «*carène*» («partie immergée de la coque d'un navire») - «*calebasse*» («récipient formé avec le fruit qui a ce nom») - «*cartouche*» («ornement de pierre taillée portant, au moins à l'origine, une inscription gravée») - «*cécropie*» («arbre d'Amérique tropicale, lactescent et creux, utilisé pour faire des canalisations») - «*se ceindre les reins*» («expression biblique signifiant «se préparer au salut par une vie austère» ou expression médiévale signifiant «se préparer au combat»») - «*celer*» («cacher», «ne pas révéler») - «*cep*» («pièce de bois ou de fer servant à entraver un prisonnier») - «*chaliasie*» («souplesse», «relâchement») - «*battre la chamade*» («éprouver une grande peur») - «*chancellerie*» («bureaucratie d'un État») - «*chassie*» («matière gluante s'accumulant sur le bord des paupières») - «*chat musqué*» («civette», «petit mammifère carnivore qui secrète une substance odorante employée en parfumerie») - «*chevalet*» («instrument de torture constitué par un cheval de bois sur lequel on asseyait le supplicié avec des

poids aux pieds») - «*chloasme*» («sur le visage, tache pigmentée et irrégulière») - «*cippe*» (d'une part : «colonne tronquée qui sert de monument funéraire» ; d'autre part : «traduction du mot anglais "whip" qui signifie "fouet"») - «*circonvenir*» («vaincre par la ruse») - «*colti*» («charpente d'un bateau servant de séparation») - «*commissaire*» («personne chargée d'une mission de contrôle») - «*concussion*» («perception illégale par un agent public de sommes qui ne sont pas dues», «corruption») - «*conglomérat*» («assemblage très dense») - «*conquistador*» («nom donné aux aventuriers européens, le plus souvent espagnols ou portugais, qui explorèrent et annexèrent l'Amérique du Sud au XVI^e siècle») - «*consomption*» («amaigrissement et dépérissement constatés à l'occasion d'une maladie grave et prolongée») - «*conturber*» («troubler profondément», «abattre moralement», «ruiner») - «*corossolier*» («arbre tropical produisant un gros fruit tropical, le corossol») - «*coryanthe*» («orchidée de l'Amérique tropicale dont la fleur ressemble à un casque») - «*craniomètre*» («compas utilisé pour mesurer le crâne») - «*cynocéphale*» («singé dont la tête ressemble à celle du chien») - «*cul de basse fosse*» («cachot en sous-sol») - «*datura*» («plante des régions tropicales vénéneuse et narcotique») - «*décati*» («éprouvé par l'âge», «en mauvais état») - «*dégingandé*» («grand, maigre et déséquilibré dans sa façon de marcher») - «*dérade*» («le fait de quitter une rade en parlant d'un navire, qui, sous l'action de la tempête, ne peut plus tenir à l'ancre») - «*désencastration*» («action destinée à quitter une position où l'on est coincé») - «*doublon*» («ancienne monnaie d'or espagnole») - «*écliptique*» («relatif aux éclipses») - «*éia*» (en grec, une sorte de «hourra») - «*éléphantiasis*» («maladie provoquant un gonflement de certaines parties du corps») - «*ellipsoïdal*» («qui a la forme d'une ellipse») - «*embolie*» («blocage d'un vaisseau sanguin par un corps étranger») - «*empan*» («ancienne unité de longueur représentant l'intervalle entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt lorsque la main est ouverte le plus possible») - «*emphatique*» («marqué par la solennité, l'exagération du ton») - «*entrechat*» («en danse, saut pendant lequel les pointes des pieds passent plusieurs fois l'une devant l'autre») - «*entremetteur*» («personne qui sert d'intermédiaire, souvent dans les entreprises amoureuses») - «*érésipèle*» («inflammation et gonflement de la peau») - «*eschare*» («croûte sur une plaie») - «*essente*» («petite planche de bois employée pour couvrir les maisons», «bardeau») - «*exorcisé*» («soumis à une cérémonie destinée à chasser le démon») - «*fétide*» («à l'odeur écœurante») - «*filao*» («sorte de pin des pays tropicaux, au port très droit, qui pousse dans les régions humides où il fixe les dunes, et dont le bois très dur est utilisé en menuiserie pour fabriquer des manches d'outils et d'armes») - «*flibuste*» («piraterie maritime») - «*fluer*» («couler», le terme s'employant le plus souvent à propos des humeurs qui s'écoulent du corps) - «*fouir*» («creuser la terre», surtout de la part des animaux) - «*frontal*» («instrument de torture fait d'une corde à plusieurs nœuds, dont on serre le front de la personne suppliciée») - «*fuligineux*» («couleur de suie», «noirâtre») - «*fumerolle*» («émanation de gaz s'échappant d'un volcan») - «*fustigé*» («frappé à coups de fouet») - «*gésine*» («accouchement») - «*gibbosité*» («bosse», «grosseur sur une surface») - «*griserie*» («exaltation», «excitation», «ivresse») - «*hiéroglyphe*» («signe des anciennes écritures égyptiennes», «signe difficile à déchiffrer») - «*houer*» («biner la terre avec une houe, sorte de grosse pioche») - «*hypoglosse*» («qui est sous la langue») - «*hysope*» («espèce de menthe aromatique et médicinale») - «*ignition*» («état d'un corps en train de brûler») - «*ignominie*» («deshonneur extrême causé par un outrage public ou une action infâmante») - «*impaludé*» («atteint de paludisme») - «*impavide*» («qui ne connaît pas la peur») - «*inane*» («vide», «vain», «inutile», «sans intérêt», «sans valeur») - «*indice céphalique*» («rapport entre les dimensions du squelette du crâne censé, selon certaines théories, être une caractéristique raciale essentielle») - «*intourist*» («agence soviétique officielle qui organisait les voyages à l'étranger») - «*vaillamment jointé*» («se dit d'un cheval qui utilise au mieux les articulations de son pied, lesquelles sont particulièrement solides») - «*jujubier*» («arbre tropical aux fruits comestibles») - «*kailcédrat*» («arbre africain au port majestueux, qui est un arbre fétiche considéré comme sacré, et au pied duquel se tiennent les palabres, devenu ici le symbole de la «négritude») - «*labour*» (pour «labeur»?) - «*lémurien*» («animal mammifère de Madagascar, qui est si petit qu'il peut faire penser à un fœtus») - «*lippe*» («lèvre inférieure épaisse et proéminente») - «*lubricité*» («penchant effréné pour les plaisirs sexuels») - «*lunule*» («tache ou décoration en forme de croissant de lune») - «*luron*» («personne gaie et pleine d'entrain») - «*lustral*» («qui sert à purifier») - «*macule*» («souillure», «tache», «lésion cutanée brunâtre avec légère surélévation de la peau») - «*madrépore*» («polype des mers chaudes, à

squelette calcaire, vivant le plus souvent en colonies») - «*mégie*» («blanchiment des peaux par tannage à l'alun») - «*mégissier*» («ouvrier qui tanne les peaux») - «*membrane vitelline*» («qui entoure l'ovule fécondé») - «*mélanien*» («noir de peau») - «*mentule*» («phallus») - «*molette*» («partie de l'éperon qui sert à piquer le cheval») - «*molosse*» («gros chien de garde») - «*montoir*» («grosse pierre ou billot disposée pour monter sur un cheval») - «*négrerie*» («lieu où l'on enfermait les esclaves noirs») - «*négrier*» (le mot ne désigne pas seulement «celui qui se livrait à la traite des Noirs» mais «le navire utilisé à cet effet») - «*négritude*» (mot qui entra ici pour la première fois en littérature pour désigner d'abord la couleur de la peau du «*négre*» montré dans un tramway», puis, plus loin, pour désigner l'acceptation par Césaire de cette appartenance raciale et la revendiquer avec fierté) - «*noctiluque*» («qui peut, de nuit, émettre une lueur phosphorescente») - «*obséquiosité*» («politesse exagérée») - «*œuvres hautes*» (habituellement, «hautes œuvres», «les exécutions capitales dont est chargé le bourreau») - «*ordalie*» (au Moyen Âge, «épreuve religieuse destinée à vérifier la qualité d'une personne») - «*orgue de verre*» («formation basaltique de colonnes prismatiques») - «*pahouin*» («bantou») - «*palud*» («marais») - «*papille*» («petit bouton») - «*pavoiser*» («décorer de drapeaux») - «*pédantesque*» («qui fait étalage d'un savoir affecté et livresque») - «*pelvien*» («relatif au bassin, à la sexualité») - «*périgrin*» («qui voyage») - «*pian*» («maladie cutanée des pays tropicaux») - «*plasma*» («partie liquide du sang», «sérum») - «*polynésie*» («archipel») - «*pongo*» («terme qui désigne plusieurs variétés de grands singes anthropomorphes comme le gorille, le chimpanzé ou l'orang-outang») - «*pouture*» («engraissement du bétail à l'étable») - «*proscenium*» («avant-scène») - «*proditoire*» («fondé sur la trahison») - «*promission*» (dans le vocabulaire religieux : «chose qui a été promise») - «*provende*» («nourriture») - «*prurit*» («violente démangeaison») - «*pseudomorphose*» («fausse apparence») - «*pustule*» («lésion cutanée bulleuse et remplie de pus») - «*putrescible*» («qui peut pourrir») - «*putride*» («en train de pourrir») - «*quiet*» («tranquille») - «*relaps*» («qui retombe dans l'hérésie après l'avoir abjurée») - «*resserre*» («endroit où l'on remise certaines choses») - «*risée*» («sur la mer, «petite brise subite et passagère») - «*roide*» (orthographe ancienne de «raide») - «*salpêtre*» («matière blanchâtre qui se forme sur les vieilles murailles humides et qui entrait dans la composition de la poudre à canon») - «*sanie*» («matière purulente qui s'échappe des plaies infectées» ; d'où «*sanieux*») - «*sapotille*» («fruit comestible produit par un arbre antillais dont le bois répand en brûlant une odeur d'encens») - «*scabieux*» («relatif à la gale, une maladie de la peau») - «*scrofuleux*» («atteint d'une lésion infectieuse de la peau») - «*serpolet*» («plante rampante aromatique») - «*sisal*» («plante d'Amérique centrale dont les fibres servent à fabriquer une matière textile» ; «cette matière») - «*sodomie*» («acte sexuel accompli par voie anale») - «*solive*» («pièce de charpente posée sur les poutres et qui soutient les lattes du plancher») - «*soma*» («ensemble des cellules non reproductrices de l'organisme») - «*sommer*» («demander impérativement») - «*squasme*» («lamelle qui se détache de la peau lors de certaines maladies») - «*stèle*» («monument constitué d'une petite colonne dressée et portant le plus souvent une inscription») - «*surnuméraire*» («en trop») - «*syzygie*» (étymologiquement, «assemblage») - «*tabide*» («très affaibli par le tabès, maladie provoquée par des lésions de la moelle épinière, et caractérisée par une abolition graduelle de la volonté et de la coordination des mouvements») - «*taie*» («tache blanche et opaque sur la cornée de l'œil») - «*tamarinier*» («arbre des régions tropicales utilisé pour border les jardins et les avenues et dont les fruits fournissent des confitures et des boissons aux propriétés médicinales») - «*ténia*» («ver parasite de l'intestin de l'être humain») - «*tératique*» («monstrueux») - «*terraqué*» («composé de terre et d'eau», le mot étant utilisé pour désigner la Terre) - «*thésaurisé*» («amassé comme un trésor») - «*torpide*» («qui est dans un état de torpeur, d'engourdissement profond») - «*turgescence*» («augmentation de volume d'une partie du corps humain par rétention de sang veineux») - «*vénérie*» («chasse à courre») - «*vénérien*» («en rapport avec le sexe») - «*vergue*» («perche de bois fixée horizontalement sur le mât d'un navire et sur laquelle est attachée la voile» ; d'où «*grand'vergue*») - «*verrillon*» (Césaire allait indiquer que c'est «un mouvement tournant, mouvement ample, comme celui de l'esclave tournant la meule, l'esclave qui tourne dans la calebasse de son île» ; il aurait trouvé le mot dans «*La physiologie du goût*» de Brillat-Savarin, ouvrage qui figure dans la bibliothèque de l'École normale supérieure», où il désigne le mouvement de «la langue qui, se recourbant en dessus ou en dessous, ramasse les portions qui peuvent rester dans le canal semi-circulaire formé par les lèvres et les gencives» !) - «*vertu*» (étymologiquement, «virilité») - «*victimaire*» («prêtre qui immolait

les victimes lors des sacrifices) - «*volubile*» («plante qui s'enroule autour d'un corps voisin») - «*zinnia*» («plante exotique»).

Sont cités :

-des mots du rituel de la messe catholique donnés en italiques : «*Alleluia / Kyrie eleison... leison... leison, / Christe eleison... leison... leison.*»

-une acclamation religieuse utilisée dans les cérémonies juives : «*hosannah*»

-les expressions latines : «*De Profundis*» (début d'un psaume biblique ; prière chrétienne des morts) - «*Homo sum*» (début de la phrase du dramaturge latin Térence : «Homo sum ; humani nihil a me alienum puto.» = «Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne me semble étranger.»)

-«*voum rooh oh / voum rooh oh*» qui serait le début du chant du sorcier vaudou.

On trouve des cris : «*éia*» - «*hurrah*» ; des onomatopées : «*likouala-likouala*» (évocation du bruit de l'eau) - «*oua-oua*» (bruit de la trompette bouchée ; d'où «*la sourdine*»).

On peut relever des créations :

-adjectifs : «*alizée*» - «*impaludé*» - «*indéchiffreur*» - «*infécond*» - «*recommençante*» ;

-adverbes : «*autoritairement*» - «*bienveillamment*» - «*en volubile*» - «*génialement*» - «*gigantesquement*» - «*inattendument*» - «*menteusement*» - «*témérement*» ;

-verbes : «*se cadavériser*» - «*cheniller*» («avancer comme une chenille, en se tortillant») - «*étoiler*» - «*funambuler*» - «*girer*» («tourner sur soi-même») - «*houer*» ;

-noms : «*estropiement*» - «*floc*» (en fait, onomatopée qui exprime le bruit d'un plongeon) - «*hoquettement*» - «*marmonneur*» - «*mortiférés*» (construit sur «pestiféré») - «*sablure*» ;

-lexicalisations de syntagmes :

-«*un-mot-un-seul-mot et je-vous-en-tiens-quitte-de-la-reine-Blanche-de-Castille, un-mot-un-seul-mot, voyez-vous-ce-petit-sauvage-qui-ne-sait-pas-un-seul-des-dix-commandements-de-Dieu*»

-«*de-peur-que-ça-ne-suffise-pas, / de-peur-que-ça-ne-manque, / de-peur-qu'on-ne-s'embête*»

-«*un homme-juif / un homme-cafre / un homme-hindou-de-Calcutta / un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas / l'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture*» - «*un homme-pogrom*»

-«*les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis / les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis / l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la canne / rappelez-vous-le-vieux-dicton : / battre-un-nègre, c'est le nourrir*»

-«*il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre*».

On s'étonne de découvrir :

-Des constructions particulières : «*aimer à*» - «*ma main petite maintenant* [quoi? c'est le verbe «maintenir»] *dans son poing énorme*» - «*le bruit d'un qu'on jette à la mer*» - «*cingler*» employé transitivement - «*conquérir une interdiction*» - «*contempler se muer*» (un anglicisme !) - «*éclater quelque chose*» («*sa vertigineuse retombée qui éclatait la vie des cases*») - «*écouter à*» - «*être arpenté de*» - «*être divisé de*» - «*friser de*» - «*se mûrir*» quelque chose - «*opter de*» - «*pavoiser*» employé transitivement - «*oublieux de sauter*» - «*pédaler*» employé transitivement - «*se remémorer de*» - «*rester à conquérir*» - «*sépare l'une de l'autre Amérique*» («sépare une Amérique de l'autre»?) - «*pour me cantonner en cette unique race*» devrait plutôt être «*même si je me cantonne...*» - «*tourner les blessures*» - «*tourner sa voix*» - «*voici avancer [...] danser [...] barir* [il faudrait «barir»] *galoper [...] forcer*» - «*le navire lustral s'avancer*» (modification de cette tournure propre à la langue classique où «de», ici omis, unissait un sujet à un infinitif, appelé infinitif de narration, cette construction étant destinée à montrer par sa concision la rapidité de l'action) ; on constate, très fréquente chez les poètes, l'absence d'articles («*comme rares espèces*» - «*il n'avait pas puissance*» - «*et griserie vers les branches de précipitation parfumée !*» - «*parfait cercle du monde et close concordance !*»).

-Des incohérences : «*le sol travaille / et griserie vers les branches de précipitation parfumée !*» - «*des cœurs d'homme qui c'est pour entrer aux villes d'argent*» - «*et pour ce, Seigneur / les hommes au cou frêle / reçois et perçois fatal calme triangulaire*» - après la mention de «*crimes*» étonne cette liste :

«Dances. Idoles. Relaps. Moi aussi» - il faut savoir que «vouw rooh oh» est le début du chant d'un sorcier pour comprendre la suite : «à charmer les serpents» !

-Des imprécisions : si «Dieu» est mentionné, que désigne plus loin le mot «Seigneur»?

-Une ponctuation très variable, tantôt absente (ainsi dans le passage commençant par : «Je roulerais comme du sang frénétique...» ou celui commençant par «Et vous fantômes... »), tantôt présente mais fautive, répondant plus à l'élocution qu'à la syntaxe («cette ville que je prophétise, belle»). Mais est habilement laissée non terminée la phrase : «Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles...»

-Des majuscules qui s'imposent à l'initiale de certains mots («la Fin du monde» - «le Remords» - «la Trahison» - «la Mort» - «la Grande Peur» (celle qu'on connut à l'approche de «l'an mil») - «Lindy-hop» [pourquoi cette particularité pour cette danse seule?] - «la Misère» - «le Kailcédrat») ou à des mots entiers («MERCI» - «TOUSSAINT, TOUSSAINT LOUVERTURE» - «ASSEZ DE CE SCANDALE !» - «COMIQUE ET LAID» (voilà qui donne à ces mots une importance d'autant plus injustifiée qu'ils sont répétés !), «NOUS».

* * *

Césaire mêla des morceaux de tons très différents. En effet, on trouve :

-Des formulations simplement ordinaires :

-«Qui et quels nous sommes? Admirable question !»

-«douaniers [...] je déclare mes crimes et qu'il n'y a rien à dire pour ma défense.»

-«J'ai lassé la patience des missionnaires / insulté les bienfaiteurs de l'humanité.»

-«Siméon Piquine, qui ne s'était jamais connu ni père ni mère ; qu'aucune mairie n'avait jamais connu et qui toute sa vie s'en était allé - cherchant son nom. / Grandvorka [...] il est mort, broyé par un soir de récolte, c'était paraît-il son travail de jeter du sable sous les roues de la locomotive en marche, pour lui permettre, aux mauvais endroits, d'avancer. / Michel qui m'écrivait signant d'un nom étrange. Michel Deveine adresse "Quartier Abandonné"».

-«L'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences, / car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie / que nous n'avons rien à faire au monde / que nous parasitons le monde / qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde, / mais l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer»

-«aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force».

-Des notations réalistes :

-le tableau de la maison familiale avec «le toit aminci, rapiécé de morceaux de bidon de pétrole [...] le lit de planches d'où s'est levée ma race [...] avec ses pattes de caisses de Kérosine [nom d'une marque de pétrole lampant utilisé pour l'éclairage et qui était vendu dans des bidons métalliques] le lit, et sa peau de cabri, et ses feuilles de banane séchées, et ses haillons [...] le lit de ma grand-mère (au-dessus du lit, dans un pot plein d'huile un lumignon [...] sur le pot en lettres d'or : MERCI».

-«la rue Paille. C'est là que toute la jeunesse du bourg se débauche. C'est là surtout que la mer déverse ses immondices, ses chats morts et ses chiens crevés.»

-«homme-de-Harlem-qui-ne vote-pas»

-«l'homme-torture on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer - parfaitement le tuer - sans avoir de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne»

Ces notations peuvent se faire cruellement physiologiques :

-«L'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, roides».

-Les «croupes furtives qui se soulagent» sur la «plage».

-Le poète, se voyant en danseur de jazz noir, sachant «le tracking, le Lindy-hop et les claquettes», imagine : «Mon bon ange broute du néon» (l'éclairage des boîtes de nuit?), se décrit avalant «des baguettes» pour ce résultat : «Ma dignité se vautre dans les dégobilllements...», signe du dégoût que lui inspirait cette activité.

-Il peut aussi, en se faisant très alambiqué quoique scatologique, émettre cette supplique : *«Toi veuille astre de ton lumineux fondement tirer lémurien du sperme insondable de l'homme la forme non osée / que le ventre tremblant de la femme porte tel un minerais !»*

-Des restitutions de propos :

-«*les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis / les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis / l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la canne / rappelez-vous-le-vieux-dicton : / battre-un-nègre, c'est le nourrir*»

-«*Voyez, je sais comment vous faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages, en somme, je ne suis pas différent de vous ; ne faites pas attention à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé.*»

-«*le bon nègre à son maître.*»

-Des traits d'humour :

-Cet adage : *«un homme qui crie n'est pas un ours qui danse»*

-La case familiale est une *«carcasse de bois comiquement juchée sur de minuscules pattes de ciment»*.

-«*Le Remords*» est *«beau comme la face de stupeur d'une dame anglaise qui trouverait dans sa soupière un crâne de Hottentot?»*, clin d'œil au «beau comme la rencontre sur une table de dissection d'un parapluie et d'une machine à coudre» de Lautréamont, en qui on peut d'ailleurs, avec Rimbaud, voir l'inspirateur de la poétique de Césaire !

-Les *«vestiges de temple en pierres précieuses [sont] assez loin pour décourager les mineurs»*.

-Est signalée *«la comique petite queue de la Floride»*, notation dont la plaisante fantaisie est immédiatement contredite par les mots qui suivent : *«où d'un nègre s'achève la strangulation»*.

-Sont rapprochées *«terres sanguines, terres consanguines»*

-Si *«l'arbre tire les marrons du feu»*, c'est que, les *«marrons»* étant les esclaves échappés, la forêt leur sert de refuge.

-La succession des couleurs est surprenante dans *«de lunes rousses, / de feux verts, de fièvres jaunes !»*

-Si les *«zèbres»* sont des individus bizarres, voilà que *«tous les zèbres se secouent pour faire tomber leurs zébrures en une rosée de lait frais»*.

-Le *«circuit triangulaire»* dans lequel étaient emportés malgré eux les esclaves est appelé *«intourist»* !

-Des accès satiriques dont sont en particulier l'objet :

-La célébration de Noël à laquelle sont consacrées deux pages.

-Les *«maquignons»* aux *«rosses impétueuses»*, tableau qui donne lieu à cette expansion quelque peu superfétatoire : *«Et quels galops ! quels hennissements ! quelles sincères urines ! quelles fientes mirobolantes ! «un beau cheval difficile au montoir !» - «Une altière jument sensible à la molette !» - «Un intrépide poulain vaillamment jointé !»*

-Les *«petits-bourgeois de couleur»* et leur tendance fondamentale à singer les Européens.

Cependant, *«Cahier d'un retour au pays natal»* étant le grand poème du ressourcement aux racines noires qui doit être lu et scandé à voix haute, la profonde méditation sur le scandale de la condition des Noirs à laquelle se livra un jeune homme faisant preuve d'une grande maturité, avant d'exprimer, d'une part, sa péjoration, sa dénonciation, sa critique, sa satire, et, d'autre part, sa révolte, sa conviction, son enthousiasme, y alternent surtout l'expression du refus, de la révolte et de l'invective, et les envolées de la sensualité, de l'érotisme avec lequel le poète enlace et embrase sa terre, de façon très charnelle, convoquant des étreintes, des lances dressées, des voix viriles, une lune vierge, des bulbes blancs et le lait virginal. Revient plusieurs fois l'image du poète fécondant la terre natale.

L'affirmation identitaire se fait dans un foisonnement lyrique continu, Césaire usant alors d'un langage flamboyant et incandescent, procédant continuellement à des juxtapositions abruptes (le tableau des Blancs ridiculement racistes est suivi d'une invocation au *«Soleil»*), prenant des détours, ménageant

des retours et des retournements surprenants, osant des changements de thèmes et d'imprévues survenues (est introduit à un endroit un dialogue entre lui et son pays).

Comme le résumé qui précède a tenté de le montrer, on passe sans cesse de moments calmes d'énergie ramassée, concentrée, rassemblée en un poing fermé prêt à frapper, à des moments d'invective et de violence, de rage déversée, orientée, tumultueuse ; de moments d'exaltation, d'exorde libérateur (*« donnez-moi les muscles de cette pirogue sur la mer démontée / et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne nouvelle ! »*) à, aussitôt après, des retombées (*« Tenez je ne suis plus qu'un homme, aucune dégradation, aucun crachat ne le conturbe, je ne suis plus qu'un homme qui accepte n'ayant plus de colère / (il n'a plus dans le cœur que de l'amour immense, et qui brûle) »*).

Par ailleurs, on remarque le passage progressif du « je » au « nous », du ressenti individuel à la dimension collective ; ainsi lors de l'évocation du *« bon nègre »* qui, en dépit de sa soumission, n'échappe pas au *« fouet »*, celui-ci *« disputa au bombillement des mouches la rosée sucrée de nos plaies »*.

Dans l'ensemble, on peut discerner un double mouvement de chute et de relèvement, une évolution de l'horizontalité soumise (*« cette ville plate étalée »*) à la verticalité libératrice (*« nous sommes debout maintenant, mon pays et moi »*), de la parole empêchée d'une *« foule crie si étonnamment passée à côté de son cri »* au surgissement viril du mot *« négritude »* longtemps attendu et proprement inouï : *« Ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale »*, et est fait son éloge et sa revendication car elle a une connaissance vitale du monde.

On peut voir en ce poète qu'est Césaire un nouvel Orphée descendu aux enfers de l'aliénation nègre, mais qui en remonte en amenant à la lumière une Eurydice qui est *« la négritude »*, vrai centre de gravité de ce texte qui en est le manifeste poétique, sa défense et son illustration.

* * *

Dans ce discours enflammé, qui, avec emphase et virtuosité, joue sur les procédés de l'art oratoire, qui se déploie dans le registre d'un réquisitoire, d'un pamphlet, qui est animé d'une constante volonté d'intensité, Césaire recourt à divers effets stylistiques :

- Accumulations :

- *« le morne accroupi devant la boulimie aux aguets de foudres et de moulins [...] le morne seul et son sang répandu, le morne et ses pansements d'ombre, le morne et ses rigoles de peur, le morne et ses grandes mains de vent »*

- *« l'échouage hétéroclite, les puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victimaire, les coltis infranchissables du préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges, les faux, les concussions - l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthousiasme sans ahan aux poussis surnuméraires, les avidités, les hystéries, les perversions, les arlequinades de la misère, les estropiements, les prurits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence. Ici la parade des risibles et scrofuleux bubons, les poutures de microbes très étranges, les poisons sans alexitère connu, les sanies de plaies bien antiques, les fermentations imprévisibles d'espèces putrescibles. »*

- *« les vallées de la peur, les tunnels de l'angoisse et les feux de l'enfer »*

- *« ces pays sans stèle, ces chemins sans mémoire, ces vents sans tablette »*

- *« nous vous haïssons vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flamboyante du cannibalisme tenace [...] la folie qui se souvient / la folie qui hurle / la folie qui voit / la folie qui se déchaîne »*

- *« Je roulerais comme du sang frénétique sur le courant lent de l'œil des mots en chevaux fous en enfant frais en caillots en couvre-feu en vestiges de temple en pierres précieuses assez loin pour décourager les mineurs. »*

- *« vous fantômes montez bleus de chimie d'une forêt de bêtes traquées de machines tordues d'un jujubier de chairs pourries d'un panier d'huîtres d'yeux d'un lacis de lanières découpées dans le beau sisal d'une peau d'homme j'aurais des mots assez vastes pour vous contenir. »*

- *« terre tendue terre saoule / terre grand sexe levé vers le soleil / terre grand délire de la mentule de Dieu - terre sauvage montée des resserres de la mer avec dans la bouche une touffe de*

cécropies - terre dont je ne puis comparer la face houleuse qu'à la forêt vierge et folle que je souhaiterais pouvoir en guise de visage montrer aux yeux indéchiffrés des hommes».

-«Au bout du petit matin / un petit train de sable / un petit train de mousseline / un petit train de grains de maïs / Au bout du petit matin / un grand galop de pollen / un grand galop d'un petit train de petites filles / un grand galop de colibris / un grand galop de dagues pour défoncer la poitrine de la terre»

-«un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé [...] Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée. Un nègre comique et laid [comme l'albatros de Baudelaire !]»

-«Terres rouges, terres sanguines, terres consanguines»

-«la femme qui avait mille noms / de fontaine de soleil et de pleurs / et ses cheveux d'alevin / et ses pas mes climats / et ses yeux mes saisons / et les jours sans nuisance / et les nuits sans offense / et les étoiles de confiance / et le vent de connivence»

-«Le malin compère [...] refile au lieu de pleines mamelles, d'ardeurs juvéniles, de rotondités authentiques, ou les boursouflures régulières de guêpes complaisantes, ou les obscènes morsures du gingembre, ou la bienfaisante circulation d'un décalitre d'eau sucrée.»

-«Nous n'avons jamais été amazones du roi du Dahomey, ni princes du Ghana avec hui cents chameaux, ni docteurs à Tombouctou Akia le Grand étant roi, ni architectes de Djenné, ni Mahdis, ni guerriers.»

-«Nous vomissure de négrier / Nous vénérerie des Calebars [...] Nous, soûlés [...]»

-«J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine... des raclements d'ongles cherchant des gorges... des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes...»

-«Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole / ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité / ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel / mais ils savent en ses moindres recoins le pays de souffrance / ceux qui n'ont connu de voyages que de déracinements / ceux qui se sont assouplis aux agenouillements / ceux qu'on domestiqua et christianisa / ceux qu'on inocula d'abâtardissement / tam-tams de mains vides / tam-tams inanes de plaies sonores / tam-tams burlesques de trahison tabide»

-«vienne le colibri / vienne l'épervier / vienne le bris de l'horizon / vienne le cynocéphale / vienne le lotus porteur du monde / vienne de dauphins une insurrection perlée brisant la coquille de la mer / vienne un plongeur d'îles / vienne la disparition des jours de chair morte dans la chaux vive des rapaces / viennent les ovaires de l'eau où le futur agite ses petites têtes / viennent les loups qui pâturent dans les orifices sauvages du corps à l'heure où à l'auberge éclipse se rencontrent la lune et ton soleil»

-«ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole / ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité / ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel / mais ceux sans qui la terre ne serait pas la terre»

-«ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée contre la clameur du jour / ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'œil mort de la terre / ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale / elle plonge dans la chair rouge du sol / elle plonge dans la chair ardente du ciel / elle troue l'accablement opaque de sa droite patience.»

-«Éia pour le Kaïlcédrat royal ! Éia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé / pour ceux qui n'ont jamais rien exploré / pour ceux qui n'ont jamais rien dompté»

-«Éia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé / pour ceux qui n'ont jamais rien exploré / pour ceux qui n'ont jamais rien dompté / Éia pour la joie / Éia pour l'amour / Éia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées.»

-«donnez-moi la foi sauvage du sorcier / donnez à mes mains la trempe de l'épée»

-«Faites-moi rebelle à toute vanité [...] Faites-moi commissaire de son sang / faites-moi dépositaire de son ressentiment / faites de moi un homme de terminaison / faites de moi un homme d'initiation / faites de moi un homme de recueillement / mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement / faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes»

-«*Mais avant d'aborder aux futurs vergers / donnez-moi de les mériter sur leur ceinture de mer / donnez-moi mon cœur en attendant le sol / donnez-moi sur l'océan stérile / [...] donnez-moi sur cet océan divers / l'obstination de la fière pirogue / et sa vigueur marine.*»

-«*La voici avancer [...] la voici danser [...] la voici barir [...] voici galoper le lambi [...] voici par vingt fois [...]*»

-«*ma race rongée de macules / ma race raisin mûr pour pieds ivres*»

-«*ma reine des crachats et des lèpres / ma reine des fouets et des scrofules / ma reine des squasmes et des chloasmes*»

-«*J'accepte. Et le nègre fustigé [...] et les vingt-neuf coups de fouet légal / et le cachot [...] et le carcan [...] et le jarret coupé [...] et la fleur de lys [il faudrait «Lys»] et la niche [...] et Monsieur Brafîn / et Monsieur de Fourniol / et Monsieur de la Mahaudière / et le pian / le molosse / le suicide / la promiscuité / le brodequin / le cep / le chevalier / la cippe / le frontal*»

-«*Sol de boue. Horizon de boue. Ciel de boue. Morts de boue*»

-«*Îles cicatrices des eaux / Îles évidences de blessures / Îles miettes / Îles informes / Îles mauvais papier déchiré sur les eaux / Îles tronçons*»

-«*Au bout du petit matin, flaques perdues, parfums errants, ouragans échoués, coques démâtées, vieilles plaies, os pourris, buées, volcans enchaînés, morts mal racinés, crier amer.*»

-«*ceux qui ne se consolent point [...] ceux qui considèrent [...] ceux qui battent la chamade [...] ceux qui vivent [...] ceux qui se drapent [...] ceux qui disent*»

-«*La négraille [...] debout / debout dans la cale / debout dans les cabines / debout sur le pont / debout dans le vent / debout sous le soleil / debout dans le sang / debout / et / libre [...] plus inattendument debout / debout dans les cordages / debout à la barre / debout à la boussole / debout à la carte / debout sous les étoiles / debout / et / libre*»

-«*pour que j'invente mes poumons / pour que le prince se taise / pour que la reine me baise*»

-«*Le maître des rires? Le maître du silence formidable? / Le maître de l'espoir et du désespoir? / Le maître de la paresse? Le maître des danses?*»

-«*la danse brise-carcan / la danse saute-prison / la danse il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être - nègre*»

-«*je te livre ma conscience [...] je te livre les feux [...] je te livre le chain-gang [...] je te livre le marais [...] je te livre l'intourist [...] je te livre mes paroles*»

-«*lie, lie-moi [...] lie-moi de tes vastes bras [...] lie ma noire vibration [...] lie-moi*»

-«*monte, Colombe / monte / monte / monte*»

-Synecdoques : «*pouce industriel et malveillant*» - «*croupes furtives qui se soulagent*» ; «*genou vainqueur*» - «*âme qui le défiait*» - «*aire fraternelle*».

-Oxymores : «*lumineusement obscur*» - «*éclatante petitesse*» - «*petites avidités*» - «*tragiques futilités*» - «*soubresauts de mort figée*» - «*cris debout de terre muette*» - «*joyeuses puanteurs et chants de boue*» - «*faussetés authentiques*» - «*immobile verrition*»

-Antithèses :

-«*la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche*»

-«*écoute aux alibis grandioses [du «monde blanc»] son piètre trébuchement*»

-«*nos vainqueurs omniscients et naïfs*»

-«*ma main petite maintenant dans son poing énorme*»

-«*ma crasse / dans le scintillement des gemmes*»

-«*elle plonge dans la chair rouge du sol / elle plonge dans la chair ardente du ciel*»

-Césaire passe de la mention de «*peurs ancestrales*» à celle de «*vertus ancestrales*»

-il «*dénombre les plaies avec une sorte d'allégresse*»

-il se proclame «*maître de l'espoir et du désespoir*».

-Images :

-Césaire *«déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance».*

-Il se traite de *«mauvais gris-gris», de «punaise de moinillon», d'«inapaisée pouliche».*

-Il se voit *«plus calme que la face d'une femme qui ment».*

-Il déclare : *«Je roulerais comme du sang frénétique sur le courant lent de l'œil des mots en chevaux fous en enfant frais en caillots en couvre-feu en vestiges de temple en pierres précieuses assez loin pour décourager les mineurs» - «Il m'est corolle du fouet» - «Beauté je t'appelle pétition de la pierre» - «mon labour me remémore d'une implacable étrave» - «Dans ma mémoire sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de morts. [...] Sur leurs rives ne sont pas étendus des pagnes de femmes.» - «Quelle folie le merveilleux entrechat par moi rêvé au-dessus de la bassesse !» - «Donnez à mon âme la trempe de l'épée» - «Nous vomissure de négrier / Nous vénérerie des Calebars» - «Il y a sous la réserve de ma lulette une bauge de sangliers / il y a tes yeux qui sont sous la pierre grise du jour un conglomerat frémissant de coccinelles / il y a dans le regard du désordre cette hirondelle de menthe et de genêt qui fond pour toujours renaître dans le raz-de-marée de ta lumière» - «Toi veuille astre de ton lumineux fondement tirer lémurien du sperme insondable de l'homme la forme non osée / que le ventre tremblant de la femme porte tel un minéral» - «Un homme qui crie n'est pas un ours qui danse» - «ma négritude n'est pas une pierre [...] ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'œil mort de la terre / ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale» - «Force et vie m'assaillent comme un taureau» - «mon labour me remémore d'une implacable étrave» - «Mon pays est la "lance de nuit" de mes ancêtres Bambaras.» - «À l'auberge éclipique se rencontrent ma lune et ton soleil».*

-Il se veut «docile» au «génie» de son «peuple» *«comme le poing à l'allongée du bras !»*

-Il s'«exige bêcheur de cette unique race» qui doit, comme une terre fertile, comme un sexe féminin, *«produire de son intimité close / la succulence des fruits»,* image très sensuelle qui suggère un lien consubstantiel entre les êtres humains et le monde.

-Il évoque :

-le *«sacré soleil vénérien» - «l'épée flambée du Soleil» - «le soleil bourgeonnant de minuit» - «Soleil, Ange Soleil, Ange frisé du Soleil / pour un bond par delà la nage verdâtre et douce des eaux de l'abjection !»*

-«*la houle grise de ses toits d'essentes»*

-«*le bulbe tératique de la nuit, germé de nos bassesses et de nos renoncements»*

-«*les étoiles plus mortes qu'un balafon crevé»*

-une «Colombe» qui est *«imprimée en son ancestrale cornée blanche»* et qui, de son «*lasso d'étoiles*» l'étrangle

-«*le jour [qui] vient velouté comme une sapotille»*

-la «*terre [qui est] grand sexe levé vers le soleil [...] grand délire de la mentule de Dieu» - «la terre [qui est] gibbosité d'autant plus bienfaisante que la terre déserte / davantage la terre / silo où se préserve et mûrit ce que la terre a de plus terre»*

-«*l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile [...] le vin de la complicité [...] le sang des épousailles véridiques.»*

-«*le ceinturon du ciel»* qui serait nul autre que le zodiaque, *«l'épervier qui tient les clefs de l'orient»* pouvant désigner la constellation de l'Aigle ; le *«squal»* qui veille sur l'occident pouvant désigner la constellation des Poissons ; le *«chien blanc du nord»* pouvant désigner la constellation des Chiens ; le *«serpent noir du midi»* pouvant désigner la constellation de l'Hydre ou du Serpent

-«*le lotus»* qui est *«porteur du monde»* car il est considéré comme l'Œuf du monde, la toute première apparition de la vie sur l'immensité neutre des eaux primordiales

-«*les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie» - «archipel arqué comme le désir inquiet de se nier» - l'île qui est «l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux» - la «calebasse d'une île» - les «Îles cicatrices des eaux / Îles évidence de blessures / Îles miettes / Îles informes / Îles mauvais papier déchiré sur les eaux / Îles tronçons côte à côte fichés sur l'épée flambée du Soleil / [...] îles difformes [...] Îles annelées, unique carène belle».*

-«*la mer cliquetante de midi» - «la mer de palais [qui] déferle sous la syzygie*

suppurante des ampoules» - «le long geste d'alcool de la houle» - «la bonne liqueur d'un Gulf Stream»

-«les voiles gonflées comme une poche de doublons rebondie»

-«un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane» - «les étoiles du chaton de leur bague [celle des «herbes»] jamais vue [qui] couperont les tuyaux de l'orgue de verre du soir puis répandront sur l'extrémité riche de [sa] fatigue / des zinnias / des coryanthes»

-le «gras tétou des mornes» - «l'incendie contenu du morne, comme un sanglot que l'on a bâillonné au bord de son éclatement sanguinaire, en quête d'une ignition qui se dérobe et se méconnaît» - «la papille du morne»

-«cet horizon trop sûr [qui] tressaille comme un geôlier»

-les «douaniers [qui sont des] anges qui [montent] aux portes de l'écume la garde des prohibitions»

-le «rond asservissement des distilleries» qui désigne l'emprise du rhum, l'alcoolisme

-«La Misère» qui est «un gros oreillard»

-«les marais de rouillure dans la pâte grise sordide empuantie de la paille»

-«la case gerçant d'ampoules, comme un pêcher tourmenté de la cloque» - la «tôle [qui] ondule au soleil comme une peau qui sèche» - «les hamacs tièdes de la dégénérescence» - «le lit» qui semble avoir «l'éléphantiasis» - «la vie des cases» qui éclatait «comme une grenade trop mûre»

-un «nez qui semblait une péninsule en dérade» - «les petits pieux luisants d'une barbe de plusieurs jours»

-«les fientes accumulées des mensonges»

-le «postillon de la Havane» qui est qualifié de «lyrique babouin entremetteur des splendeurs de la servitude»

-«le fouet [qui] claque comme un grand étendard»

-«l'horrible bond de [sa] laideur pahouine» qui est le chant du sorcier qui suit, commençant par «voum rooh oh»

-«la neige [qui] est un geôlier blanc»

-«la vie plus impétueuse jaillissant de ce fumier comme le corossolier imprévu parmi la décomposition des fruits du jacquier !»

-l'«acier bleu» qui symbolise l'industrialisation du «monde blanc», et «la chair mystique» qui symbolise sa prétention à la spiritualité.

-«les marais de la faim où s'est enlisée [sa] voix d'inanition»

-les «fantômes [...] bleus de chimie d'une forêt de bêtes traquées de machines tordues d'un jujubier de chairs pourries d'un panier d'huîtres»

-«le bruit, comme un crépitement de friture d'abord, puis comme un tison que l'on plonge dans l'eau avec la fumée des brindilles qui s'envole»

-«le sang [qui] hésite comme la goutte de lait végétal à la pointe blessée du bulbe» - «les fleurs de sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards»

-«une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique»

-le «corbeau tenace de la Trahison»

-des «pâmoisons d'yeux doux d'avoir lampé la liberté féroce»

-les «oasis fraîches de la fraternité»

-«les plaines à grosses mottes de l'avenir» - «le bétail vaisseau doux de l'espoir»

-«l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile [...] le vin de la complicité [...] le sang des épousailles véridiques»

-«la pirogue [qui] comme un traîneau file sur le sable» - «l'obstination de la fière pirogue» qui représente l'énergie que le poète voudrait insuffler à sa «race»

-«les fines sablures du rêve»

-«la mort [qui] est un oiseau blessé [...] un patyura ombrageux» - «la mort [qui] étoile doucement au-dessus de [sa] tête», qui est un «palud pâteux», un «naufage», un «enfer de débris».

-Correspondances :

- «la lumière qui bourdonne à faire mal»
- «les refrains [qui] fusent à perte de vue»
- «le froufrou violet de [...] grandes ailes de joie»

-Personnifications :

-«Soleil, Ange Soleil, Ange frisé du Soleil / pour un bond par delà la nage verdâtre et / douce des eaux de l'abjection») - «le soleil qui toussotte et crache ses poumons»

-«le ciel se lisse la barbe»

-«le morne [...] accroupi [...] lentement vomissant ses fatigues d'hommes [...] le morne et ses grandes mains de vent»

-«écoute épervier qui tiens les clefs de l'orient [...] écoute squalé qui veille sur l'occident»

-«septembre l'accoucheur de cyclones, octobre le flambeur de cannes, novembre qui ronronne aux distilleries»

-«Noël [...] s'était envolé tout à coup dans le froufrou violet de ses grandes ailes de joie [...] n'aimait pas à courir les rues, à danser sur les places publiques, à s'installer sur les chevaux de bois, à profiter de la cohue pour pincer les femmes, à lancer des feux d'artifice au front des tamariniers. Il avait l'agoraphobie, Noël»

-«la rage écumante de la mer» qui «frappe à grands coups de boxe», qui «est un gros chien qui lèche et mord la plage aux jarrets, et à force de la mordre elle finira par la dévorer, bien sûr, la plage et la rue Paille avec»

-«le vent saute en inconstantes cavaleries salées»

-«un frémissement parcourt l'échine de la vague»

-«le long geste d'alcool de la houle»

-«la mer bave et gronde»

-«le ruisseau grimace»

-«la forêt miaule» - «l'arbre tire les marrons du feu»

-«les herbes balanceront pour le bétail vaisseau doux de l'espoir»

-«un grand galop de pollen / un grand galop d'un petit train de petites filles / un grand galop de colibris / un grand galop de dagues pour défoncer la poitrine de la terre»

-«le morne oublié, oublieux de sauter», «le morne seul et son sang répandu [...] le morne et ses grandes mains de vent» - «le morne qui depuis des siècles retient son cri au-dedans de lui-même, c'est lui qui à son tour écartèle le silence»

-«une route bossuée qui pique une tête dans un creux où elle éparpille quelques cases ; une route infatigable qui charge à fond de train un morne»

-«les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées»

-«l'Europe toute révoltée de cris» - «pied hispanique de l'Europe»

-«La Misère» est «un ouvrier infatigable [...] travaillant à quelque cartouche hideux.» - «La misère» [qu'avait subie le «nègre» du tramway] s'était donné un mal fou pour l'achever. / Elle avait creusé l'orbite, l'avait fardée d'un fard de poussière et de chassie mêlées. / Elle avait tendu l'espace vide entre l'accrochement des mâchoires et les pommettes d'une vieille joue décatie. Elle avait planté dessus les petits pieux luisants d'une barbe de plusieurs jours. Elle avait affolé le cœur, voûté le dos.»

-«Les orteils» du «nègre» du tramway «ricanaient de façon assez puante au fond de la tanière entrebâillée de ses souliers»

-«voici galoper le lambi»

-«une faim qui ne sait plus grimper aux agrès de sa voix»

-«ville [...] essoufflée sous son fardeau [...] indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons»

-«une petite maison cruelle dont l'intransigeance affole nos fins de mois» - «des cases aux entrailles riches en succulences, et pas regardantes»

-«rocking-chairs méditant la volupté / des rigoises»

-«peurs tapies dans les ravins, [...] juchées dans les arbres [...] creusées dans le sol [...] en dérive dans le ciel»

-«ricanements de fouet» - «Le fouet disputa au bombillement des mouches la rosée sucrée de nos plaies»

-«une ignition qui se dérobe et se méconnaît»

-«cet horizon trop sûr tressaille comme un geôlier»

-«la neige est un geôlier blanc qui monte la garde devant une prison»

-«Le monde blanc» est comme un vieux corps qui voit «ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures / ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique»

-«Ses victoires proditoires» trompètent «ses défaites»

-«Mon dos exploitera victorieusement la chalasie des fibres»

-«Mon âme est couchée. Comme cette ville dans la crasse et dans la boue couchée.» - le poète demande : «mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras» (on s'interroge : les bras d'une âme?).

-«Calme et berce ô ma parole l'enfant qui ne sait pas que la carte du printemps est toujours à refaire»

-«l'apocalypse des monstres» «fait le beau» (la belle?)

-«la folie qui se souvient / la folie qui hurle / la folie qui voit / la folie qui se déchaîne»

-«une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes»

- «cette vie clopinante»

-Le navire qu'est «le négrier» étant évoqué, il est indiqué : «Son ventre se convulse et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrisson des mers !» ; il entend «la menace de ses grondements intestins»

-«l'allégresse des voiles gonflées»

-«les cris blancs de la mort blanche [...] la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses bras / la mort galope dans la prison comme un cheval blanc / la mort luit dans l'ombre comme des yeux de chat / la mort hoquette comme l'eau sous les Cayes / la mort est un oiseau blessé / la mort décroît / la mort vacille / [...] la mort expire dans une blanche mare de silence.» - «la Mort fauche à larges andains»

-«l'obstination de la fière pirogue / et sa vigueur marine.» [...] la voici danser la danse sacrée [...] la voici barir d'un lambi [elle] se cabre [...] dévie [...] tente de fuir [...] fonce».

-«la pagaie force l'eau», donne une «caresse rude» à la pirogue - le poète demande : «donnez-moi les muscles de cette pirogue sur la mer démontée / et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne nouvelle !»

-«L'onde de vie» qui survient a pour effet que «toutes les veines et veinules s'affairent au sang neuf», que «l'énorme poumon des cyclones respire», que «le feu thésaurisé des volcans et le gigantesque poulx sismique bat maintenant la mesure d'un corps vivant»

-«Ma négritude [...] sa surdité ruée contre la clameur du jour [...] elle plonge dans la chair rouge du sol / elle plonge dans la chair ardente du ciel / elle troue l'accablement opaque de sa droite patience»

-«Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant dans son poing énorme et la force n'est pas en nous, mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique.»

-L'exemple de personnification le plus étonnant est celui-ci : «la douleur aux pis de larmes réincarnées» !

-Hyperboles :

-Le monde est présenté en termes excessifs :

-«Sang ! Sang ! tout notre sang ému par le cœur mâle du soleil».

-«terre exorcisée, larguée à la dérive de sa précieuse intention maléfique»

-«Les continents rompent la frêle attache des isthmes / des terres sautent suivant la division fatale des fleuves / et le morne qui depuis des siècles retient son cri au-dedans de lui-même, c'est lui qui à son tour écartèle le silence»

-Les «dauphins» pourraient produire «une insurrection perlière brisant la coquille de la mer».

-«Les fleurs vénéneuses éclatant dans des prairies furibondes ; les ciels d'amour coupés d'embolie ; les matins épileptiques ; le blanc embrasement des sables abyssaux, les descentes d'épaves dans les nuits foudroyées d'odeurs fauves.»

-«Les Antilles grêlées de petite vérole».

-Le poète admire la «carène belle» d'une île, et lui dit : «je te caresse de mes mains d'océan. Et je te vitre de mes paroles alizées. Et je te lèche de mes langues d'algues. / Et je te cingle hors-flibuste».

-«Le gigantesque pouls sismique bat maintenant la mesure d'un corps vivant» dans le «ferme embrasement» du poète !

-En procédant à la nécessaire correction signalée plus haut, on lit : «Tourbe / ô tourbe de l'effroyable automne / où poussent l'acier neuf et le béton vivace / tourbe ô tourbe / où l'air se rouille en grandes plaques / d'allégresse mauvaise / où l'eau sanieuse balafre les grandes joues solaires / je vous hais».

-Le «scandale» de la situation des Noirs est dénoncé avec force :

-La «ville sinistrement échouée», «ville plate - étalée, trébuchée de bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement recommençante, indocile à son sort, muette contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore»

-«La Misère» a, sur le visage du «nègre» du tramway, réalisé «un chef-d'œuvre caricatural» ; elle a dessiné «la plus minuscule mignonne petite oreille de la création», son «nez» est «percé de deux tunnels parallèles et inquiétants», ses «yeux roulaient une lassitude sanguinolente». Sont signalés la «vieille misère pourrissant sous le soleil», «les puanteurs exacerbées de la corruption», «l'apocalypse des monstres», «la hideur désertée de vos plaies», des «putréfactions monstrueuses de révoltes», des «marais de sang putrides», des «dagues pour défoncer la poitrine de la terre». Le poète s'identifie à une communauté de malheureux : «Nous, soulés à crever de roulis, de risées, de brume humée !»

-«Ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ; que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la négrerie ; que nous sommes un fumier ambulante hideusement prometteur de cannes tendres et de coton soyeux et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes.» Sont espérés «la disparition des jours de chair morte dans la chaux vive des rapaces», la venue des «ovaires de l'eau où le futur agite ses petites têtes», «l'exaltation réconciliée de l'antilope et de l'étoile», le «parfait cercle du monde et close concordance !»

-Césaire se peint avec grandiloquence :

-pour, d'une part, se critiquer sévèrement : «c'est dans les marais de la faim que s'est enlisée ma voix d'inanition» - «le vif zéro de ma mendicité» qui est une «brousse impénétrable». Il se moque des «marmonneurs de mots», communauté à laquelle il appartient («quand nous manions des quartiers de monde, quand nous épousons des continents en délire, quand nous forçons de fumantes portes») pour cependant affirmer : «des mots, ah oui, des mots ! mais des mots de sang frais, des mots qui sont des raz-de-marée et des érysipèles et des paludismes et des laves et des feux de brousse, et des flambées de chair, et des flambées de villes...» ; il s'humilie : «Je réclame pour ma face la louange éclatante du crachat.» - «voici l'homme par terre, sa très fragile défense dispersée, / ses maximes sacrées foulées aux pieds, ses déclamations pédantesques rendant du vent par chaque blessure [...] et son âme est comme nue / et le destin triomphe qui contemple se muer / en l'ancestral borborygme cette âme qui le défiait» - «Je vis pour le plus plat de mon âme / Pour le plus terne de ma

chair !» ; il évoque «ces têtards en [lui] éclos de [son] ascendance prodigieuse» ; il s' imagine «traîné homme sur une route sanglante une corde au cou» ;

-pour, d'autre part, se voulant défenseur de «ce pays dont le limon entre dans la composition de [sa] chair», se voyant, en véritable Piéta, tenir «merveilleusement couché le corps de [son] pays dans le désespoir de [ses] bras, ses os ébranlés et, dans ses veines, le sang qui hésite», convaincu qu'il tient «maintenant le sens de l'ordalie», s'exalter formidablement : «Bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse, je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.» - «Mon cœur bruissait de générosités emphatiques» - «l'éclaboussement de ma conscience ouverte». Déclarant : «Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de morts. [...] Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire a sa ceinture de cadavres !», il est enthousiasmé par la conviction de la mission à mener, avec «une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique» : «Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir» - «Raison rétive tu ne m'empêcheras pas de lancer absurde sur les eaux au gré des courants de ma soif votre forme, îles difformes, / votre fin, mon défi.» - «au bout de ce petit matin, ma prière virile / que je n'entende ni les rires ni les cris, les yeux fixés sur cette ville que je prophétise, belle, donnez-moi la foi sauvage du sorcier / donnez à mes mains puissance de modeler [cela rappelle la création par Dieu d'Adam avec de la glaise !] / donnez à mon âme la trempe de l'épée. [...] Faites de ma tête une tête de proue / et de moi-même [...] l'amant de cet unique peuple. / Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à son génie / [...] Faites-moi commissaire de son sang / faites-moi dépositaire de son ressentiment / faites de moi un homme de terminaison / faites de moi un homme d'initiation / faites de moi un homme de recueillement / mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement / faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes / voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme.» [...] donnez-moi les muscles de cette pirogue sur la mer démontée / et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne nouvelle !» «Je retrouverais le secret des grandes communications et des grandes combustions. Je dirais orage. Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je dirais arbre. Je serais mouillé de toutes les pluies, humecté de toutes les rosées. Je roulerais comme du sang frénétique [...] Qui ne me comprendrait pas ne comprendrait pas davantage le rugissement du tigre.» - «J'aurais des mots assez vastes pour vous contenir et toi terre [...] il me suffirait d'une gorgée de ton lait jiculi pour qu'en toi je découvre toujours à même distance de mirage - mille fois plus natale et dorée d'un soleil que n'entame nul prisme». Il s'attribue plusieurs fois des «cruautés cannibales». Il considère que la «lance de nuit» de ses ancêtres Bambaras a besoin, non de «sang de poulet» mais de «sang d'homme», «de la graisse, du foie, du cœur d'homme». Il affirme fortement : «Il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur» - «Il est place pour tous au rendez-vous de la conquête et nous savons maintenant que le soleil tourne autour de notre terre éclairant la parcelle qu'a fixée notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel en terre à notre commandement sans limite.» «Je cherche pour mon pays non des cœurs de datte [ce fruit a un noyau très dur] mais des cœurs d'homme qui c'est [sic] pour entrer aux villes d'argent par la grand'porte trapézoïdale, qu'ils battent le sang viril, et mes yeux balayent mes kilomètres carrés de terre paternelle et je dénombre les plaies avec une sorte d'allégresse et je les entasse l'une sur l'autre comme rares espèces, et mon compte s'allonge toujours d'imprévus monnayages de la bassesse.» -«La négraille [...] retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté». Il espère connaître «le temps de promission» où se réaliseraient des désirs fous : «l'oiseau qui savait [son] nom / et la femme qui avait mille noms». Il «se fourre dans la gorge mille crocs de bambou. Mille pieux d'oursins». Il se donne «le grand défi et l'impulsion / sataniques et l'insolente / dérive nostalgique de lunes rousses, / de feux verts, de fièvres jaunes !» Il termine sur ces mots : «et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre lune / c'est là que je veux pêcher maintenant la langue maléfique de la nuit en son immobile verrition !» Il se décrit tout-puissant : «Le maître des rires ? / Le maître du silence formidable ? / Le maître de l'espoir et du désespoir ? / Le maître de la paresse ? Le maître des danses ? / C'est moi !» - «Parfois on me voit d'un grand geste du cerveau, / happer un

nuage trop rouge / ou une caresse de pluie ou un prélude du vent [...] Je force la membrane vitelline qui me sépare de moi-même, / Je force les grandes eaux qui me ceinturent de sang / C'est moi rien que moi qui arrête ma place sur le dernier train de la dernière vague du dernier raz-de-marée / C'est moi rien que moi / qui prend langue avec la dernière angoisse / C'est moi oh, rien que moi / qui m'assure au chalumeau / les premières gouttes de lait virginal ! / Et maintenant un dernier zut : / au soleil (il ne suffit pas à souler ma tête trop forte) / à la nuit farineuse avec les pondaisons d'or des lucioles incertaines / à la chevelure qui tremble tout au haut de la falaise». - «Pas un bout de ce monde qui ne porte mon empreinte digitale / et mon calcanéum sur le dos des gratte-ciel» - «Saute le soleil sur la raquette de mes mains / mais non l'inégal soleil ne me suffit plus / enroule-toi, vent, autour de ma nouvelle croissance / pose-toi sur mes doigts mesurés [...] lie ma noire vibration au nombril même du monde» - «J'ai assassiné Dieu de ma paresse de mes paroles de mes gestes de mes chansons obscènes / J'ai porté des plumes de perroquet des dépouilles de chat musqué / J'ai lassé la patience des missionnaires / insulté les bienfaiteurs de l'humanité / Défié Tyr. Défié Sidon. Adoré le Zambèze. L'étendue de ma perversité me confond !» (Césaire ne retrouva-t-il pas là les accents du Rimbaud d'«Une saison en enfer»?). Il envisage de «s'envoler / plus haut que le frisson plus haut que les sorcières vers d'autres étoiles exaltation féroce de forêts et de montagnes déracinées à l'heure où nul n'y pense»

L'hyperbole va parfois jusqu'au délire qui est d'ailleurs avoué («j'ai généreusement déliré, mon cœur dans ma cervelle ainsi qu'un genou ivre») : «À force de regarder les arbres je suis devenu un arbre et mes longs pieds d'arbre ont creusé dans le sol de larges sacs à venin de hautes villes d'ossements / à force de penser au Congo / je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves / où le fouet claque comme un grand étendard / l'étendard du prophète / où l'eau fait likouala-likouala / où l'éclair de la colère lance sa hache verdâtre et force les sangliers de la putréfaction dans la belle orée violente des narines.» !

* * *

Césaire, qui allait déclarer : «Le Cahier, c'est le premier texte où j'ai commencé à me reconnaître ; je l'ai écrit comme un anti-poème. Il s'agissait pour moi d'attaquer au niveau de la forme la poésie traditionnelle française, d'en bousculer les structures établies», a pourtant écrit un texte qui est un poème par la forme qu'il lui a donnée.

En effet, il est fragmenté en strophes et en vers (ou versets) qui, souvent, sont longs, leur transcription leur faisant alors dépasser la largeur de la page imprimée, ce qui rend nécessaire un retrait à la ligne suivante dont les éditeurs ne se sont pas toujours souciés (ainsi pour l'édition de «Présence africaine»), qui permet de bien les apprécier, de se rendre compte de la présence d'enjambements significatifs :

-«Et voici au bout de ce petit matin ma prière virile / Que je n'entende ni les rires, ni les cris, les yeux fixés sur cette ville que je prophétise, belle»
 -«et ma crasse / dans le scintillement des gemmes !»
 -«Putréfactions monstrueuses de révoltes / inopérantes»
 -«la rauque contrebande / de mon rire»
 -«la volupté / des rigoises».

D'autres retraits furent appliqués à une série de quelques vers ou à un seul.

Enfin, le poète tint à bien indiquer cette disposition typographique particulière :

«debout
 et
 libre»

Il usa surtout de formules anaphoriques et incantatoires, de répétitions obsédantes qui rappellent les litanies, les psalmodies :

-«Au bout du petit matin» est répété vingt-sept fois, «ville inerte», quatre fois, «morne», neuf fois !

-«La mort décrit un cercle brillant au-dessus de cet homme / la mort étoile doucement au-dessus de sa tête / la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses bras / la mort galope dans la prison comme un cheval blanc / la mort luit dans l'ombre comme des yeux de chat / la mort hoquette comme l'eau sous les Cayes / la mort est un oiseau blessé / la mort décroît / la mort vacille / la mort est un patyura ombrageux / la mort expire dans une blanche mare de silence.»

-«Tiède petit matin de chaleur et de peurs ancestrales» - «Tiède petit matin de chaleur et de peurs ancestrales» - «Tiède petit matin de vertus ancestrales»

-«c'est un homme seul emprisonné de blanc / c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la mort blanche [...] c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la mort blanche / c'est un homme seul dans la mer inféconde de sable blanc»

-«pour que revienne le temps de promission / et l'oiseau qui savait mon nom / et la femme qui avait mille noms / de fontaine de soleil et de pleurs / et ses cheveux d'alevin / et ses pas mes climats / et ses yeux mes saisons / et les jours sans nuisance / et les nuits sans offense / et les étoiles de confiance / et le vent de connivence»

-«viennne le colibri / viennne l'épervier / viennne le bris de l'horizon / viennne le cynocéphale / viennne le lotus porteur du monde / viennne de dauphins une insurrection perlière brisant la coquille de la mer / viennne un plongeon d'îles / viennne la disparition des jours de chair morte dans la chaux vive des rapaces / viennent les ovaires de l'eau où le futur agite ses petites têtes / viennent les loups qui pâturent dans les orifices sauvages du corps à l'heure où à l'auberge éclipique se rencontrent ma lune et ton soleil»

-«elle plonge dans la chair rouge du sol / elle plonge dans la chair ardente du ciel»

-«Éia pour le Kailcédrat royal ! Éia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé / pour ceux qui n'ont jamais rien exploré / pour ceux qui n'ont jamais rien dompté»

-«Faites-moi rebelle à toute vanité [...] Faites-moi commissaire de son sang / faites-moi dépositaire de son ressentiment / faites de moi un homme de terminaison / faites de moi un homme d'initiation / faites de moi un homme de recueillement / mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement / faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes»

-«ne faites point de moi cet homme de haine pour qui je n'ai que haine»

-«Sol de boue. Horizon de boue. Ciel de boue. Morts de boue»

-«Iles cicatrice des eaux / Iles évidences de blessures / Iles miettes / Iles informes».

-«jouant le jeu du monde / véritablement les fils aînés du monde / poreux à tous les souffles du monde / aire fraternelle de tous les souffles du monde / lit sans drain de toutes les eaux du monde / étincelle du feu sacré du monde / chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde !»

-«ma race qu'aucune ablution d'hysope et de lys [il faudrait «lis»] mêlés ne pourrait purifier / ma race rongée de macules / ma race raisin mûr pour pieds ivres / ma reine des crachats et des lèpres / ma reine des foutes et des scrofules / ma reine des squasmes et des chloasmes»

-«Il y a encore une mer à traverser / oh encore une mer à traverser / pour que j'invente mes poumons / pour que le prince se taise / pour que la reine me baise / encore un vieillard à assassiner / un fou à délivrer / pour que mon âme luise aboie luise / aboie aboie aboie / et que hulule la chouette mon bel ange curieux.»

-«je te livre ma conscience et son rythme de chair / je te livre les feux où brasille ma faiblesse / je te livre le chain-gang / je te livre le marais / je te livre l'intourist du circuit triangulaire [...] je te livre mes paroles abruptes»

-«enroule-toi, vent [...] / et t'enroulant embrasse-moi d'un plus vaste frisson / embrasse-moi jusqu'au nous furieux / embrasse, embrasse NOUS [...] embrasse [...] mais alors embrasse / comme un champ de justes filaos»

-«lie, lie-moi sans remords / lie-moi de tes vastes bras à l'argile lumineuse / lie ma noire vibration au nombril même du monde / lie, lie-moi, fraternité âpre»

-«monte, Colombe / monte / monte / monte [...] monte lécheur de ciel».

Occasionnellement, il joua sur les sonorités des mots :

Il joua de paronomases :

-«le morne oublié, oublieux de sauter»

- «tam-tams inanes»
- «votre forme, îles difformes»
- «Ma reine des squasmes et des chloasmes»
- «Morts de boue» («Morts debout»?)
- «palud pâteux»
- «un homme de recueillement [...] un homme d'ensemencement» ;
- «le long geste d'alcool de la houle»

Il se permit ce chiasme : «échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées»

On a même pu remarquer des rimes :

- «et les jours sans nuisance / et les nuits sans offense / et les étoiles de confiance / et le vent de connivence»
- «rien inventé [...] rien exploré [...] rien dompté»
- «nous n'avons rien à faire au monde [...] nous parasitons le monde [...] il suffit que nous nous mettions au pas du monde»
- «la mer cliquetante de midi [...] le soleil bourgeonnant de minuit»
- «pour que le prince se taise / pour que la reine me baise».

* * *

En mettant en ordre les pièces du puzzle qu'est le poème, on peut voir se dessiner un grand tableau de la situation des Noirs embrassant le passé, le présent et l'avenir :

Regardant dans le passé, Césaire évoque :

-La terre d'origine, l'Afrique qui eut un passé glorieux que ce Noir antillais qui se considérait comme un Africain déporté (il mentionne ses «*ancêtres Bambaras*», qui vivaient dans le Mali actuel, dont il célèbre la «*lance de nuit*» qui a besoin, non de «*sang de poulet*» mais de «*sang d'homme*», «*de la graisse, du foie, du cœur d'homme*»), coupé de ses racines, privé de sa langue et de ses traditions, se refuse toutefois de revendiquer : «*Non, nous n'avons jamais été amazones du roi de Dahomey* [les Mino, Minon, Ahosi ou Agojie furent un régiment militaire entièrement féminin du royaume du Dahomey qui exista jusqu'à la fin du XIXe siècle], *ni princes de Ghana avec huit cents chameaux* [l'empire du Ghana exista du IIIe au XIIIe siècles, étant le premier des trois grands empires marquant la période impériale ouest-africaine], *ni docteurs à Tombouctou Askia le Grand étant roi* [Askia Mohamed fut, au XVIe siècle, un empereur songhaï qui fit de Tombouctou sa capitale, encouragea les lettres et y fonda une université], *ni architectes de Djenné* [ville du Mali actuel ; ville sainte, ancienne capitale de l'empire songhaï où on construisit, au XIVe siècle, une grande mosquée], *ni Mahdis* [pour les musulmans, sauveurs devant venir à la fin des temps rétablir la justice], *ni guerriers*»).

-Les carences et les mérites de la civilisation africaine. D'une part, les Noirs sont «*ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole / ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité / ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel [...] ceux qui n'ont connu de voyages que de déracinements / ceux qui se sont assouplis aux agenouillements / ceux qu'on domestiqua et christianisa / ceux qu'on inocula d'abâtardissement / tam-tams de mains vides / tam-tams inanes de plaies sonores / tam-tams burlesques de trahison tabide*». Dire qu'ils «*n'ont pas inventé la poudre*» était reprendre l'expression méprisante bien connue qui s'emploie pour se moquer de quelqu'un qui n'est pas très malin ; mais elle est ici habilement retournée pour signifier que, n'ayant pas inventé la poudre à canon, ils auraient toujours été pacifiques (ce qui n'est pas le cas !). De même, ils ne se sont pas souciés de développement scientifique et technique ; ils n'ont pas cherché quelque expansion territoriale que ce soit. Sont ainsi stigmatisés trois aspects différents des progrès dont s'enorgueillit l'Occident. D'autre part, ils sont ceux qui «*savent en ses moindres recoins le pays de souffrance*», «*ceux sans qui la terre ne serait pas la terre / gibbosité d'autant plus bienfaisante que la terre déserte / davantage*».

la terre / silo où se préserve et se mûrit ce que la terre a de plus terre», «ceux dont la survie chemine en la germination de l'herbe !», qui réalisent le «parfait cercle du monde et close concordance !» ; qui sont «véritablement les fils aînés du monde / poreux à tous les souffles du monde / aire fraternelle de tous les souffles du monde / lit sans drain de toutes les eaux du monde / étincelle du feu sacré du monde / chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde !» Ils sont donc l'essence même de la terre, qui est à la fois le sol, la nature (à laquelle le militarisme, la science, la technique, ont porté atteinte) et la planète (le mot «terre» aurait donc pu recevoir une majuscule) sur laquelle, explication possible du mot «gibbosité», l'Afrique, surtout l'Afrique occidentale qui a fourni des esclaves à l'Amérique, dessine bien une bosse. L'idée de la richesse agricole est traduite par le recours au mot «silo».

-La traite des Noirs qui était d'abord intra-africaine, pratiquée par des Noirs d'Afrique à l'égard de ceux qu'ils avaient vaincus (d'où la mention de la «*vénérerie des Calebars*», la côte des Calebars, située entre le golfe du Biafra et le golfe du Bénin, étant célèbre pour l'important trafic d'esclaves, considérés ici comme du gibier, qui s'y pratiquait) et qu'ils vendaient aux Européens venus sur la côte. Ceux-ci leur mettaient des fers aux pieds (d'où la question : «*quel précautionneux sorcier déferait à vos chevilles la tiédeur visqueuse des mortels anneaux?*»), les réunissaient dans un «*chain-gang*», les faisaient monter sur des bateaux (des «*négriers*» dont celui qui «*craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrisson des mers*»). Ces bateaux parcouraient un «*circuit triangulaire*» où ils partaient d'Europe («*Et je me dis Bordeaux et Nantes et Liverpool*»), allaient en Afrique se charger d'esclaves entassés («*Nous, soulés à crever de roulis, de risées, de brume humée ! / [...] J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine... des raclements d'ongles cherchant des gorges... des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes...*»), le «*nègre le plus braillard*» pouvant alors être livré «*à l'appétit de molosses*», pendu à la «*grand-vergue*» ou jeté «*à la mer*». Les esclaves étaient débarqués en Amérique, sur les Îles ou le continent («*et New York et San Francisco*» - «*Virginie, Tennessee, Géorgie, Alabama*»), pour que, remplaçant la population autochtone rapidement exterminée («*le grand sauvage*» qu'est «*le Caraïbe aux trois âmes*» [l'anigi qui est une espèce d'esprit animal ; l'uani qui est une entité immatérielle siégeant dans la tête ; l'afuragu qui est un corps astral]), devant «*ramper dans les boues. S'arc-bouter dans le gras de la boue*», être parfois «*morts de boue*», ils y cultivent la terre (en particulier, la canne à sucre et le coton). Enfin, les bateaux revenaient en Europe pleins de produits tropicaux (sucre, rhum, alcool obtenu à partir du jus de canne, coton, etc.). Les conditions cruelles auxquelles étaient soumis les esclaves sont indiquées par différentes notations :

-«L'homme-torture», en fait l'homme torturé : «on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer - parfaitement le tuer - sans avoir de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne»

-on put le frapper avec «la chicotte» au long de «cent ans de coups de fouet»

-est présenté «le nègre fustigé qui dit : "Pardon mon maître" / et les vingt-neuf coups de fouet légal / et le cachot de quatre pieds de haut / et le carcan à branches / et le jarret coupé [punition courante infligée à un esclave qui avait tenté de s'échapper, qu'on appelle «marron»] à mon audace marronne / et la fleur de lys qui flue du fer rouge sur le gras de mon épaule [on marquait les esclaves de ce signe infamant] / et la niche de Monsieur Vaultier Mayencourt [gouverneur de la Guadeloupe qui, en guise de punition, enfermait ses esclaves dans la niche des chiens], où j'aboyai six mois de caniche / et Monsieur Brafin [négociant de Saint-Pierre et propriétaire d'une sucrerie, accusé en 1838 d'avoir poussé certains de ses esclaves au suicide en raison de la dureté des châtiments qu'il leur imposait, mais fut acquitté] / et Monsieur de Fourniol [juge d'instruction à la Martinique qui, en 1838-1840, refusa de poursuivre M. Brafin] / et Monsieur de la Mahaudière [planteur guadeloupéen, réputé pour sa bonté, mais qui fut néanmoins accusé d'avoir gardé une esclave enfermée pendant vingt-deux mois dans un cachot où elle ne pouvait se redresser, et qui fut acquitté] / et le pian / le molosse / le suicide / la promiscuité / le brodequin / le cep / le chevalet / la cippe / le frontal».

Césaire dénonce le racisme par lequel l'exploitation coloniale se donnait une justification : *«Ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ; que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la négrerie ; que nous sommes un fumier ambulante hideusement prometteur de cannes tendres et de coton soyeux et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes.»*

On constate, avec *«mon audace marronne»*, *«mon épaule»*, *«j'aboyai six mois de caniche»*, qu'il se voit comme l'un de ces esclaves, demandant : *«Ai-je assez de cals aux genoux ? De muscles aux reins ?»* ; il leur assure : *«Je ne ferai pas avec le monde ma paix sur votre dos»* ; il voudrait *«réchauffer dans la paume d'un souffle fiévreux»* les «noms» de tels esclaves, et en cite quelques-uns qu'il aurait connu personnellement.

-Il ne pouvait manquer d'évoquer Haïti, *«où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité»*, avec en particulier Toussaint Louverture qui, esclave à Saint-Domingue, fut l'un des chefs de la révolte noire de 1791, et proclama l'indépendance de la colonie sous le nom d'Haïti ; mais qui, capturé, mourut en 1803 dans sa prison du fort de Joux dans le Jura enneigé : *«une petite cellule dans le Jura, / une petite cellule, la neige la double de barreaux blancs / la neige est un geôlier blanc qui monte la garde devant une prison / c'est un homme seul emprisonné de blanc / c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la mort blanche [...] / c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la mort blanche / c'est un homme seul dans la mer inféconde de sable blanc / c'est un moricaud vieux dressé contre les eaux du ciel / La mort décrit un cercle brillant au-dessus de cet homme / la mort étoile doucement au-dessus de sa tête / la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses bras / la mort galope dans la prison comme un cheval blanc / la mort luit dans l'ombre comme des yeux de chat / la mort hoquette comme l'eau sous les Cayes / la mort est un oiseau blessé / la mort décroît / la mort vacille / la mort est un patyura ombrageux / la mort expire dans une blanche mare de silence.»* Césaire allait consacrer un livre à Toussaint Louverture.

Le présent, la situation en 1939. Césaire nous montre :

-Dans *«les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool»*, la Martinique qui, comme il indique : *«L'exotisme n'est pas provende pour moi»*, même s'il accumule les noms de plantes et d'oiseaux inconnus sous les climats métropolitains, n'est souvent vue que péjorativement (*«sale bout de monde»*), qu'il s'agisse de :

-sa géographie : *«fragile épaisseur de terre»* caractérisée par *«la chair rouge du sol»* qui est, en effet, constitué de latérite, menacée par *«les raz-de-marée»*, présentée comme étant située dans le *«Gulf Stream»* (ce qui n'est pas exact), entre les deux Amériques, dans une *«polynésie»* d'*«îles liées pour mille ans»*, *«Iles cicatrices des eaux / Iles évidences de blessures / Iles miettes / Iles informes»* ; subissant *«depuis Trinité jusqu'à Grand-Rivière, la grand'lèche hystérique de la mer»* qui *«est un gros chien qui lèche et mord la plage aux jarrets»* ; comme n'ayant que des *«anses frêles»*, une *«plage»* où *«le sable est noir, funèbre»* ; comme présentant des *«volcans»* qui *«éclateront»*, ces petites montagnes appelées *«mornes»*, sa *«rivière Capot»* ;

-son *«soleil vénérien»*, pénible et pourtant révérend ;

-ses pluies abondantes et ses *«cyclones»* ; d'où cette *«femme»* qui *«interpelle brusquement une pluie hypothétique et lui intime l'ordre de ne pas tomber»*, ou fait *«un rapide signe de croix sans motif visible»* ; d'où *«la jouissance saccadée des torrents»* ;

-sa végétation tropicale luxuriante : *«les manguiers pavoisent de toutes leurs lunules»* - la grenade - la canne à sucre *«insipide»*, qui forme des *«cannaies»*, dont la racine est mâchée - l'*«herbe de Para»* - *«ces reines que j'aimais jadis aux jardins printaniers et lointains avec derrière l'illumination de toutes les bougies de marronniers !»* ;

-ses descendants des esclaves qui, même si l'esclavage fut officiellement aboli en 1848, sont toujours soumis à un travail pénible qui ne leur procure qu'*«une vieille vie menteusement souriante [...] une vieille misère»*, comme le prouvent :

-la «*plage*» où l'on voit des «*tas d'ordures pourrissant*» et des «*croupes furtives qui se soulagent*» ;

-la «*ville inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique [...] plate - étalée*» ; elle n'est pas nommée, mais c'est Fort-de-France où se trouve le «*libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie*», c'est-à-dire, qui orne les abords immédiats du Palais de Justice, la statue du député Victor Schoelcher qui obtint en 1848 l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises ;

-«*la rue Paille*» qui portait ce nom parce que toutes les cases y étaient couvertes de paille ; y vivait la population la plus pauvre ;

-«*le bourg qui étend à droite et à gauche, tout au long de la route coloniale, la houle grise de ses toits d'essentes*» ; qui pourrait être «*le bourg du Gros-Morne*» et son improbable «*rue "De Profundis"*» ;

-les cases ou la «*petite maison cruelle*» de la famille de l'auteur, qui n'est qu'une «*carcasse de bois comiquement juchée sur de minuscules pattes de ciment*», avec «*sa coiffure de tôle*» ;

-la machine à coudre qu'est la «*Singer*» dont se sert la mère «*dont les jambes pour notre faim inlassable pédalent, pédalent de jour, de nuit, je suis même réveillé la nuit par ces jambes inlassables qui pédalent la nuit*» ;

-l'essence pour lampe qu'est la «*Kérosine*» ;

-«*les madras aux reins des femmes les anneaux à leurs oreilles les sourires à leurs bouches les enfants à leurs mamelles*» ;

-le «*rond asservissement des distilleries*», la consommation du rhum qu'elles produisent, d'où l'alcoolisme ;

-la présence du sorcier dont le chant commence par «*voum rooh oh*» qui évoquerait le bruit du rhumb, instrument sacré des sorciers africains constitué d'un morceau de bois tenu au bout d'une longue ficelle qu'ils font tourner lors des cérémonies. Et la présence du «*guérisseur*» qui, «*de ses lèvres épaisses / suceraient tout au fond de la plaie béante le tenace secret du venin*».

Césaire, qui s'écrie : «*ASSEZ DE CE SCANDALE !*», fut d'abord dégoûté par le désarroi et la léthargie d'une «*foule qui ne sait pas comment se rassembler*», d'une «*foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne*», d'une «*foule crierde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eut voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.*»

Cette foule de victimes passives du colonialisme, n'a pas ce recul dont il a lui-même bénéficié ; elle ne peut se rendre compte de l'absurdité locale : le Noir est «*chaque jour plus bas, plus lâche, plus stérile, plus répandu au dehors, plus séparé de soi-même, plus rusé avec soi-même, moins immédiat avec soi-même*». Il considère que lui et ses congénères se complaisent dans «*les fientes accumulées de leurs mensonges*», dans l'acceptation de leur soumission, dans le «*commun tremblement que notre sang docile chante dans le madrépore*», ce qui leur fait dire : «*Parbleu les Blancs sont de grands guerriers / hosannah pour le maître et pour le châtre-nègre ! / Victoire ! Victoire, vous dis-je : les vaincus sont contents !*».

Comparant son peuple aux Africains, il en dresse ce cruel tableau : «*Nous ne sentons pas sous l'aisselle la démangeaison de ceux qui tinrent jadis la lance. Et puisque j'ai juré de ne rien celer de notre histoire (moi qui n'admire rien tant que le mouton broutant son ombre d'après-midi), je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piétres laveurs de vaisselle, des cireurs de chaussures sans envergure, mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux sorciers et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicotte.*»

Césaire dénonce le colonialisme, «*cet état artificiel*», «*ce monde du mensonge*», et se moque de la société des colons :

- leur célébration de «*la Saint-Jean-Baptiste*», le 24 juin, à l'occasion de laquelle se tenait à Gros-Morne une foire aux chevaux ; d'où un tableau satirique des «*maquignons*» ;
- leur racisme rendu par leurs propos méprisants et stéréotypés : «*les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis, les-vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis / l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne / rappelez-vous-le-vieux-dicton: / battre-un-nègre, c'est le nourrir*», ou encore, dans le style indirect : «*Les Blancs disent que c'était un bon nègre à son bon maître*» ; racisme rendu surtout par le recours au «*craniomètre*», pour prendre la mesure d'«*un indice céphalique*», «*d'un angle facial, d'une forme de cheveux, d'un nez suffisamment aplati, d'un teint suffisamment mélanien*», de «*la forme du bassin*», d'«*un plasma, ou un soma*» (alors que, pour Césaire, «*la négritude*» devrait être «*mesurée au compas de la souffrance*») et prétendre à une infériorité et même nier une appartenance à l'humanité qui est cependant revendiquée par la formule qui commence par «*Homo sum*» ;
- leur appréciation condescendante de la musique et de l'habileté des danseurs : «*on nous aime ! Obscènes gaiement, très doudous de jazz sur leur excès d'ennui*».

Césaire exprime son rejet de :

- la France, en usant d'ailleurs du langage injurieux qui y est employé («*gueule de flic, gueule de vache*») ; son refus d'être français : «*Je ne suis d'aucune nationalité prévue par les chancelleries*» ; de la culture française (la scène qui montre la résistance du «*négrillon*» à son «*instituteur*» qui use d'un français recherché et traite de «*petit sauvage*» son élève auquel il veut imposer «*l'impératrice Joséphine des Français*» [Joséphine de Beauharnais, qui, née à La Martinique, fut la première épouse de Napoléon Ier] ou «*la reine-Blanche-de-Castille*» (au XIII^e siècle, reine de France dont le nom est symbolique) ;
- le christianisme qui est caricaturé par «*les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victime*», par le «*prêtre au catéchisme*» qui échoue auprès du «*négrillon*» «*qui-ne-sait-pas-un-seul-des-dix commandements de Dieu*» ;
- «*l'Europe* qui «*nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences*» mais qui est pour lors «*toute révoltée de cris*», traversée des «*courants silencieux de la désespérance*», «*peureuse qui se reprend et fière / se surestime*» ; qui, malgré ses conquêtes, son «*omniscience*» technique, sa connaissance pragmatique des choses, est agonisante ;
- le «*monde blanc*» dans son ensemble, avec sa volonté de progrès, de domination de la nature, d'insensibilité au cosmos. Or il est «*horriblement las de son effort immense*», «*ses articulations rebelles craquent sous les étoiles dures*», «*ses raideurs d'acier bleu* [il symbolise l'industrialisation] *transperçant la chair mystique* [exaltée par la religion]. Surtout, ces «*vainqueurs omniscients et naïfs*» n'ont remporté que des victoires «*proditoires*» (c'est-à-dire «*fondées sur la trahison*») qui ne peuvent conduire qu'à des défaites. Déjà le monde occidental trébuche sur les «*alibis grandioses*» (ceux de la civilisation, de la foi, de la raison, etc.) qu'il se donne pour justifier son colonialisme, son racisme.

L'avenir, qui verrait un changement de la situation, est évoqué à plusieurs reprises.

Dès le début est imaginé un «*grandiose avenir*» où «*les volcans éclateront, l'eau nue emportera les taches mûres du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins*». Mais le poète reconnaît : «*Tiens, je préfère avouer que j'ai généreusement déliré, mon cœur dans ma cervelle ainsi qu'un genou ivre*». Plus loin, avec plus de réalisme, est prévue la résistance au racisme : «*et ce peuple vaillance rebondissante / et nos membres vainement disjoints par les plus raffinés supplices / et la vie plus impétueuse jaillissant de ce fumier*» - «*Alors, nous étant tels, à nous l'élan viril, le genou vainqueur, le plaines à grosses mottes de l'avenir?*» Enfin, il est affirmé : «*L'œuvre de l'homme vient seulement de commencer, et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur.*»

L'avenir sera une affirmation de la «négritude» qui, dans le passage du poème qui, commençant par «*ô lumière amicale*» et se terminant sur «*parfait cercle du monde et close concordance !*», est un véritable hymne, est d'abord définie par ce qu'elle n'est pas :

-«*ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée / contre la clameur du jour*» ; elle n'est pas fermée sur elle-même, «*la clameur du jour*» venant de l'Occident ;

-«*ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'œil mort de la terre*» ; elle n'est pas aveuglée ;

-«*ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale*» : elle ne s'impose pas par des bâtiments élevés, militaires ou religieux, qui sont l'affirmation orgueilleuse et quasi phallique du pouvoir.

Suit la définition positive de la «négritude» :

-«*elle plonge dans la chair rouge du sol*» qui, dans les pays tropicaux, est fait de latérite, riche en alumine et en oxyde de fer ;

-«*elle plonge dans la chair ardente du ciel*» ;

-«*elle troue l'accablement opaque de sa droite patience*», vers dont il faut se rendre compte qu'il présente une inversion, et pourrait être lu ainsi : «de sa droite patience, elle troue l'accablement opaque», le poète attribuant la «*droite patience*» à la négritude et «*l'accablement opaque*» à l'Occident.

Voulant insuffler l'envie de briser enfin les chaînes de la soumission intellectuelle des Noirs face à l'arrogance de la civilisation occidentale, il affirme qu'ils «*s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose / ignorants des surfaces* [auxquelles les Occidentaux se contenteraient de s'intéresser] *mais saisis par le mouvement de toute chose / insoucieux de dompter* [ce qui, historiquement, n'est pas exact], *mais jouant le jeu du monde* [se pliant doucement aux rythmes de la nature], *véritablement les fils aînés du monde* [prétention qui s'explique peut-être par une opposition moqueuse à la formule consacrée : «la France, fille aînée de l'Église», mais qui est confirmée par les découvertes de l'anthropologie qui placent les origines de l'humanité en Afrique] */ poreux à tous les souffles du monde* [ce qui s'oppose à «*la pierre sourde*» évoquée précédemment] */ aire fraternelle de tous les souffles du monde / lit sans drain de toutes les eaux du monde* [qui les retient sans les laisser s'écouler] */ étincelle du feu sacré du monde / chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde !*» Le vers en retrait : «*Tiède petit matin de vertus ancestrales*» établit une correspondance entre l'ambiance physique et l'ambiance morale du pays natal. Plus loin, les Noirs sont «*ceux qui, leur sang ému par le cœur mâle du soleil, savent la féminité de la lune au corps d'huile / l'exaltation réconciliée* [la réconciliation exaltée?] *de l'antilope et de l'étoile* [symboles de la masculinité et de la féminité?] */ ceux dont la survie chemine en la germination de l'herbe*», qui maintiennent, «*parfait cercle du monde et close concordance !*», leur accord avec une nature dont la sexualisation, si elle est traditionnelle dans presque toutes les cultures, permet au poète d'affirmer la masculinité et la féminité entières des Noirs.

La référence redondante au «monde» avait déjà été justifiée par l'affirmation du refus de la «*haine des autres races*», par le souci de «*la faim universelle*».

Ailleurs, Césaire avait déjà actualisé cet avenir : «*Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant dans son poing énorme et la force n'est pas en nous, mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique.*»

Et c'est sur une image d'embrassement fondateur et régénérateur que se clôt le poème, qui n'est pas qu'un cri de colère, mais aussi une déclaration d'amour qui donnera naissance à un nouveau monde, à une nouvelle fraternité.

* * *

Destinée de l'œuvre

Le professeur Petitbon ayant conseillé à Césaire d'envoyer le poème à Georges Pellorson, directeur de la revue «Volontés», celui-ci publia des fragments de «*Cahier d'un retour au pays natal*» en août 1939, dans le n°20 de la revue. Cependant, cela passa inaperçu à Paris.

En avril 1941, André Breton, qui s'était embarqué pour New York, dut faire escale à Fort-de-France où il fut arrêté par les autorités locales qui, soumises au régime de Vichy et redoublant de zèle,

l'internèrent avec sa famille dans un camp, puis le retinrent trois semaines. Or, entré dans une mercerie pour y acheter un ruban destiné à sa fille, il y découvrit un exemplaire du premier numéro de la revue "Tropiques" où figuraient des textes de Césaire ; il en fut ébloui, tint à le rencontrer aussitôt, une amitié se nouant alors entre les Césaire, Aimé et Suzanne et les Breton, André et Jacqueline. Césaire remit à Breton un «*petit tirage à part d'une revue de Paris où le poème avait dû passer inaperçu en 1939*». Breton écrivit alors un texte intitulé "*Un grand poète noir*", qui allait figurer dans "*Martinique charmeuse de serpents*", texte où il se livra à un dithyrambique éloge, voyant "*Cahier d'un retour au pays natal*" comme «le plus grand monument lyrique de ce temps», voyant son auteur comme «le prototype de la dignité», un «être de total accomplissement», s'exaltant : «Ainsi donc, défiant à lui seul une époque, où l'on croit assister à l'abdication générale de l'esprit, où rien ne semble plus se créer qu'à dessein de parfaire le triomphe de la mort, où l'art menace de se figer dans d'anciennes données, le premier souffle nouveau, revivifiant, apte à redonner toute confiance est l'apport d'un Noir. / Et c'est un Noir qui manie la langue française comme il n'est pas aujourd'hui un Blanc pour la manier. Et c'est un Noir celui qui nous guide aujourd'hui dans l'inexploré, établissant au fur et à mesure, comme en se jouant, les contacts qui nous font avancer sur des étincelles. Et c'est un Noir qui est non seulement un Noir mais tout l'homme, qui en exprime toutes les interrogations, toutes les angoisses, tous les espoirs et toutes les extases et qui s'imposera de plus en plus à moi comme le prototype de la dignité.» Pour lui, «toutes ces ombres grimaçantes se déchiraient, se dispersaient; tous ces mensonges, toutes ces dérisions tombaient en loques : ainsi la voix de l'homme n'était en rien brisée, couverte, elle se redressait ici comme l'épi même de la lumière.» Il discernait dans le texte «cette exubérance dans le jet et dans la gerbe, cette faculté d'alerter sans cesse de fond en comble le monde émotionnel jusqu'à le mettre sens dessus-dessous». Il indiquait : «Aimé Césaire, c'était le nom de celui qui parlait. Par lui, je le sais déjà, je le vois et tout va me le confirmer par la suite, c'est la cuve humaine portée à son point de plus grand bouillonnement, ou les connaissances, ici encore de l'ordre le plus élevé interfèrent avec les dons magiques.» Il expliqua sa revendication : «Elle transcende à tout instant l'angoisse qui s'attache, pour un Noir, au sort des Noirs dans la société moderne, et ne faisant plus qu'un avec celle de tous les poètes, de tous les artistes, de tous les passeurs qualifiés, mais lui fournissant l'appoint du génie verbal, elle embrasse, en tout ce que celle-ci peut avoir d'intolérable et aussi d'infiniment amendable, la condition la plus généralement faite à l'homme par cette société.» "*Cahier d'un retour au pays natal*" lui «apportait la plus riche des certitudes, celle que l'on ne peut jamais attendre de soi seul» : son auteur avait misé sur tout ce qu'il avait cru juste et, incontestablement, il avait gagné. «L'enjeu, tout compte tenu du génie propre de Césaire, était notre conception commune de la vie.» Et ce fut en affirmant : «La parole d'Aimé Césaire est belle comme l'oxygène naissant» qu'il termina ce texte.

En avril 1942, alors que les critiques n'avaient vu dans "*Cahier d'un retour au pays natal*" que les abus apparents de la grammaire et du vocabulaire français, il fut l'objet d'un article élogieux d'Aristide Maugée dans le n° 5 de "Tropiques".

En 1943, parut à La Havane une édition bilingue (le texte espagnol, intitulé "*Retorno al país natal*", était de Lydia Cabrera), illustrée par Wifredo Lam (peintre afro-cubain), première édition sous forme de livre, avec une préface de Benjamin Péret où il écrivit : «J'ai l'honneur de saluer ici un grand poète, le seul grand poète de langue française qui soit apparu depuis vingt ans. Pour la première fois, une voix tropicale résonne dans notre langue, non pour pimenter une poésie exotique, ornement de mauvais goût dans un intérieur médiocre, mais pour faire briller une poésie authentique qui jaillit de troncs pourris d'orchidées et de papillons électriques dévorant la charogne ; une poésie qui est le cri sauvage d'une nature dominatrice, sadique qui avale les hommes et leurs machines comme les fleurs les insectes téméraires...»

En 1944, cette édition bilingue fut publiée dans la revue "Fontaine" (n° 35) avec une préface d'André Breton.

En 1947, une autre édition bilingue, où le texte anglais, *Memorandum on my Martinique*, était une traduction de Lionel Abel et Ivan Goll, fut publiée par "Brentano's", à New York, avec la préface d'André Breton. Césaire avait alors ajouté des vers par lesquels il voulut prouver l'universalité de «*la négritude*».

La même année, le texte, quelque peu remanié, fut publié à Paris par les "Éditions Pierre Bordas" avec la préface d'André Breton et un frontispice de Wifredo Lam.

En 1948, dans "*Orphée noir*", Jean-Paul Sartre lança le poème, son auteur, et le mot «*négritude*», car le philosophe français signala Césaire comme le poète le plus important de la nouvelle littérature nègre dans sa préface à "*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*" qui avait été réunie par Senghor.

En 1956, les "Éditions Présence africaine" donnèrent l'édition définitive (où, à la liste des opprimés de l'Histoire, Césaire ajouta les très blancs «catholiques irlandais» qui, sous la férule politique britannique, étaient frappés comme les Noirs), qui connut un grand nombre de retirages. Elle fut reprise en 1960, avec une préface de Petar Guberina. D'autres rééditions eurent lieu en 1980, 1983, 1987, 1988, 1995, 2008.

En 1967, parut à Francfort, "*Zurück ins Land der Geburt*", édition bilingue, traduction en allemand de Janheinz Jahn.

En 1968, parut en Angleterre "*Return to my native land*", traduction de John Berger et Anna Bostock, avec une introduction de Mazisi Kunene.

En 1969, parut à Mexico "*Cuaderno de un retorno al país natal*", édition bilingue où la traduction en espagnol était d'Agusti Bartra.

La même année parut à La Havane, une traduction en espagnol d'Enrique Lihn, avec une introduction de René Depestre.

En 1971, parut à Paris une édition bilingue de poche, "*Cahier d'un retour au pays natal - Return to my native land*", comportant une traduction d'Émile Snyder à partir de la version de Lionel Abel et Ivan Goll.

En 1982, Césaire déclara au sujet de son poème : «*Au départ, il y a le lyrisme, il y a le grand coup d'aile, il y a l'care qui se met des ailes et qui part.*»

Étudié dans les universités, entré au programme des lycées, "*Cahier d'un retour au pays natal*" fut, en 1995, pour la première fois au programme du baccalauréat littéraire (épreuve de lettres en Terminale). À partir de 2003, le comédien guadeloupéen Jacques Martial donna aux quatre coins du monde (Guadeloupe, Martinique, Paris, New York, Singapour, Australie, Fidji, Nouvelle-Calédonie, etc.), une lecture de "*Cahier d'un retour au pays natal*" où, sur une scène abstraite (un rideau de plastique peint évoque une flore luxuriante, tandis qu'au sol gisent des détritiques), il arrive chargé comme un baudet, et marque le premier choc du poète retrouvant son île qui le renvoie à ses valeurs, comme s'il en prenait conscience, à l'instant où il parle. Par sa voix vibrante, il rend la beauté sonore du texte. Par son corps imposant et sa redoutable gestuelle, il lui donne toute sa puissance. Il élargit progressivement la perspective, du lit de planche à la cabane, de la rue Paille pouilleuse au faubourg de la ville étalée mais jamais nommée, de la beauté du «*pays natal*» à la misère de ses habitants. Sa vision s'élargit encore, convoquant toutes les Antilles, toute la Caraïbe, mais aussi toutes les souffrances noires, à Bordeaux, Paris ou Harlem.

En 2007, parut "*Zošit o návrate do rodného kraja*", traduction en slovaque d'Albert Marenčin.

De 2009 à 2011, le poème fut au programme de l'agrégation de lettres modernes au sein du thème de littérature comparée intitulé "Permanence de la poésie épique au XXe siècle".

En 2013, Jacques Lacarrière publia "*Ce que je dois à Aimé Césaire*". Il y raconta le bouleversement qu'il connut à la découverte de "*Cahier d'un retour au pays natal*" à l'automne de 1947 : «Je me mis aussitôt à feuilleter le livre et sentis très vite en tout mon corps les mêmes effets, oui, exactement les mêmes effets que ceux d'une piqûre de guêpe, un jour de canicule : brûlure, rougeur et tremblement.» Il ajouta que, sous le coup de cette découverte, il fut subitement pris d'une palpitation cardiaque devant «ce jeu constant de dérives et de dérèglement des mots et des images. Me furent révélés dès les premières pages les pouvoirs et les magies insoupçonnés de ma première langue : ce n'était pas seulement un poème que je tenais entre mes mains, mais un texte de feu, un brasier, un brûlot.» Il considérait que le mouvement poétique de Césaire est si rapide qu'il peut passer, «dans le cours d'un même instant de l'éclaircie à l'ouragan, du rire clownesque à l'élégie et du cadavre exquis à un conte nécrophage.»

En 2017, parut "*Quadern d'un retorn al país natal*", traduction en catalan d'Anna Montero.

En 2018, l'acteur Étienne Minoungou s'empara de l'œuvre pour une interprétation théâtrale et singulière, mise en scène par Daniel Scahaise.

“Cahier d'un retour au pays natal”, par la puissance exceptionnelle d'une langue toute en incantations, alliant le vocabulaire le plus familier au plus recherché ; par son écriture brûlante de désirs, de révoltes, mélange de force tellurique et de subtils raffinements ; surtout par sa lucide vision, son cri de révolte coup de poing, sa brillante illustration du mouvement de la *«négritude»*, son appel à un juste renversement de l'Histoire, s'imposa, non seulement comme une œuvre majeure de la poésie francophone du XXe siècle, mais comme un des grands classiques de la littérature du monde noir, l'étendard de la jeunesse révolutionnaire des pays colonisés, et, quatre-vingts ans plus tard, à l'heure de “Black lives matter”, son propos n'a rien perdu de sa pertinence, ni de sa beauté ; il demeure d'une actualité brûlante.

En avril 1941 parut le numéro 1 de la revue “Tropiques” tiré à 500 exemplaires, où Césaire publia :

“Fragments d'un poème”

“Je dis qu'il faut être voyant se faire voyant”
Rimbaud

*Et voici par mon ouïe, tramée de crissements
et de fusées syncoper des laideurs rêches,
les cent pur-sang hennissant du soleil
parmi la stagnation.*

*Ah ! je sens l'enfer des délices
et par les brumes nidoreuses imitant de floches
chevelures - respirations touffues de vieillards
imberbes - la tiédeur mille fois féroce
de la folie hurlante et de la mort.
Mais comment, comment ne pas bénir,
telle que ne l'ont point rêvée mes logiques,
dure, à contre-fil lézardant leur pouacre ramas
et leur saburre, et plus pathétique
que la fleur fructifiante,
la gerce lucide des déraisons.*

*Et j'entends l'eau qui monte,
la nouvelle, l'intouchée, l'éternelle,
vers l'air renouvelé.*

*Ai-je dit l'air?
Une flueur de cadmium, avec, géantes élevures
expalmées de céruse, de blanches mèches
de tourmente.*

Essentiel paysage !

*Taillés à même la lumière, de fulgurants nopals,
des aurores poussantes, d'inouïs blanchissements,
d'enracinées stalacmites porteuses de jour.*

Ô ardentes lactescences prés hyalins

neigeuses glanes

*Vers les rivières de néroli docile des haies
incorruptibles mûrissent de mica lointain
leur longue incandescence.*

*La paupière des brisants se referme - Prélude -.
audiblement des youcas tintent
dans une lavande d'arcs-en-ciel tièdes
des huettes picorent des mordorures.*

*Qui
rifle
et rafle
le vacarme, par-delà le cœur brouillé de ce
troisième jour?*

*Qui se perd et se déchire et se noie
dans les ondes rougies du Siloé?*

*Rafale.
Les lumières flanchent. Les bruits rhizulent
la rhizule
fume
silence.*

Le ciel bâille d'absence noire

*et voici passer
vagabondage sans nom
vers les sûres nécropoles du couchant
les soleils, les pluies, les galaxies
fondus en fraternel magma.
et la terre, oubliée la morgue des orages,
qui dans son roulis ourle des déchirures
perdue, patiente, debout
durcifiant sauvagement l'invisible falun,
s'éteignit*

*et la mer fait à la terre un collier de silence,
la mer humant la paix sacrificielle
où s'enchevêtrent nos râles, immobile avec
d'étranges perles et de muets mûrissements
d'abysses,*

*la terre fait à la mer un bombement de silence
dans le silence*

*et voici la terre seule,
sans tremblement et sans trémulement
sans fouaillement de racine
et sans perforation d'insecte*

vide,

*vide comme au jour d'avant le jour...
- Grâce ! grâce !
Qu'est-ce qui crie grâce ?
Poings avortés, amasements taciturnes, jeûnes
hurrah pour le départ lyrique
brûlantes métamorphoses
dispenses foudroyantes
feu, ô feu
éclairs des neiges absolues
cavalerie de steppe chimique
retiré de mer à la marée d'ibis
le sémaphore anéanti
sonne aux amygdales du cocotier
et vingt mille baleines soufflant
à travers l'éventail liquide
un lamentin nubile mâche la braise des orient*

*La terre ne joue plus avec les blés.
La terre ne fait plus l'amour avec le soleil.
La terre ne réchauffe plus des eaux dans le creux de sa main.*

*La terre ne se frotte plus la joue avec des touffes d'étoiles.
Sous l'œil du néant suppurant une nuit
la terre saquée doucement, dérive
éternellement.*

*La grisaille suinte à mes yeux, alourdit
mes jarrets, paresse affreusement le long de mes bras.
Moi à moi !
Fumée
fumée
de la terre.*

*Entendez-vous parmi le vétiver le cri fort de la sueur ?
Je n'ai point assassiné mon ange. C'est sûr.
à l'heure des faillites frauduleuses, nourri d'enfants occultes
et de rêves de terre il y a notre oiseau de clarinette,
luciole crépue au front fragile des éléphants
et les amazones du roi de Dahomey de leur pelle restaurent
le paysage déchu des gratte-ciel de verre déteint,
de voies privées, de dieux pluvieux, voirie et hoirie de roses brouillées
-des mains du soleil cru des nuits lactées.
Mais Dieu ? comment ai-je pu oublier Dieu ?
Je veux dire la Liberté*

*ô Chimborazo violent
prendre aux cheveux la tête du soleil
367 flûtes n'insensibiliseront point les mains d'arbre à pain
de mon désir de pont de cheveux sur l'abîme
de bras de pluies de sciure de nuit
de chèvres aux yeux de mousse remontant les abîmes sans rampe
de sang bien frais de voilures au fond du volcan des lentes termitières*

*mais moi homme ! rien qu'homme !
Ah ! ne plus voir avec les yeux.
N'être plus une oreille à entendre !
N'être plus la brouette à évacuer le décor !
N'être plus une machine à déménager
les sensations !*

*Je veux le seul, le pur trésor,
celui qui fait largesse des autres.*

*Homme !
Mais ce début me fait moins qu'homme !
Quelle torpeur ! ma tête stupidement
ballotte.
Ma tête rongée est déglutie par mon
corps.
mon œil coule à pic dans la chose
non plus regardée mais regardante.*

*Homme !
Et voici l'assourdissement violet
qu'officie ma mémoire terrestre,
mon désir frappe aux états simples
je rêve d'un bec étourdi d'hibiscus
et de vierges sentences violettes
s'alourdissant aux lézards avaleurs
de soleil
l'heure bat comme un remords la neige d'un soleil
aux caroncules crève la patte levée
le monde...*

*Ça y est. Atteint. Comme frappe
la mort brutale. Elle ne fauche pas.
Elle n'éclate pas. Elle frappe silencieusement
au ras du sang, au ras du cœur,
comme un ressentiment,
comme un retour de sang.
Floc*

Médulairement

*C'est bon
Je veux un soleil plus brillant et de plus
pures étoiles
Je m'ébroue en une mouvance d'images
de souvenirs néritiques de possibles
en suspension, de tendances-larves,
d'obscurs devenir ;*

*les habitudes font à la vase liquide
de traînantes algues - malheureusement,
des fleurs éclatent.*

Floc

*On enfonce, on enfonce comme dans
une musique.*

Radiolaires.

Nous dérivons à travers votre sacrifice

*d'un dodelinement de vague, je saute
ancestral aux branches de ma végétation.*

*Je m'égare aux complications
fructueuses.*

Je nage aux vaisseaux

Je plonge aux écluses.

*Où, où, où vrombissent les hyènes
fienteuses du désespoir ?*

*Non. Toujours ici torrentueuses
cascadent les paroles.*

Silence

*Silence par delà les rampes
sanguinolentes*

par cette grisaille et cette calcination inouïe.

*Enfin, lui,
ce vent des méplats, bonheur,
le silence*

*mon cerveau meurt dans une illumination
avec de fumantes aigrettes d'or fauve
un bourrelet tiédi de circonvolution
par un ricanement de palmes strié
fond
une titillation duvetée nage nage nage
brindilles forêt lac
aérienne une biche*

Oh un vide d'incendie Tortures

*Où où où
vrombissent les hyènes fienteuses du désespoir?*

*Renversé sur ma lassitude,
à travers la gaze, des bouffées tièdes
irradient mon inexistence fluide
une saveur meurt à ma lèvre
une flèche file je ne sais pas.*

Frisson. Tout le vécu pétarade avec des reprises.

*Les bruits se donnent la main et s'embrassent
par-dessus moi.
J'attends. Je n'attends plus.
Délire.*

*Néant de jour
Néant de nuit
une attirance douce
à la chair même des choses
éclabousse.*

*Jour nocturne
nuit diurne
qu'exsude
la Plénitude*

Ah

Le dernier des derniers soleils tombe.

Où se couchera-t-il sinon en Moi?

*À mesure que se mourait toute chose,
Je me suis, je me suis élargi - comme le monde -
et ma conscience plus large que la mer !
Dernier soleil.
J'éclate. Je suis le feu, je suis la mer.
Le monde se défait. Mais je suis le monde*

La fin, la fin disions-nous.

*Quelle sottise Une paix proliférante
d'obscures puissances. Branchies opacules
palmes syrinx pennes. Il me pousse
invisibles et instants par tout le corps,
secrètement exigés, des sens,*

*et nous voici pris dans le sacré
tourbillonnant ruissellement primordial
au recommencement de tout.
La sérénité découpe l'attente en prodigieux cactus.
Tout le possible sous la main.
Rien d'exclu.*

*et je pousse, moi, l'Homme
stéatopyge assis
en mes yeux des reflets de marais, de honte,
d'acquiescement
- pas un pli d'air ne bougeant aux
échancrures de ses membres -
sur les épines séculaires*

*je pousse, comme une plante
sans remords et sans gauchissement
vers les heures dénouées du jour
pur et sûr comme une plante
sans crucifiement
vers les heures dénouées du soir*

*La fin !
Mes pieds vont le vermineux cheminement
plante
mes membres ligneux conduisent d'étranges sèves
plante plante*

*et je dis
et ma parole est paix
et je dis et ma parole est terre
et je dis
et
la Joie
éclate dans le soleil nouveau
et je dis :
par de savantes herbes le temps glisse
les branches picoraient une paix de flammes vertes
et la terre respira sous la gaze des brumes
et la terre s'étira. Il y eut un craquement
à ses épaules nouées. Il y eut dans ses veines
un pétilllement de feu.
Son sommeil pelait comme un goyavier d'août
sur de vierges îles assoiffées de lumière
et la terre accroupie dans ses cheveux
d'eau vive
au fond de ses yeux attendit
les étoiles.*

«dors, ma cruauté», pensai-je

*l'oreille collée au sol, j'entendis
passer Demain*

Commentaire

On peut expliquer différentes mentions :

- «*fusée*» : le mot est employé dans un contexte sonore : ouïe, crissements, hennissements, sonorité musicale aiguë ; la «*fusée*» est un trait diatonique éclatant, fort rapide qui, en montant et en descendant, unit deux notes séparées par un grand intervalle ;
- «*nidoreuse*» : qui a l'odeur de la pourriture, d'œufs couvés, de matière organique brûlée ;
- «*nopal*» : plante cactacée d'Amérique ; figuier de Barbarie ;
- «*néroli*» : essence d'oranger ;
- «*youca*» (s'écrit aussi «*yucca*») : plante liliacée arborescente, originaire d'Amérique centrale, aux feuilles réunies en touffes, aux grandes fleurs violettes ou blanc-crème, au port élégant ;
- «*Siloé*» : source intermittente d'eau vive de l'ancienne Palestine qui alimentait les piscines ; rendue célèbre par le miracle de l'aveugle-né à qui Jésus rendit la vue ;
- «*rhizule*» : petite racine ; se dit notamment des racines de champignons (le rhizome) ;

- «*falun*» : roche sédimentaire détritique, friable, blanche, grise ou rougeâtre, composée de débris coquilliers, dont certaines coquilles très bien conservées ;
- «*saquée*» : congédiée ;
- «*vétiver*» : graminée de l'Inde, de la Réunion, des Philippines, dont la racine odorante est employée en parfumerie ;
- «*Énos*» : patriarche biblique qui fait partie de la généalogie d'Adam ("*Genèse*", 5, 6-11 ; "*Luc*", 3-38) ; il est d'après la Bible, le premier homme qui a prié Dieu.
- «*caroncule*» : petit morceau de chair ; crête charnue érectile, rouge, dépourvue de plumes, sur la tête et le cou du dindon ou du paon.

Ce poème traduit la tentative de Césaire de réduire à zéro le monde et la conscience de l'individu afin de recommencer à partir d'un monde nouveau.

Dans le passage qui va de «*Le dernier des soleils tombe*» jusqu'à «*sur les épines séculaires*», on constate la fusion entre le poète et la terre qu'il personnifie ; il devient plante, ses membres «*conduisent d'étranges sèves*» tandis que la terre est «*accroupie dans ses cheveux d'eau vive*» ; une âme végétale pousse donc dans son corps, le traverse, transcende son esprit, explose dans la magnificence des mots. Il est ce «*passeur*» qui dit haut et fort le monde et la vie qui le portent : «*et je dis / et ma parole est paix et je dis et ma parole est terre / et / je dis et la Joie éclate dans le soleil nouveau*». Le lecteur est invité sans préambule à entrer dans un rythme incantatoire, et chacun se reconnaît dans ce «*Moi*» que le poète nomme en lui mettant une majuscule.

D'autre part, il associe «*l'Homme stéatopyge*» à une immobilité qui renvoie à un ordre, un savoir séculaire, voire millénaire enfoui dans nos archétypes.

On remarque que la figure du soleil est essentielle dans le poème. Or elle revint souvent dans les écrits d'Aimé Césaire.

Le poème allait, avec un autre titre («*Les pur-sang*»), être repris dans le recueil "*Les armes miraculeuses*".

En avril-mai, le «pape du surréalisme», André Breton, fuyant la France occupée vers les États-Unis, fut retenu à Fort-de-France. Or, entré dans une mercerie pour y acheter un ruban destiné à sa fille, il y découvrit un exemplaire de la revue "*Tropiques*" où se trouvait ce texte de Césaire qu'il voulut aussitôt rencontrer. Césaire allait publier de ses poèmes, et désormais se référer au surréalisme, appréciant dans ce mouvement sa volonté de détruire tout ce qui était conventionnel, «*tout le français de salon, toutes les imitations martiniquaises de la littérature française*».

En juillet 1941 parut le numéro 2 de "Tropiques". On y trouva un texte de Césaire intitulé lui aussi

"Fragments d'un poème"

- *Halte, halte d'auberge ! Plus outre ! plus bas ! Halte d'auberge ! L' impatient devenir, fléchant de réveils et de fumées,*
orteils sanglants se dressant en coursiers,

insurrection
se lève !

Reine du vent fondu
- *au cœur des fortes paix -*
gravier, brouhaha d'hier
reine du vent fondu, mais tenace mémoire
c'est une épaule qui se gonfle

*c'est une main qui se desserre
c'est une enfant qui tapote les joues de son sommeil
c'est une eau qui lèche ses babines d'eau
vers des fruits de noyés succulents,
gravier, brouhaha d'hier, reine du vent fondu...*

*Essaim dur. Guerriers ivres ô mandibules caïnites
éblouissements rampants, paradisiaques thaumalées
jets, croisements, brûlements et dépouillements
ô poulpes
crachats des rayonnements
pollen secrètement bavant les quatre points cardinaux
moi, moi, seul, flottille nolisée
m'agrippant à moi-même
dans l'effarade et l'effrayante gueulée vermiculaire.*

Seul et nu !

*Les messages d'atome frappent à même et d'incroyables baisers gargouillant leurs errances qui se
délitent
et des vagissements et des agonisements comme des lys perfides éclatant dans la rosace et
l'ensablement et la farouche occultation des solitudes.*

*Je bourlingue
à travers le lait tendre des lumières et les lichens
et les mitoses et l'épaisse myéline
et l'éozoon
et les brouillards et les mites de la chaleur hurlante.*

*Ô immense frai du jour aux yeux verts broutant des fleurs
de cervelle éclatantes*

*l'œil nu non sacré de la nuit récite en son opacité même le
genêt de mes profondeurs et de ma haine !*

*Mon beau pays aux hautes rives de sésame
où fume de noirceurs adolescentes la flèche de mon sang de
bons sentiments !*

*Je bourlingue
gorge tendue à travers les mystérieux rouissements, les atolls enroulés,
les têtards à face de molosse, les levures réticentes et les délires de tonnerre bas
et la tempête sacrée des chromosomes,
gorge tendue, tête levée et l'épouvante première et les délices secrets
incendiant dans mon crâne des frénésies d'or, gorge tendue, tête levée,
à travers les patiences, les attentes, les montées, les girations,
les métamorphoses, les coalescences, l'écaillage ictérique des futurs paysages,
gorge lourde, tête levée, tel un nageur têtu,
à travers les pluvieuses mitraillades de l'ombre
à travers le trémail virevoltant du ciel
à travers le ressac et l'embrun pépant neuf
à travers le pertuis désemparé des peurs
tête levée*

*sous les pavois
dans le frisselis des naissances et des aubes !...*

*Le sang du monde une lèvre salée
vertement à mon oreille aiguë
sanglote
gréée de foudres
ses fenaisons marines.*

*Ô embrasements sans portulan.
Qu'importe?
jaillissant palmier
fontaine irrésistible, ombelle,
ma hourde
lourde
écrase
la
vase
avance
et
monte !
Ah ! cime ! demain flexible,
virgule d'eau, ma hourde lourde sans chamulque, à contre-flot
écrase la cime fine qui s'amenuise.*

Écume !

Je ne cherche plus : j'ai trouvé !

*L'amour s'accroche aux branches
l'amour perce les narines du soleil ; l'amour d'une dent bleue
happe la blanche mer.*

*Je suis la colonne du matin terrassé
Je suis la flamme juste de l'écorce brûlée ;
dans le bocage de mes cinq doigts toute la forêt debout rougit, oui,
rougit au-dessus des abîmes les cent mille pointes
des danses impavides.
Large ah ! plus large ! disperser au carrefour de mes reins les cavaleries frappées d'amour !
broutantes fongosités
l'abîme a soufflé la bulle vivante des collines
broutantes fongosités
élan assassiné
ne partirez-vous point?
Suivrais-je déjà les lourds chemins bis des pluies et des coxalgies?
Mon amour sans pourquoi fait une roue de serpent tiède
mon amour sans pourquoi fait un tour de soleil blanc
mon amour aux entrailles de temps dans une désolation brusque
de sauge et de glaucome gratte sabot inquiet le bombax de la savane sourde.*

*M'avancerais-je caressé déjà de soleil pâle vers les ciels
où mes crimes et le long effilochement d'herbes de mes enfers colonisés
luiront comme des oreilles trépassées dans la caverne des Requiems?*

Ô oiseau du soleil aux durs becs renaissants
fraternel minuit, seul estuaire où bouillir ma darne indifférence
j'entends le souffle des aralies,
la creuse lumière des plages,
le tisonnement des soleils marins,
et les silences,
et les soirs chevelus aux ricanements nouveaux
et sur la clapotante batterie des grenouilles l'âcre persévérance
nocturne !
Qui fêlé ma joie? Qui soupire vers le jour?
Qui conspire sur la tour?
Mon sang miaule
des cloches tintent dans mes genoux
Ô l'aptère marche de l'homme dans le sable hérissée.
Demain? Mais déjà cet aujourd'hui me fuit, s'effondre, muette divinité que gorge
une lasse noyade à travers la bonace !

- Lâche, lâche soupire ! et ceinturant la nucelle
de son gargouillement, la mort, l'autre mort, lambruche aigre et vivace !
misère.

Ah ! Je défaille, ce son ! Il entre par mes talons, racle mes os,
étoile rose et gris parmi le bouillonnement de mon crâne.
Arrête ! j'avoue, j'avoue tout. Je ne suis pas un Dieu. Cicindelle !
Cicindelle ! Cicindelle !

Lumière Ah ! pourquoi ce refus?
Quel ruissellement de sang !
Sur ma face.
En épaisse glu le long de mes épaules !
Ma décrépitude à genoux sanglote éperdument.

Ding !
dong !

Tièdeur.
Souffle vireux. Morsures, caïen sanglant à travers les nécroses ...
Quelque part dans le monde un tam-tam bat ma défaite,
Des tiges de lumière brute sous les machettes et dans le dérèglement
tombent.
Le soleil de la 116ème rue en d'étranges borborygmes où soufflent les
silicoses, éclot dans mon sang la sérénade des vers.

Arums d'amour
me bercerez-vous plus docile que l'agami
mes lèpres et mes ennuis?

Tam-tams dans le sang
papayers de l'ombre
Mumbo-jumbo dur tipoyeur
Kolikombo dur tipoyeur
Kolikombo goutte de nuit au cœur jaune de pensée
Kolikombo aux larges yeux de cassave claire

Kolikombo milan de feu tassé dans l'oreille des années

Kolikombo

Kolikombo

Kolikombo

dans les tourbillonnants beuglements des cécropies...

Un panache de monde

tranquillement s'installe et parfile la parade métallique

dans ce boulottement d'incendie. Pluie !

(je ne comprends pas car je n'ai point convoqué d'onde)

pluie

(je ne comprends pas car je n'ai point expédié mes messages pariétaux)

pluie pluie pluie

éclatant parmi moi ses épaules électriques.

- Énos ! toute ma vie, trouverai-je aux statiques carrefours

foisonnant aux mains pâles des tremblements et des silences, ta

monarchie nocturne et ta paix violacée?

Arrière ! je suis debout ; mon pied hihane vers de moins plats pays !

Je marcherai plein d'une dernière et plantureuse ivresse mon or

et mes sanglots dans mon poing couchés contre mon cœur !

En avant par la gauche où bat ma chair plus cruelle que l'érigne

la nénie séduite - attendre

maléfiquement cornant par mon couchant sonore le bouillonnement

de sang et l'oreille fermée et le cœur mieux clos qu'une sagaie, jeter

l'ancre de nos ongles nets dans la pouture du jour !

Attendre? Pourquoi attendre?

le palmier à travers ses doigts s'évade comme un remords

et voici le martèlement et voici le piétinement et voici le souffle

vertigineux de la négation sur ma face de steppe et de toundra !

Je pars. Je n'arriverai point. C'est égal, mais je pars sur la route

des arrivées avec mon rire prognathe.

Je pars. Le trisme du désespoir ne déforme point ma bouche. Tant

pis pour les corbeaux : très loin jouent les pibrochs.

Je pars, je pars. Mer sans ailleurs, ô recreux sans départ

je vous dis que je pars : dans la clarté aréneuse, vers mon hostie vivace,

se cambrent des centaures.

Je pars. Le vent d'un museau dur fouine dans ma patience.

Ô terre de cimaise dénuée

terre grasse gorgée d'eau lourde

votre jour est un chien qui jappe après une ombre.

Adieu !

Quand la terre acargnardée scalpera le soleil

dans la mer violette vous trouverez mon œil fumant comme

un tison.

*Fournaise, rude tendresse
salut !*

*Les étoiles pourrissent dans les marais du ciel
mais j'avance plus sûr et plus secret et plus terrible
que l'étoile pourrissante.*

*Ô vol courbé de mes pas !
posez-vous dans la forêt ardente.
Et déjà les bossettes de mon front et la rose de mon poulx
catapultent le Grand Midi*

Commentaire

Cette immense ode est un des textes les plus surréalistes de Césaire.

Le narrateur cherche un paradis qui n'est autre que le paradis de Kolikombo, dieu de la mort chez les Bandas dans le roman de René Maran, "*Batouala*" (1921) qui dénonçait le système colonial en Afrique équatoriale française : d'après le chef Banda, «depuis que les boundjous [les Blancs] étaient venus s'établir chez eux, les pauvres bons noirs n'avaient pas de refuge autre que la mort. Elle seule les déliait de l'esclavage. Car le bonheur, ils ne le trouvaient plus que là-bas, en ces régions lointaines et sombres d'où les Blancs étaient formellement exclus».

On peut expliquer différentes mentions :

-«*mitose*» : processus de division cellulaire au cours duquel les chromosomes prennent une forme filamenteuse avant de se scinder en deux.

-«*myéline*» : substance lipidique formant la gaine qui enveloppe les nerfs (gaine de myéline).

-«*éozoon*» : organisme fossile énigmatique, foraminifère fossile, découvert dans les terrains de Laurentides canadiennes, qui divise les savants car considéré comme un animal par les uns et par d'autres comme un minéral. Ce foraminifère montrerait que la vie existait déjà avant l'ère paléozoïque.

-«*ictérique*» : symptôme d'insuffisance hépatique caractérisé par une coloration jaune de la peau et des téguments, due aux sels biliaires.

-«*trémil*» (vieux mot français du XIIe siècle) : filet de pêche fixe, composé de trois rangs de rets superposés, la partie supérieure étant garnie de flotteurs en liège, et la partie inférieure lestée de plomb.

-«*portulan*» : livre qui contient le gisement des ports de mer et des côtes, l'indication des courants et des marées, des heures de pleine mer, des heures de pleine et de nouvelle lune.

-«*hourde*» : charpente au sommet des tours de défense, des places ou des châteaux ; estrade dressée autour d'un camp où se donnaient les tournois ; charge lourde («hourder ses hôtes de présents», «hourder une troupe d'équipements lourds»).

-«*chamulque*» : dans l'Antiquité, sorte de baquet dont on se servait pour transporter des fardeaux très lourds.

-«*fongosité*» : bourgeon charnu se développant dans les plaies ulcérées et caverneuses.

-«*bombax*» : arbre fromager dont les fleurs sèches ont un parfum agréable et des propriétés adoucissantes de la peau.

-«*glaucome*» : affection oculaire caractérisée par une hypertension des milieux intérieurs de l'œil, pouvant conduire jusqu'à l'atrophie de la rétine et du nerf optique.

-«*coxalgie*» : lésion douloureuse de l'articulation coxo-fémorale de la hanche, entre la tête du fémur et les os du bassin.

-«*Requiem*» : prière des Trépassés ; mais ce mot désigne aussi le requin, car, selon l'expression familière des marins, «qui voit un requin voit son Requiem».

-«*aralie*» : arbre ou plante grimpante de la famille des clusiacées, aux fleurs et ombelles ressemblant au lierre ; en Martinique et en Guadeloupe, l'aralie est encore appelée «figuier maudit marron» ; dans

la mythologie vaudou, l'aralie, qui appartient au dieu Shangó, a le pouvoir d'éloigner les tornades et protège de la foudre et des décharges électriques.

-«*bonace*» : en mer, calme plat entre deux périodes de mauvais temps.

-«*nucelle*» : partie de l'ovule des plantes qui enveloppe le sac embryonnaire.

-«*lambruche*» : vigne sauvage, dans le Midi de la France.

-«*cicindelle*» : ver luisant, coléoptère carnassier aux élytres verts et jaune clair, d'une très grande beauté, chasseur actif à l'état larvaire et à l'âge adulte.

-«*vireux*» : se dit de produits végétaux toxiques comme la ciguë et l'opium qui ont une odeur ou une saveur nauséabonde.

-«*caïeu*» : bulbe accessoire sur le côté du bulbe principal d'une plante.

-«*agami*» (mot guyanais) : oiseau échassier au plumage noir, appelé aussi oiseau-trompette pour son cri strident ; il peut devenir familier et être apprivoisé pour garder les basses-cours.

-«*mumbo-jumbo*» : divinité de la mythologie du Congo - chez les Mandingues, atours rituels que les hommes revêtent lors des séances de conciliation pour résoudre les conflits domestiques - une corruption du mot de bienvenue, en swahili : «Mambo jambo» - terme argotique anglais signifiant «mots obscurs, inintelligibles, charabia, baragouin».

-«*Kolikombo*» : dans la mythologie des tribus Banda (Oubangui), génie de petite taille, pervers et facétieux évoqué par René Maran dans «*Batouala*».

-«*pariade*» : rassemblement des animaux par couples, en prélude à l'accouplement sexuel - viol collectif d'une femme par les marins sur un bateau d'esclaves.

-«*hihane*» : mot dérivé de l'onomatopée «hi-han», qui rend le braiement de l'âne, et qui signifie «marcher comme un âne, animal endurant, résistant et résigné».

-«*érigne*» : instrument de chirurgie qui sert à écarter les lèvres d'une plaie..

-«*nénie*» : dans la mythologie romaine, déesse des funérailles que l'on commençait à honorer au début de l'agonie et qui présidait aux chants funèbres en l'honneur des morts - lamentation chantée au son des flûtes par des femmes louées pour cet office - chant dont les nourrices se servaient pour bercer ou endormir les enfants.

-«*suduleuse*» : néologisme probable, mot-valise composé de la racine latine «sudur» (sueur, sudation) et du suffixe «- leuse», qu'on retrouve dans les termes médicaux «papuleuse», «vésiculeuse», etc..

Le poème allait figurer dans le recueil «*Les armes miraculeuses*» sous ce titre : «*Le grand midi*».

En octobre 1941 parut le numéro 3 de «*Tropiques*». On y trouva des poèmes de Césaire :

«*Au delà*»

d'en bas de l'entassement furieux des songes épouvantables

les aubes nouvelles

montaient

roulant leurs têtes de lionceaux libres

le néant niait ce que je voyais à la lumière

plus fraîche de mes yeux naufragés

mais - des sirènes sifflant de puissance sourde -

*la faim des heures manquées agaça l'aigle farouche
du sang*

les bras trop courts s'allongèrent de flammes

*les désirs éclatèrent en grisou violent dans la ténèbre
des cœurs lâches*

le poids du rêve bascula dans le vent des flibustes

- merveille de pommes douces pour les oiseaux des branches -

*et des bandes réconciliées se donnèrent richesse dans
la main d'une femme assassinant le jour*

"Perdition"

*nous frapperons l'air neuf de nos têtes cuirassées
nous frapperons le soleil de nos paumes grandes ouvertes
nous frapperons le sol du pied nu de nos voix
les fleurs mâles dormiront aux criques des miroirs
et l'armure même des trilobites
s'abaissera dans le demi-jour de toujours
sur des gorges tendres gonflées de mines de lait
et ne franchirons-nous pas le porche
le porche des perditions?
un vigoureux chemin aux veineuse jaunissures
tiède
où bondissent les buffles des colères insoumises
court
avalant la bride des tornades mûres
aux balisiers sonnants des riches crépuscules*

"Survie"

*Je t'évoque
bananier pathétique agitant mon cœur nu
dans le jour psalmodiant
je t'évoque
vieux hogan des montagnes sourdes la nuit
juste la nuit qui précède la dernière
et ses roulements d'ennui frappant à la poterne folle des villes enfouies
mais ce n'est que le prélude des forêts en marche au cou sanglant du monde
c'est ma haine singulière
dérivant ses icebergs dans l'haleine des vraies flammes
donnez-moi
ah donnez-moi l'œil immortel de l'ambre
et des ombres et des tombes en granit équarri
car l'idéale barrière des plans moites et les herbes aquatiques
écouteront aux zones vertes
les truchements de l'oubli se nouant et se dénouant
et les racines de la montagne
levant la race royale des amandiers de l'espérance
fleuriront par les sentiers de la chair
(le mal de vivre passant comme un orage)
cependant qu'à l'enseigne du ciel
un feu d'or sourira
au chant ardent des flammes de mon corps*

Commentaire

Pour assurer sa «survie» dans sa lutte (dans une «nuit» qui devrait être «la dernière» avant le succès obtenu qu'indique la fin du poème : «à l'enseigne du ciel / un feu d'or sourira / au chant ardent de mon

corps») contre les «*villes enfouies*» (protégées par des murailles où ne s'ouvre qu'une «*poterne*») qui représentent le monde occidental (dont le «*cou*» sera alors «*sanglant*») auquel il voue une «*haine singulière*» (représentée par la froideur [la vengeance est un plat qui se mange froid !] des «*icebergs*» [comme celui qui détruit cette forteresse occidentale qu'était le "Titanic"?] se muant en «*vraies flammes*» de la révolte, Césaire entend recourir à ces «*armes miraculeuses*» que sont les forces de son pays : la végétation exubérante (le «*bananier pathétique*», les «*forêts en marche*», «*la race royale des amandiers de l'espérance*»), la puissance de la géographie (les «*plans moites*», «*les racines de la montagne*»), le vaudou (le «*hougan*» est un prêtre de cette religion), mais aussi «*l'œil immortel de l'ambre*», les «*ombres*» et les «*tombes*», et surtout sa propre force sexuelle («*les sentiers de la chair*» qui mènent à l'«*orage*» du coït, qui fait passer «*le mal de vivre*»).

“En rupture de mer morte”

*Tu les connais, mon cœur, doucement délirants.
À fond de cale leurs croupissements musiquent de puanteurs moribondes et les hérauts du vent
pluvieux montent, moissonnant lentement l'office d'un soleil pâle.
Parfois une surgie allume dans la fumigation béate la fleur d'un pur sanglot, mais l'instant d'une lueur,
la florale poussée dans la cendre, débile et nulle, s'affaisse...
Passez, soleil, les plaies sanglantes suffisamment allument leur purullement propitiatoire.
Passez.
Et maintenant qu'une force irrésistible préside à la métamorphose des paroles en étoile polaire.
Ohé, l'ombre là-bas !
Les chansons ne s'accrochent plus aux étoiles.
Les sourires même de connivence se sont éteints.
Et pareillement les cassures vives de l'angoisse.*

*Nichés, les rêves.
Une lame muette entre dans le flanc de la terre.
Mais ce n'est déjà plus l'attente du silence plat devant le plat silence.
Une fièvre haute guette le silence plat.
Une pluie douce s'abat sur les buissons.
Une pluie de désir fléché s'essaime à travers champs.
Une pluie de terreur ancienne s'essore vers l'horizon.
Et j'entends, dispersé dans le fracas des blocs de sang heurtés, le dernier boniment :
«Monsieur, le soleil est un gâteau de mastic fort mal fait que vous défoncerez à coups de maillet.
Madame, votre corps astral se promène parmi les fleurs.»*

*Arrière, les cadavres de nains !
Arrière, les cadavres de géants acromégaliques !
Arrière, l'intendance du passé !
Les hommes cherchent dans l'angoisse.
Dans l'angoisse montante les hommes fouillent la mort.
Et voici que le site hasardeux crisse un nom : le vôtre ! le mien ! dans des touffeurs tragiques.
Et mes doigts caressent la corde de vos doigts
vos doigts de cul de fosse
vos doigts de voix basse
vos doigts d'ainsi-soit-il
vos doigts d'Atlantide effondrée
et mes doigts s'agrippent nerveusement à la corde de vos doigts,
vos longs doigts de source et de commencement.*

Cependant - ah ! la coupure fétide du ruisseau prostitué - un cri, le même, s'éleva, violant toutes les gorges tараudées :

«Qui est-il?»

Qui je suis ?

Vous demandez qui je suis.

La lagune qui fait pressentir la tiédeur dernière de son alcôve ; l'herbe folle qui fait crépiter et claironner la sonnerie des graminées ; la terre fumant d'une fumée d'hivernages ; la torpeur inquiétante des lymphes de l'été.

Cœurs d'argent, cœurs d'argent, d'argent mat, n'entendez-vous pas mon ombre lovée dans le nid tempétueux de l'or jeune?

Allons, à mon oreille gauche - quand sur la route de jadis le dernier cheval s'enfoncera dans l'ouest fangeux, globulera une lueur étrange : le ciel ! le ciel tendre et jeune, le ciel nouveau-né, le ciel qu'il fallait contre les balles et les crachats cuirasser d'un sourire impénétrable.

C'est assez...

Des fils électriques ! des immersions !

Éry-thrite !

Hurrah ! hélîx, anthélîx, conque, par vos vallées et par vos monts, insurgés contre leur paisible nourriture de runes, les animaux du gel, le renne, l'élan, l'ours brun, le renard bleu, le bœuf musqué, détalent, paroles.

Débâcle.

C'est la débâcle.

Hurrah !

J'achève les blessés.

Je tue une seconde fois les morts.

L'androgyné sublime dans le filet de mes rires cueille les purs concepts de l'entendement.

Et le feu, le feu de mon sang, de ma glèbe intérieure, le feu où une poupée, votre future image, tend vers moi des mains d'enfant, lancé comme une balle par vos têtes nouvelles roule - dans le cheminement tenace des apparitions - par le sentier depuis longtemps mort du soleil mort.

Commentaire

Ce poème typique de la poésie surréaliste de cette époque contient de nombreuses images de l'apocalypse : des corps circulant dans l'ombre, une atmosphère de désespoir qui marque la fin du monde, etc. ; mais, en même temps, on trouve des références à la «*débâcle*» et à la seconde mort des morts qui soulignent la réalité contemporaine du double emprisonnement des Martiniquais sous le régime de Vichy représenté par l'amiral Robert.

En janvier 1942 parut le numéro 4 de "Tropiques". On y trouva ces poèmes de Césaire :

“Poème pour l'aube”

*les fougues de chair vive
aux étés éployés de l'écorce cérébrale
ont flagellé les contours de la terre
les rhamporinques dans le sarcasme de leur queue
prennent le vent
le vent qui n'a plus d'épée
le vent qui n'a plus d'épée*

*le vent qui n'est plus qu'une gaule à cueillir les fruits de toutes les saisons du ciel
mains ouvertes
mains vertes
pour les fêtes belles des fonctions anhydrides
il neigera d'adorables crépuscules sur les mains coupées des mémoires respirantes
et voici
sur les rhagades de nos lèvres d'Orénoque désespéré
l'heureuse tendresse des îles bercées par la poitrine adolescente des sources de la mer
et dans l'air et le pain toujours renaissant des efforts musculaires
l'aube irrésistible ouverte sous la feuille
telle clarté l'élan épineux des belladones*

"Histoire de vivre"

RÉCIT

*...Et les collines soulevèrent de leurs épaules grêles, de leurs épaules sans paille, de leurs épaules
d'eau jaune, de terre noire, de nénuphar torrentiel, la poitrine trois fois horrible du ciel tenace.
C'était l'aube, l'aube ailée d'eau courante, la vraie, la racine de la lune.
Et midi arriva.
Je m'y accrochai de toutes mes forces à ce midi furieux.
Je m'y accrochai avec l'énergie du désespoir.
La potiche dans l'étreinte innombrable de la pieuvre, d'avoir senti perler à ses yeux la mélodie
prénatale du baobab de mon enfance, sursauta.
Et ce n'était que le commencement !*

*La potiche, la natte, la lampe, les pincettes, le mannequin.
Je bousculais les frontières.
J'avalais les bornes indicatrices.
Je mâchais la prohibition.
Je suçais, goûtais, à même : plis, corridors, labyrinthes, mon souffle effaçait tout.
Je cueillis des algues sur la mer très froidement démontée du microdion.
J'embrassai turbines et diatomées - comme le soir les épaves jumelles dans la stupeur des anses.
La vie faisait ciel, ou naufrage, à votre guise.
Je me laissai couler à pic.
Ainsi vint le temps que, depuis, de mes grêles mains, je tâche de ressaisir, le temps de la grande
fraternité, de la grande négation de la totale affirmation, le temps de la grande impatience...*

*Des avalanches de méduses crachées du plancton sommaire me gorgeaient à même le sable de ma
défaite d'or du sang tiède des lianes de la forêt.
Je refis connaissance avec le connu, l'animal, l'eau, l'arbre, la montagne.
Je cultivai leurs noms dans le creux de ma main sous-marine.*

*Ô, sylve des déserts, solitaires pyramides des babils de femmes télescopaient une étoile camouflée
des mots d'enfants chevauchaient des mondes dociles
Je me réveillai panthère avec de brusques colères et la panique gagna de proche en proche.
La très stupide savane de Fort-de-France prit feu à la bougie enfin réveillée de ses palmiers.
Des acanthes monstrueuses y parurent, puis disparurent, le temps de sonner à toute volée les
cloches brisées de la mer - tocsin -
Au rond-point des Trois Flammes dans le sproum du désespoir, des eaux se poignardèrent.
L'eau n'était plus l'eau.
Le ciel n'était plus le ciel.*

Le ciel n'était qu'un pavillon de trombone où soufflaient les trente mille chameaux du roi de Ghana.
 Et voici que cette terre plus haut que les mangliers plus haut que les pâmoisons créoles des lucioles
 bleues se mit à parler de manière solennelle.
 Et le ciel s'écroula.
 Le ciel cessa de nous regarder.
 De ses gros yeux de nasse.
 De ses gros yeux pédoncules.
 De ses gros yeux giclant des cacades et des chiques.
 Ah ! vous ne m'empêcherez pas de parler, moi qui fais profession de vous déplaire.
 Le vent chavira très douces voilures à mes narines bruissantes vos belles correctes pourritures de
 flics bien descendus dans la touffeur des mornes.
 Mais qui m'a amené ici ?
 Quel crime ?
 Pèlerin...
 Pèlerin...
 Lyddite,
 Cheddite, pèlerin des dynamites
 Je maudis l'impuissance qui m'immobilise dans le réseau arachnéen des lignes de ma main, car dans
 les replis d'une cervelle béate se lovent amoureuxment trois dents d'ivoire et des yeux
 caressants.
 Des éclairs.
 Des feux.
 Et ce doux rire de la lumière.

Ma vie, elle aussi :
 Ce train qui s'élance avec la tranquille furie des rivières pierreuses par les journées étincelantes.
 Fosse aux ours !
 Fosse aux ours ! à l'heure sans faute de l'acide carbonique
 Quoi !
 Toujours maudire ! Un midi ténébreux.
 La tige éblouissante du silence.
 Les surfaces isolantes disparurent.
 Fenêtres du marécage fleurissez ah ! fleurissez sur le coi de la nuit pour Suzanne Césaire de
 papillons sonores.
 Amie
 Nous gonflerons nos voiles océanes,
 Vers l'élan perdu des pampas et des pierres

Et nous chanterons aux basses eaux inépuisablement la chanson de l'aurore.

Commentaire

Le narrateur semble être pris dans un orage qui nettoie l'île, balayant la corruption qui y règne, et préparant une aube nouvelle.
 La référence de Césaire à sa femme, Suzanne, est la seule qu'on trouve dans l'ensemble de sa poésie.
 Il n'a pas repris ce texte dans un de ses recueils.

En avril 1942 parut le numéro 5 de "Tropiques". On y trouva :

-un poème :

“En guise de manifeste littéraire”

Inutile de durcir sur notre passage, plus butyreuses que des lunes, vos faces de tréponème pâle

Inutile d'apitoyer pour nous l'indécence de vos sourires de kystes suppurants

Flics et flicaillons

Verbalisez la grande trahison loufoque, le grand défi mabraque et l'impulsion satanique et l'insolente dérive nostalgique de lunes rousses, de feux verts, de fièvres jaunes...

Parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce, de la folie flambante, du cannibalisme tenace.

Comptons :

la folie qui s'en souvient

la folie qui hurle

la folie qui voit,

la folie qui se déchaîne.

Assez de ce goût de cadavre fade !

Ni naufrageurs. Ni nettoyeurs de tranchée. Ni hyènes. Ni chacals. Et vous savez le reste :

Que 2 et 2 font cinq

Que la forêt miaule

Que l'arbre tire les marrons du feu

Que le ciel se lisse la barbe

Et cetera, et cetera...

Qui et quels nous sommes? Admirable question !

Haïsseurs. Bâtisseurs. Traîtres. Hougans. Hougans surtout. Car nous voulons tous les démons

Ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui

Ceux du carcan et de la boue

Ceux de l'interdiction, de la prohibition, du marronnage

et nous n'avons garde d'oublier ceux du négrier...

Donc, nous chantons les fleurs vénéneuses éclatant dans des prairies

furibondes ; les ciels d'amour coupés d'embolie ; les matins épileptiques ;

le blanc embrasement des sables abyssaux, les descentes d'épaves dans

les nuits foudroyées d'odeurs fauves.

Qu'y puis-je ?

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose du monde qui vaille la peine de commencer

La Fin du monde, parbleu !

-un fragment inédit de *“Cahier d'un retour au pays natal”*.

-une critique élogieuse de ce poème par Aristide Maugée.

Le 10 janvier 1943, Césaire envoya à Breton une lettre dans laquelle se trouvaient cinq poèmes autographes Le 10 janvier 1943, Césaire envoya à Breton une lettre dans laquelle, sous le titre **“Colombes et menfenils”**, se trouvaient cinq poèmes autographes qu’il voulait voir publiés dans les revues états-uniennes “VVV” (dont Breton était directeur éditorial) et “Hémisphères” (qui était dirigée par Yvan Goll) :

“Annonciation”

*Des sangs nouveaux de mokatine sonnante à la viande s'accrochent aux branches du soleil végétal ;
ils attendent leur tour.*

*Un mouvement de palmes dessine le corps futur des porteuses aux seins jaunes moisson germante
de tous les cœurs révélés.*

*Le pitt du flambeau descendant jusqu'à l'extrême pointe fait à la faiblesse de la ville une rosace
amicale amarrée de lianes jeunes au vrai soleil de vrai feu de terre vraie : annonciation.*

*Pour l'annonciation des porteuses de palmiers de mokatine amarrés au soleil du pitt des flambeaux –
œil vert bagué de jaune d'oxyde chargé de lunes œil de lune chargé de torches - œil des
torches tordez l'engrais discret des lacs dénoué.*

Commentaire

Le poème fut dédié à André Breton

“Tam-Tam I”

*à même le fleuve de sang de terre
à même le sang de soleil brisé
à même le sang d'un cent de clous de soleil
à même le sang du suicide des bêtes à feu
à même le sang de cendre le sang de sel le sang des sangs d'amour
à même le sang incendié d'oiseau feu
hérons et faucons
montez et brûlez*

Commentaire

Le poème fut dédié à Benjamin Péret

“Tam-tam II”

*à petits pas de pluie de chenilles
à petits pas de gorgée de lait
à petits pas de roulements à billes*

*à petits pas de secousse sismique
les ignames dans le sol marchent à grands pas de trouées d'étoiles
de trouée de nuit de trouée de Sainte
Mère de Dieu
à grands pas de trouée de paroles dans un gosier de bègue
orgasme des pollutions saintes
alleluia.*

Commentaire

Le poème fut dédié à Wifredo Lam.

Ce fut dans ce poème que Sartre trouva un des meilleurs exemples du talent qu'avait Césaire pour «défranciser» la langue française, rompre les associations habituelles et accoupler les mots par la violence afin de produire une nouvelle vision poétique. L'essai de Sartre, "Orphée noir", préface à "Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française" de Senghor, contribua beaucoup à lancer Césaire dans le monde littéraire de l'après-guerre.

"Légende"

"Tendresse"

*Ô retour, ô paupières merveilleuses et parmi mille choses
siluriennes, quand les gratte-ciels se couchent sur le flanc comme
des grands paquebots ou des femmes, trier mon cœur âgé jailli du
marais, une fleur à chaque oreillette : il n'y aura plus de rois
aveugles, mots morts, désirs pourris, ivresse perdues aux sables.
Une absence de lambeaux jouant la carte des naissances égales
préface la voix enrouée des saisons : tendresse.*

Dans l'envoi du 10 janvier 1943 figuraient également ces poèmes :

"Tombeau du soleil"

C'est un collage.

"Simouns"

*Parce que les jardins timbrés inopportuns de ma physionomie inédite : saint-suaire sauvé de Gorée
de Ouidah du Bénin du Dahomey, face très dérisoire d'escarbilles de mangliers de pyramides sifflait à
mes risques, à mes périls de baisers matineux aux pentes douces d'hiver et de morue fraîche.
Parce que mon beau pays aux hautes rives de sésame où fume de noirceurs adolescentes la flèche
de mon sang de bons sentiments s'était, armoire, ouvert en pleine extase de machines hydrauliques,
de larmes chaudes, de témoins irrécusables et de marchés grossis par les crues d'automne.*

Commentaire

Le poème fut dédié à Wifredo Lam.

En février 1943 parut le double numéro 6-7 de "Tropiques". On y trouva ces poèmes de Césaire :

"Entrée des amazones"

*à l'heure des faillites frauduleuses, nourri d'enfants occultes
et de rêves de terre, il y a notre oiseau de clarinette,
luciole crépue au front fragile des éléphants
et les amazones du roi de
Dahomey de leur pelle restaurent
le paysage déchu des gratte-ciel de verre déteint,
de voies privées, de dieux pluvieux, voirie et hoirie
de roses brouillées - des mains du soleil cru des nuits lactées.*

Commentaire

Césaire mit en opposition la chute de l'Europe («l'heure des faillites frauduleuses») et le rôle restaurateur d'une Afrique qui contribuerait, moralement et physiquement, à refaire le «paysage déchu des gratte-ciel de verre déteint, de voies privées, de dieux pluvieux». Il dédia le poème à son ami, le Dr Pierre Alikier.

"Fantômes à vendre"

*À
Midi le vert troupeau des reines noires trompées de porcelaine jaune
vent debout avale l'ancre du dernier pirate perclus aux bouges*

*À
Midi dans le ciel de blanc suicide empoisonné de manioc verdoie le skieur tombé du nid - ô souvenir
et le chasseur de têtes des pays lointains dans la vase molle du marigot croisant de tabac
vivace sa vie de piment vert vécu*

*fantôme de la cité implacable charmeur buvant l'enfance nuit nue s'allonge
face à l'hélice face à son sang
Gabon sonore de rhum bien rouge.*

Commentaire

Ce poème semble évoquer le contact entre Blancs et Noirs à la Martinique pendant l'Occupation. Il fut dédié à Georges Gratiant, fils du poète martiniquais Gilbert Gratiant. Césaire ne l'a jamais repris dans un de ses recueils.

"Femme d'eau"

*ô lances de nos corps de vin pur
vers la femme d'eau passée de l'autre côté d'elle-même
aux sylvies des nêfles amollies
davier des lymphes mères
nourrissant d'amandes douces d'heures mortes de stipes d'orage
de grands éboulis de flamme ouverte*

la lovée massive des races nostalgiques.

Commentaire

Le poème allait être ensuite intitulé "Nostalgique".

"Tam-tam de nuit"

*train d'okapis facile aux pleurs la rivière aux doigts charnus
fouille dans le cheveu des pierres mille lunes miroirs tournants
mille morsures de diamants mille langues sans oraison
fièvre entrelacs d'archet caché à la remorque des mains de pierre
chatouillant l'ombre des songes plongés aux simulacres de la mer*

En octobre 1943 parut le numéro double 8-9 de "Tropiques". On y trouva :

-Un poème de Césaire :

'Avis de tirs'

*J'attends au bord du monde les-voyageurs-qui-ne-viendront-pas
donnez-m'en
du lait d'enfance des pains de pluie des farines de mi-nuit et de baobab
mes mains piquées aux buissons d'astres mais cueillies d'écume
délaçant avant temps
le corsage des verrous
et la foudroyante géométrie du trigonocéphale
pour mon rêve aux jambes de montre en retard
pour ma haine de cargaison coulée
pour mes 6 arbres géants de Tasmanie
pour mon château de têtes en Papouasie
pour mes aurores boréales mes sœurs mes bonnes amies
pour mon amie ma femme mon otarie
ô vous toutes mes amitiés merveilleuses, mon amie, mon amour
ma mort, mon accalmie, mes choléras
mes lévriers
mes tempes maudites
et les mines de radium enfouies dans l'abysse de mes innocences
sauteront en grains
dans la mangeoire des oiseaux
(et le stère d'étoiles
sera le nom commun du bois de chauffage
recueilli aux alluvions des veines chanteuses de nuit)
à la 61^e minute de la dernière heure
la ballerine invisible exécutera des tirs au cœur
à boulets rouges d'enfer et de fleurs pour la première fois
à droite les jours sans viande sans yeux sans méfiance sans lacs
à gauche les feux de position des jours tout court et des avalanches
le pavillon noirs à dents blanches du Vomito-Negro
sera hissé pendant la durée illimitée*

-Un article de Césaire intitulé **‘Maintenir la poésie’**, où, pour la première fois, il expliqua son attachement à une poésie violente, explosive et aveuglante, et au fait que la poésie moderne protège le «je» de la dégradation de la société. Il distingua nettement ceux qui transmettent et renforcent cette poésie moderne (Baudelaire, Rimbaud) de ceux qui n'arrivent à ce niveau que grâce à une lutte contre les forces de la société (Valéry, Claudel) : *«Se défendre du social par la création d'une zone d'incandescence, en deçà de laquelle, à l'intérieur de laquelle fleurit dans une sécurité terrible la fleur inouïe du "Je" ; dépouiller toute l'existence matérielle dans le silence et les hauts feux glacés de l'humour; que ce soit par la création d'une zone de feu ; que ce soit par la création d'une zone de silence gelé, conquérir par la révolte la part franche où se susciter soi-même, intégral, telles sont quelques-unes des exigences qui depuis un siècle bientôt tendent à s'imposer à tout poète. [...] Ici poésie égale insurrection. C'est Baudelaire. C'est Rimbaud, voyou et voyant. C'est notre grand André Breton ; [...] Valéry, poète dans la mesure où il parvient, à travers les mailles d'une poétique désuète et d'un intellectualisme hérissé, à frapper le monde d'une invraisemblable lumière d'yeux braqués, et de miroirs seuls. Claudel, jamais si fulgurant que quand il cesse d'être catholique pour devenir terre, planète, matière, bruit et fureur, sur-moi, surhomme soit qu'il exalte la volonté de puissance (Tête d'or), soit qu'il ouvre les vannes homicides d'un humour à la Jarry (Soulier de satin).»*

-Un article de Suzanne Césaire intitulé **‘Le surréalisme et nous’**, où elle déclara : *«Surréalisme, corde raide de notre espoir»* ; où elle indiqua que l'injonction du surréalisme était de se détacher *«des termes conventionnels»*.

En février 1944 parut le numéro 10 de "Tropiques". On y trouva ce texte de Césaire :

‘Intermède (poème)’

C'est un fragment d'un long poème dramatique intitulé *‘Et les chiens se taisaient’*, que Césaire avait alors l'intention d'écrire pour la scène, comme l'indique la note à la fin de ce texte : *«Intermède entre l'Acte I et II»*. À un certain moment dans la composition du texte, il se décida à rejeter la forme strictement dramatique, et à opter pour ce qu'il allait appeler plus tard un *«oratorio lyrique»* à la façon des premières tendances de la tragédie grecque. Ce texte fut ensuite éliminé, et il allait n'en utiliser que quelques mots dans les trois versions de l'œuvre.

En mai 1944 parut le numéro 11 de "Tropiques". On y trouva ce texte de Césaire :

‘Poème’

Il était accompagné de cette indication : *«"Et les chiens se taisaient, acte I"»*. Le fait que ce discours du personnage qui est le Rebelle fut projeté pour le premier acte semble indiquer que Césaire n'avait pas l'intention d'écrire un texte très long, du moins au début. Il allait être repris, reproduit presque intégralement, dans la version théâtrale (acte III).

En 1944, dans le n° 1 de la revue "Martinique", Césaire publia un texte, intitulé **‘L'appel au magicien. Quelques mots pour une civilisation antillaise’**. C'était une série de quatorze propos dans le style d'Alain où il lançait une série d'idées qu'il allait développer l'année suivante dans sa communication au "Congrès de philosophie" : il montrait l'importance du mythe comme symbole de la

civilisation et, dans les conditions actuelles, de la poésie comme seul moyen de faire renaître les mythes (et, par extension, faire naître la société nouvelle). Voici des extraits : «*Les vraies civilisations sont des saisissements poétiques : saisissement des étoiles, du soleil, de la plante, de l'animal, saisissement du globe rond, de la pluie, de la lumière, des nombres, saisissement de la vie, saisissement de la mort. Depuis le temple du soleil, depuis le masque, depuis l'Indien, depuis l'homme d'Afrique trop de distance a été calculée ici, consentie ici, entre les choses et nous.*» - «*Dans l'état actuel des choses, le seul rejuge avoué de l'esprit mythique est la poésie.*» - «*L'urgence est de rétablir avec les choses un contact personnel, frais, contraignant, magique. La révolution sera sociale et poétique ou ne sera pas.*» Ce texte ne fut jamais repris plus tard.

En janvier 1945 parut le numéro 12 de "Tropiques". On y trouva :

“Poésie et connaissance”

C'était le texte de la conférence donnée par Césaire le 28 septembre 1944 au “Congrès de philosophie” à Port-au-Prince. Cette communication offrit l'introduction la plus complète à sa vision poétique. Pour lui, l'essor de la poésie depuis 1850 représentait «*la revanche de Dionysos sur Apollon*», de la vraie connaissance sur la connaissance superficielle. Citant Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé et Breton, parmi d'autres, il exposa sa conception personnelle du poète comme visionnaire. Il demanda l'«*épanouissement de l'homme à la mesure du monde, dilatation vertigineuse*» par laquelle la poésie devient «*véritablement cosmique*», résolvant «*l'antinomie du moi et du monde*». Il proclama : «*En nous l'homme de tous les temps, en nous les hommes. En nous l'anima, le végétal, le minéral. L'homme n'est pas seulement homme, il est l'univers.*» Dans sa conclusion, en forme de sept propositions et un corollaire, il souligna l'importance du mot, de l'image, du mythe, de l'amour et de l'humour comme outils d'une imagination libérée et destinée à créer une nouvelle conception de la beauté naturelle.

En septembre 1945 parut le double numéro 13-14 de "Tropiques", le dernier. On y trouva :

“Poème. La cendre... le songe...”

À la fin, il fut indiqué : «*Extrait d'une tragédie à paraître*». Mais le texte n'apparaît pas dans les versions intégrales de «*Et les chiens se taisaient*».

Si, en 1945, Césaire fut élu maire de Fort-de-France, conseiller général et député de la Martinique, comme il savait concilier militantisme et création littéraire, pour préparer les Noirs à leur liberté, il continua à écrire des poèmes. Il indiquait : «*Si vous voulez comprendre ma politique, lisez ma poésie*» car, avec une sorte de pudeur, il prétendait qu'il avait tout dit dans ses œuvres. Il en réunit un certain nombre, souvent parues dans la revue “Tropiques”, en un volume dont la composition fut mouvementée, marquée de multiples changements :

En mars 1946, parurent dans la revue de Breton, “Fontaine”, ces poèmes de Césaire typiquement surréalistes :

“Les oubliettes de la mort et du déluge”

*Jour ô jour de New-York et de la Soukala
je me recommande à vous*

à vous qui ne serez plus l'absurde jeu du sphinx à tête
de mort et de l'eczéma rebelle
et le jour très simplement le jour
enlève ses gants
ses gants de vent bleu de lait cru de sel fort
ses gants de repos d'œuf de squalé et d'incendie de paille noire
sécheresse
sécheresse
vous ne pourrez rien contre mes glandes aquifères
le ballet chimique des terres rares
la poudre des yeux finement pilés sous le bâton
les mouettes immobilement têtues des fuseaux et de l'eau
font l'inaltérable alliage de mon sommeil sans heure
sans heure autre que l'inaisance de geyser de l'arbre du silence
sans heure autre que la catastrophe fraternelle aux cheveux d'hippocampe et de campêche
sans heure autre que mes yeux de sisal et de toile d'araignée
mes yeux de clef de monde et de bris de journée
où prendre la fièvre montée sur 300 000 lucioles
sans heure autre que les couteaux de jet du soleil lancés à toute volée
autour de l'encolure des climats
sans heure autre que les oiseaux qui picorent les biefs du ciel pour apaiser leur soif-de-dormir-dans-
le-déluge
sans heure autre que l'inconsolable oiseau sang qui d'attendre s'allume dans l'agriculture de tes yeux
à défaire le beau temps
sans heure autre que la voix fabuleuse des forêts qui gonflent subitement leur voilure dans les
radoubs du marais et du coke
sans heure autre que l'étiage des lunaisons dans la cervelle comptable des peuples nourris d'insultes
et de millénaires
sans heure autre oh ! sans heure autre que ton flegme taureau
incorruptible
qui jamais ne neige d'appel plus salubre et mortel
que quand s'éveille des ruisseaux de mon écorce
épi et neuvaine du désastre (le vrai)
la femme
qui sur ses lèvres à boire berce le palanquin des oubliettes de la mer

Commentaire

Dans ce poème sur la sécheresse et la pluie, on trouve une variété d'images de la nature antillaise.

“La femme et le couteau”

chair riche aux dents copeaux de chair sûre
volez en éclats de jour en éclats de nuit en baisers de vent
en étraves de lumières en poupes de silence
volez emmêlements traqués enclumes de la chair sombre volez
volez en souliers d'enfant en jets d'argent
volez et défiez les cataphractaires de la nuit montés sur leurs onagres
vous oiseaux
vous sang
qui a dit que je ne serai pas là?
pas là mon cœur sans-en-marge

*mon cœur-au-sans-regrets mon cœur à fonds perdus
et des hautes futaies de la pluie souveraine?*

tournois

il y aura des pollens des lunes des saisons au cœur de pain et de clarine

*les hauts fourneaux de la grève et de l'impossible émettront de la salive des balles des orphéons des
mitres des candélabres*

ô pandanus muet peuplé de migrations

ô nils bleus ô prières naines ô ma mère ô piste

et le cœur éclaboussé sauvage

le plus grand des frissons est encore à fleurir

futile

‘Le bouc émissaire’

Les veines de la berge s’engourdissent d’étranges larves

nous et nos frères

dans les champs les squelettes attendent leurs frissons et

la chair rien ne viendra et la saison est nulle

*la morsure de nos promesses s’est accomplie au-dessus du sein d’un village et le village est mort
avec tous ses hommes qu’on ne reconnaissait à travers leur tube de mica hier qu’à la patience
violette de leurs excréments muets*

Ô cueilleuse

*si fragile si fragile au bord des nuits la pâtisserie du paysage qu’à la fin jubilation à tête blanche des
pygargues elle y vole mais pour l’œil qui se voit il y a sur la paroi prophète d’ombre et tremblant au
gré des pyrites un cœur qui pompe un sang de lumière et d’herbe*

*et la mer l’Aborigène une poignée de rumeurs entre les dents se traîne hors de ses os marsupiaux et
posant sa première pierre d’île dans le vent qui s’éboule de la force renouvelée des fœtus, rumine
flamber ses punchs d’anathèmes et de mirage vers la merveille nue de nos villes tâtant le futur et nos
gueules claquantes de bouc émissaire*

Commentaire

C’est un poème sur la mort, en particulier sur la catastrophe de Saint-Pierre qui eut lieu en 1902. Bien qu’il ait d’abord paru dans la revue de Breton, il est plus facile à comprendre que ceux du recueil précédent, et annonçait donc l’évolution de Césaire vers une poésie moins hermétique.

Avril 1946

“Les armes miraculeuses”

Recueil de 29 poèmes

‘Avis de tirs’

(voir plus haut)

Commentaire

La violence des poèmes du recueil est marquée dès ce poème d'ouverture qui se voulait un avertissement.

“Les pur-sang”

(voir plus haut)

“N’ayez point pitié de moi”

Fumez marais

*les images rupestres de l'inconnu
vers moi détournent le silencieux crépuscule
de leur rire*

*Fumez ô marais cœur d'oursin
les étoiles mortes apaisées par des mains merveilleuses jaillissent
de la pulpe de mes yeux
Fumez fumez
l'obscurité fragile de ma voix craque de cités
flamboyantes
et la pureté irrésistible de ma main appelle
de loin de très loin du patrimoine héréditaire
le zèle victorieux de l'acide dans la chair
de la vie - marais -*

telle une vipère née de la force blonde de l'éblouissement.

“Soleil serpent”

*Soleil serpent œil fascinant mon œil
et la mer pouilleuse d'îles craquant aux doigts des roses
lance-flamme et mon corps intact de foudroyé
l'eau exhausse les carcasses de lumière perdues dans le couloir sans pompe
des tourbillons de glaçons auréolent le cœur fumant des
corbeaux
nos cœurs
c'est la voix des foudres apprivoisées tournant sur leurs
gonds de lézarde
transmission d'anolis au paysage de verres cassés c'est
les fleurs vampires à la relève des orchidées
élixir du feu central
feu juste feu manguier de nuit couvert d'abeilles mon
désir un hasard de tigres surpris aux souffres mais l'éveil
stanneux se dore des gisements enfantins
et mon corps de galet mangeant poisson mangeant
colombes et sommeils
le sucre du mot Brésil au fond du marécage*

"Phrase"

"Poème pour l'aube"

*les fougues de chair vive
aux étés de l'écorce cérébrale
ont flagellé les contours de la terre
les ramphorinques dans le sarcasme de leur queue
prennent le vent
le vent qui n'a plus d'épée
le vent qui n'est plus qu'une gaule à cueillir les fruits de toutes les saisons du ciel
mains ouvertes
mains vertes
pour les fêtes belles des fonctions anhydrides
il neigera d'adorables crépuscules sur les mains coupées des mémoires respirantes
et voici
sur les rhagades de nos lèvres d'Orénoque désespéré
l'heureuse tendresse des îles bercées par la poitrine adolescente des sources de la mer
et dans l'air et le pain toujours renaissant des efforts musculaires
l'aube irrésistible ouverte sous la feuille
telle clarteux l'élan épineux des belladones*

"Visitation"

"Mythologie"

"Perdition"

*«nous frapperons l'air neuf de nos têtes cuirassées
nous frapperons le soleil de nos paumes grandes ouvertes
nous frapperons le sol du pied nu de nos voix
les fleurs mâles dormiront aux criques des miroirs
et l'armure même des trilobites
s'abaissera dans le demi-jour de toujours
sur des gorges tendres gonflées de mines de lait
et ne franchirons-nous pas le porche
le porche des perditions?
un vigoureux chemin aux veineuses jaunissures
tiède
où bondissent les buffles des colères insoumises
court
avalant la bride des tornades mûres
aux balisiers sonnants des riches crépuscules».*

"Survie"

(voir plus haut)

“Au delà”

(voir plus haut)

“Les armes miraculeuses”

*Le grand coup de machette du plaisir rouge en plein front il y avait du sang et cet arbre qui s'appelle
flamboyant et qui ne mérite jamais mieux ce nom-là que les veilles de cyclone et de villes
mises à sac le nouveau sang la raison rouge tous les mots de toutes les langues qui signifient
mourir de soif et seul quand mourir avait le goût du pain et la terre et la mer un goût d'ancêtre
et cet oiseau qui me crie de ne pas me rendre et la patience des hurlements à chaque détour
de ma langue*

*la plus belle arche et qui est un jet de sang
la plus belle arche et qui est un cerne lilas
la plus belle arche et qui s'appelle la nuit
et la beauté anarchiste de tes bras mis en croix
et la beauté eucharistique et qui flambe de ton sexe au nom duquel je saluais le barrage de mes
lèvres violentes*

*Il y avait la beauté des minutes qui sont les bijoux au rabais du bazar de la cruauté le soleil des
minutes et leur joli museau de loup que la faim fait sortir du bois la croix-rouge des minutes qui
sont les murènes en marche vers les viviers et les saisons et les fragilités immenses de la mer
qui est un oiseau fou cloué feu sur la porte des terres cochères il y avait jusqu'à la peur telles
que le récit de juillet des crapauds de l'espoir et du désespoir élagués d'astres au-dessus des
eaux là où la fusion des jours qu'assure le borax fait raison des veilleuses gestantes les
fornications de l'herbe à ne pas contempler sans précaution les copulations de l'eau reflétées
par le miroir des mages les bêtes marines à prendre dans le creux du plaisir les assauts de
vocables tous sabord fumants pour fêter la naissance de l'héritier mâle en instance parallèle
avec l'apparition des prairies sidérales au flanc de la bourse aux volcans d'agaves d'épaves
de silence le grand parc muet avec l'agrandissement silurien de jeux muets aux détresses
impardonnables de la chair de bataille selon le dosage toujours à refaire des germes à détruire*

*scolopendre scolopendre
jusqu'à la paupière des dunes sur les villes interdites frappées de la colère de Dieu
scolopendre scolopendre
jusqu'à la débâcle crépitante et grave qui jette les villes naines à la tête des chevaux les plus
fougueux quand en plein sable elles lèvent
leur herse sur les forces inconnues du déluge
scolopendre scolopendre
crête crête cimaise déferle déferle en sabre en crique en village
endormi sur ses jambes de pilotis et des saphènes d'eau lasse
dans un moment il y aura la déroute des silos flairés de près
le hasard face de puits de condottiere à cheval avec pour armure les flaques artésiennes et les petites
cuillers des routes libertines
face de vent
face utérine et lémure avec des doigts creusés dans les monnaies et la nomenclature chimique
et la chair retournera ses grandes feuilles bananières que le vent des bouges hors les étoiles qui
signalent la marche à reculons des blessures de la nuit vers les déserts de l'enfance feindra de
lire
dans un instant il y aura le sang versé où les vers luisants tirent les chaînettes des lampes électriques
pour la célébration des compitales*

*et les enfantillages de l'alphabet des spasmes qui fait les grandes ramures de l'hérésie ou de la
connivence
il y aura le désintéressement des paquebots du silence qui sillonnent
jour et nuit les cataractes de la catastrophe aux environs des tempes savantes en transhumance
et la mer rentrera ses petites paupières de faucon et tu tâcheras de saisir le moment le grand
feudataire parcourra son fief à la vitesse d'or fin du désir sur les routes à neurones regarde
bien le petit oiseau s'il n'a pas avalé l'étole le grand roi ahuri dans la salle pleine d'histoires
adorera ses mains très nettes ses mains dressées au coin du désastre alors la mer rentrera
dans ses petits souliers prends bien garde de chanter pour ne pas éteindre la morale qui est la
monnaie obsidionale des villes privées d'eau et de sommeil alors la mer se mettra à table tout
doucement et les oiseaux chanteront tout doucement dans les bascules du sel la berceuse
congolaise que les soudards m'ont désapprise mais que la mer très pieuse des boîtes
crâniennes conserve sur ses feuillets rituels*

scolopendre scolopendre

*jusqu'à ce que les chevauchées courent la prétontaine aux prés salés d'abîmes avec aux oreilles
riche de préhistoire le bourdonnement humain*

scolopendre scolopendre

*tant que nous n'aurons pas atteint la pierre sans dialecte la feuille sans donjon l'eau frêle sans fémur
le péritoine séreux des soirs de source*

Commentaire

Si ce poème est plein d'une âpre violence primordiale, de révolte, voire de haine, ces fantasmes d'agression, de viol et de meurtre traversent le recueil tout entier.
Les «armes miraculeuses» sont-elles celles de l'écriture?

"Prophétie"

*Là où l'aventure garde les yeux clairs
là où les femmes rayonnent de langage
là où la mort est belle dans la main comme un oiseau saison de lait
là où le souterrain cueille de sa propre génuflexion un luxe de prunelles plus violent que des chenilles
là où la merveille agile fait flèche et feu de tout bois
là où la nuit vigoureuse saigne une vitesse de purs végétaux
là où les abeilles des étoiles piquent le ciel d'une ruche plus ardente que la nuit
là où le bruit de mes talons remplit l'espace et lève à rebours la face du temps
là où l'arc-en-ciel de ma parole est chargé d'unir demain à l'espoir et l'infant à la reine,*

*d'avoir injurié mes maîtres mordu les soldats du sultan
d'avoir gémi dans le désert
d'avoir crié vers mes gardiens
d'avoir supplié les chacals et les hyènes pasteurs de caravanes*

*je regarde
la fumée se précipite en cheval sauvage sur le devant de la scène ourle un instant la lave de sa fragile
queue de paon puis se déchirant la chemise s'ouvre d'un coup la poitrine et je la regarde en
îles britanniques en îlots en rochers déchiquetés se fondre peu à peu dans la mer lucide de
l'air*

où baignent prophétiques
ma gueule
 ma révolte
 mon nom.

“Tam-tam de nuit”

(voir plus haut)

“Femme d’eau”

(voir plus haut)

“Nostalgique”

(voir plus haut)

“Le cristal automatique”

allo allo encore une nuit pas la peine de chercher c’est moi l’homme des cavernes il y a les cigales qui étourdissent leur vie comme leur mort il y a aussi l’eau verte des lagunes même noyé je n’aurai jamais cette couleur- là pour penser à toi j’ai déposé tous mes mots au mont-de-piété un fleuve de traîneaux de baigneuses dans le courant de la journée blonde comme le pain et l’alcool de tes seins allo allo je voudrais être à l’envers clair de la terre le bout de tes seins a la couleur et le goût de cette terre-là allo allo encore une nuit il y a la pluie et ses doigts de fossoyeur il y a la pluie qui met ses pieds dans le plat sur les toits la pluie a mangé le soleil avec des baguettes de chinois allo allo l’accroissement du cristal c’est toi...c’est toi ô absente dans le vent et baigneuse de lombric quand viendra l’aube c’est toi qui poindras tes yeux de rivière sur l’émail bougé des îles et dans ma tête c’est toi le maguay éblouissant d’un ressac d’aigles sous le banian

Commentaire

Si le poème est un texte de prose touffu, formé d'une seule phrase sans ponctuation, il a une structure subtile ponctuée par les "allo allo". C’est sans doute un clin d’œil à l’écriture automatique, mais surtout un merveilleux monologue amoureux plein de fantaisie.

“Conquête de l’aube”

“Jour et nuit”

le soleil le bourreau la poussée des masses la routine de mourir et mon cri de bête blessée et c’est ainsi jusqu’à l’infini des fièvres la formidable écluse de la mort bombardée par mes yeux à moi-même aléoutiens qui de terre de ver cherchent parmi terre et vers tes yeux de chair de soleil comme un négrillon la pièce dans l’eau où ne manque pas de chanter la forêt vierge jaillie du silence de la terre de mes yeux à moi-même aléoutiens et c’est ainsi que le saute-mouton salé des pensées hermaphrodites des appels de jaguars de source d’antilope de savanes cueillies aux branches à

travers leur première grande aventure: la cyathée merveilleuse sous laquelle s'effeuille une jolie nymphe parmi le lait des mancenilliers et les accolades des sangsues fraternelles.

"Débris"

"Investiture"

*vol de cayes de mancenilliers de galets de ruisseau
baliste intimité du souffle
toute l'eau de Kananga chavire de la Grande Ourse à mes yeux
mes yeux de ville assassinée
mes yeux d'encre de chine de Saint-Pierre assassiné
mes yeux d'exécution sommaire et de dos au mur
mes yeux qui s'insurgent contre l'édit de grâce
mes yeux de Saint-Pierre bravant les assassins sous la cendre morte
des purs mille défis des roses de Jéricho
Ô mes yeux sans baptême et sans rescrit
mes yeux de scorpène frénétique et de poignard sans Roxelane
je ne lâcherai pas l'ibis de l'investiture folle de mes mains en flammes.*

Commentaire

Quelques mots peuvent être expliqués :

- «caye» : mot antillais : rocher affleurant le niveau de la mer ;
 - «mancenillier» : grand arbuste des Antilles, du genre des euphorbes dont le suc très acide et très caustique peut provoquer des brûlures graves de la peau et des muqueuses ; encore appelé arbre-poison ou arbre de mort ;
 - «eau de Kananga» : Césaire indiqua : «À vrai dire, il aurait mieux valu écrire *Cananga* ou *Canang*. C'est un mot malais qui désigne l'énorme odorant dont les fleurs servent à faire un parfum. Cet arbre qui est très beau, pousse également aux Antilles.»
 - «rescrit» : vieux mot français désignant une réponse de l'empereur aux questions posées par les gouverneurs, les juges, les citoyens, en cas de contentieux, ou une réponse du pape sur des questions de théologie pour servir de décision ou de bulle.
 - «scorpène» : nom féminin d'un poisson de mer côtier, encore appelé rascasse ou scorpion de mer à cause de ses épines venimeuses.
 - «Roxelane» : fleuve de Martinique qui se jette dans la mer, sur la côte caraïbe, à la hauteur de la commune de Saint-Pierre – nom d'une Italienne de Sienne qui, enlevée par des pirates, fut livrée au sultan Soliman II, qui en fit son esclave favorite, et qui, intrigante, accéda au rang de sultane, conduisit plusieurs complots meurtriers par le poignard et le poison et exerça un grand pouvoir à la cour royale - nom porté par le brick de commerce commandé par le capitaine Pamphile, dans le roman de Jules Verne, *"Le Capitaine Pamphile"* dont les aventures se déroulent au Grand Nord canadien, en 1830 et en Martinique ; le capitaine Pamphile, brigand sans foi ni loi, se livrait à tous les trafics, ivoire, or et argent, et même à la traite des Noirs jusqu'à ce que la mutinerie de son équipage mit fin à ses méfaits.
-

"La forêt vierge"

Où allez-vous ma femme marron ma restituée ma cimarronne il vit à pierre fendre et la limaille et la grenaille tremblent leur don de sabotage dans les eaux et les saisons Où allez-vous ma femme marron ma restituée ma cimarronne le cœur rouge des pierres les plus sombres s'arrête de battre

quand passent les cavaliers du sperme et du tonnerre [...] ne manque pas de chanter la forêt vierge jaillie du silence de la terre de mes yeux à moi-même aléoutiens et c'est ainsi le saute-mouton salé des pensées hermaphrodites des appels de jaguars de source d'antilope de savanes cueillis aux branches de mes yeux pour toi aussi aléoutiens lancés à travers leur première grande aventure : la cyathée merveilleuse sous laquelle s'effeuille une jolie nymphe parmi le lait des mancenilliers et les accolades des sangsues fraternelles.

"Annonciation"

(voir plus haut)

"Tam-tam I"

(voir plus haut)

"Tam-tam II"

(voir plus haut)

**"Le grand midi
(Fragment)"**

(voir plus haut)

"Batouque"

*Les rivières de mégots de crachat sur l'étrange sommation
de ma simplicité se tatouent de pitons.
Les mots perforés dans ma salive ressurgissent en villes
d'écluse ouverte, plus pâle sur les faubourgs
Ô les villes transparentes montées sur yaks
sang lent pissant aux feuilles de filigrane le dernier souvenir
le boulevard comète meurtrie brusque oiseau traversé
se frappe en plein ciel
noyé de flèches
C'est la nuit comme je l'aime très creuse et très nulle
éventail de doigts de boussole effondrés au rire blanc des sommeils.*

*batouque
quand le monde sera nu et roux
comme une matrice calcinée par les grands soleils de l'amour
batouque
quand le monde sera sans enquête
un cœur merveilleux où s'imprime le décor
des regards brisés en éclats
pour la première fois
quand les attirances prendront au piège les étoiles
quand l'amour et la mort seront*

un même serpent corail ressoudé. autour d'un bras sans joyau
 sans suie
 sans défense
 batouque du fleuve grossi de larmes de crocodiles et de fouets à la dérive
 batouque de l'arbre aux serpents des danseurs de la prairie
 des roses de Pennsylvanie regardent aux yeux au nez aux oreilles
 aux fenêtres de la tête sciée
 du supplicié
 batouque de la femme aux bras de mer aux cheveux de source sous-marine
 la rigidité cadavérique transforme les corps
 en larmes d'acier,
 tous les phasmes feuillus font une mer de youcas bleus et de radeaux
 tous les fantômes névrotiques ont pris le mors aux dents
 batouque
 quand le monde sera, d'abstraction séduite,
 de pousses de sel gemme
 les jardins de la mer
 pour la première et la dernière fois
 un mât de caravelle oubliée flambe amandier du naufrage
 un cocotier un baobab une feuille de papier
 un rejet de pourvoi
 batouque
 quand le monde sera une mine à ciel découvert
 quand le monde sera du haut de la passerelle
 mon désir
 ton désir
 conjugués en un saut dans le vide respiré
 à l'auvent de nos yeux déferlent
 toutes les poussières de soleils peuplées de parachutes
 d'incendies volontaires d'oriflammes de blé rouge
 batouque des yeux pourris
 batouque des yeux de mélasse
 batouque de mer dolente encroûtée d'îles
 le Congo est un saut de soleil levant au bout d'un fil
 un seau de villes saignantes
 une touffe de citronnelle dans la nuit forcée
 batouque
 quand le monde sera une tour de silence
 où nous serons la proie et le vautour
 toutes les pluies de perroquets
 toutes les démissions de chinchillas
 batouque. de trompes cassées de paupière d'huile de pluviers virulents
 batouque de la pluie tuée fendue finement d'oreilles rougies
 purulence et vigilance

 ayant violé jusqu'à la transparence le sexe étroit du crépuscule
 le grand nègre du matin
 jusqu'au fond de la mer de pierre éclatée
 attente les fruits de faim des villes nouées
 batouque
 Oh ! sur l'intime vide
 - giclant giclé -
 jusqu'à la rage du site

les injonctions d'un sang sévère !
Et le navire survola le cratère aux portes mêmes de l'heure labourée d'aigles
le navire marcha à bottes calmes d'étoiles filantes
à bottes fauves de wharfs coupés et de panoplies
et le navire lâcha une bordée de souris
de télégrammes de cauris de houris
un danseur wolof faisait des pointes et des signaux
à la pointe du mât le plus élevé
toute la nuit on le vit danser chargé d'amulettes et d'alcool
bondissant à la hauteur des étoiles grasses
une armée de corbeaux
une armée de couteaux
une armée de paraboles
et le navire cambré lâcha une armée de chevaux
À minuit la terre s'engagea dans le chenal du cratère
et le vent de diamants tendu de soutanes rouges
hors l'oubli
souffla des sabots de cheval chantant l'aventure de la mort à voix de lait
sur les jardins de l'arc-en-ciel planté de caroubiers

batouque
quand le monde sera un vivier où je pêcherai mes yeux à la ligne de tes yeux
batouque
quand le monde sera le latex au long cours des chairs de sommeil bu
batouque
batouque de houles et de hoquets
batouque de sanglots ricanés
batouque de buffles effarouchés
batouque de défis de guépiers carminés

dans la maraude du feu et du ciel en fumée
batouque des mains
batouque des seins
batouque des sept péchés décapités
batouque du sexe au baiser d'oiseau à la fuite de poisson
batouque de princesse noire en diadème de soleil fondant
batouque de la princesse tisonnant mille gardiens inconnus
mille jardins oubliés sous le sable et l'arc-en-ciel
batouque de la princesse aux cuisses de Congo
de Bornéo
de Casamance

batouque de nuit sans noyau
de nuit sans lèvres
cravatée du jet de ma galère sans nom
de mon oiseau de boomerang
j'ai lancé mon œil dans le roulis dans la guinée du désespoir et de la mort
tout l'étrange se fige île de Pâques, île de Pâques
tout l'étrange coupé des cavaleries de l'ombre
un ruisseau d'eau fraîche coule dans ma main sargasse de cris fondus

Et le navire dévêtu creusa dans la cervelle des nuits têtues
mon exil-minaret-soif-des-branches

batouque
Les courants roulèrent des touffes de sabres d'argent
Et de cuillers à nausée
et le vent troué des doigts du SOLEIL
tondit de feu l'aisselle des îles à cheveux d'écumes
batouque de terres enceintes
batouque de mer murée
batouque de bourgs bossus de pieds pourris de morts épelées dans le désespoir sans prix du
souvenir
Basse-Pointe, Diamant, Tartane, et Caravelle
sekels d'or, rabots de flottaisons assaillis de gerbes et de nielles
cervelles tristes rampées d'orgasmes
tatous fumeux
Ô les kroumens amuseurs de ma barre !
le soleil a sauté des grandes poches marsupiales de la mer sans lucarne
en pleine algèbre de faux cheveux et de rails sans tramway ;
batouque, les rivières lézardent dans le heaume délacé des ravins
les cannes chavirent aux roulis de la terre en crue de bosses de chamelle
les anses défoncent de lumières irresponsables les vessies sans reflux de la pierre

soleil, aux gorges !
noir hurleur, noir boucher, noir corsaire batouque déployé d'épices et de mouches
Endormi troupeau de cavales sous la touffe de bambous
saigne, saigne troupeau de carambas.
Assassin je t'acquitte au nom du viol.
Je t'acquitte au nom du Saint-Esprit
Je t'acquitte de mes mains de salamandre.
Le jour passera comme une vague avec les villes en bandoulière
dans sa besace de coquillages gonflés de poudre
Soleil, soleil, roux serpenteaire accoudé à mes transes
de marais en travail
le fleuve de couleuvres que j'appelle mes veines
Le fleuve de créneaux que j'appelle mon sang
Le fleuve de sagaies que les hommes appellent mon visage
Le fleuve à pied autour du monde
Frappera le roc artésien d'un cent d'étoiles à mousson.

Liberté mon seul pirate, eau de l'an neuf ma seule soif
Amour mon seul sampang
Nous coulerons nos doigts de rire et de gourde
Entre les dents glacées de la Belle-au-bois-dormant.

Commentaire

C'est l'un des poèmes les plus saisissants du recueil et de l'œuvre entière de Césaire.
 Le mot «*batouque*», nom d'une danse brésilienne d'origine africaine, y scande obsessionnellement un flot d'évocations diverses, rythme les visions et les sentiments qu'elle suggéra à l'esprit du poète, dans un mouvement oscillatoire périodique aux alternances d'exaltation et de dépression, ce qui contribue à créer une atmosphère incantatoire qui rappelle par endroits "*Cahier d'un retour au pays natal*".

“Les oubliettes de la mort et du déluge”

(voir plus haut)

“La femme et le couteau”

(voir plu haut)

“Et les chiens se taisaient (Tragédie)”

(voir, dans le site, “CÉSAIRE, ses pièces de théâtre”

“Postface : Mythe”

Commentaire sur l'ensemble

On remarque la grande variété des textes. En effet, on trouve :

-Des poèmes qui furent, pour Césaire, un moyen de communication avec les Martiniquais pendant l'occupation de l'île par le régime de Vichy ; on y trouve de nombreuses références à la débâcle, au roi, aux villes privées d'eau et de liberté) ; s'y manifeste la recherche éperdue de l'identité et la volonté d'un combat contre la négation de la conscience noire. Ces poèmes sont empreints d'une âpre violence primordiale, pleins de révolte, voire de haine ; ils continuaient la dénonciation de la condition imposée aux Noirs, l'affirmation de la «négritude», le combat contre le colonialisme que le poète avait déjà menés dans “*Cahier d'un retour au pays natal*”, tant sur le plan architectural que sur les plans stylistique et thématique ; ils disaient la nécessité de la destruction d'un monde ancien, dans un flamboiement d'images de cataclysmes, d'éruptions volcaniques, de catastrophes en tous genres ; ils annonçaient l'avènement d'un monde nouveau, appelé par des futurs et des impératifs insistants. Il s'agissait pour lui d'écrire une poésie nègre, avec les implications politiques, historiques et culturelles que pouvait avoir une telle entreprise, alors que, depuis des siècles, n'était reconnue qu'une poésie produite par des Blancs. Et cette violence n'était pas gratuite, car elle était liée à «l'espoir» («là où l'arc-en-ciel est chargé d'unir demain à l'espoir...» ; on remarque l'emploi fréquent du futur : «nous frapperons l'air neuf de nos têtes cuirassées / nous frapperons le soleil de nos paumes grandes ouvertes / nous frapperons le sol du pied nu de nos voix»), à «la fraternité» et à «la liberté», dont le nom apparaît à plusieurs reprises.

-D'autres poèmes plus lyriques où le poète cherchait à travers la conscience collective de son peuple ce qu'ils avaient perdu pendant la traite des esclaves entre l'Afrique et l'Amérique, et où il sondait les profondeurs de sa propre identité, notamment dans “*Les pur-sang*” et “*Le Grand Midi*” qui sont des sortes de logorrhées déroulées dans une prosodie d'influence africaine, avec aussi, mais sans aucune volonté d'exotisme, une coloration tropicale, car y est très présente la réalité antillaise (géologie, botanique, zoologie), avec parfois des emprunts au créole martiniquais.

-De brefs éclairs constitués d'associations libres d'images insolites où on décèle une teinte surréaliste, ce qui eut pour conséquence que, pendant quelque temps, Césaire fut estampillé «surréaliste». Mais, même s'il exprima son admiration pour le surréalisme (d'où les dédicaces à André Breton et à Benjamin Péret), pour l'essentiel, sa poétique était déjà formée, et ces poèmes témoignent d'une convergence saisissante plutôt que d'une quelconque influence ; en fait, leur affinité était due aux «ancêtres» communs que les poètes se reconnaissaient : Mallarmé (il donna à Césaire le goût du mot rare, précieux, qui lui valut d'ailleurs l'accusation d'hermétisme), Rimbaud (qui lui plaisait en particulier

pour avoir écrit : «Je suis nègre» ; au propos duquel il déclara : «*Ici poésie égale insurrection*») et, surtout, le Lautréamont des "*Chants de Maldoror*" dont il se montra souvent proche car il plongeait sa plume dans les mondes obscurs de notre pensée, les monstres marins, squales et céphalopodes, côtoyant les vies grouillantes qui pullulent sous nos pieds ou dans nos corps, convoquant tout un lexique microbien, médical, animal et végétal, tout un foisonnement de mots rares ou exotiques, à un point tel qu'on doit lire ces textes avec l'aide d'un dictionnaire. En fait, Césaire n'appartint jamais au surréalisme, mouvement qu'il ne fit que traverser ; d'ailleurs, le poème "*Les pur-sang*" a été écrit avant sa rencontre avec Breton en avril 1941. Selon Césaire, Breton ne l'a pas initié à un surréalisme dont il avait déjà fait l'expérience.

On peut en conclure que, dans ces textes, d'une beauté luxuriante, Césaire exploita toutes les formes poétiques qui s'offraient aux poètes aventureux du début du XXe siècle.

Le recueil parut en 1946 aux "Éditions Gallimard" avec une préface de Breton.

Cette œuvre très hétérogène et réputée difficile fut immédiatement reconnue par Breton, Péret, Sartre, Leiris et quelques autres comme l'une des plus fortes de l'immédiat après-guerre. Elle attira l'attention immédiate de la critique parisienne. Mais les réactions furent mixtes :

-Dans "Poésie 46", n° 33, juin-juillet 1946, Bobby Trapp trouva que «ses poèmes, ses images dans ce qu'elles ont de plus objectif valent mieux encore que les violentes prises de parti qu'il manifeste dans sa tragédie».

-Dans le journal communiste "L'humanité" du 24 août 1946, dans un article intitulé "*Aimé Césaire, poète de la colère*", Roger Garaudy préféra "*Et les chiens se taisaient*" aux poèmes, déclarant : «Nous avons le droit [...] de penser que notre Césaire est d'autant plus grand qu'il s'arrache plus puissamment aux hiéroglyphes surréalistes. [...] André Breton n'a apporté à la grande voix biblique de Césaire que des oripeaux de pacotille».

-Dans "Fontaine" (décembre 1946-janvier 1947), Henri Hell, s'il aimait «la véhémence de sa parole, [...] la puissance d'incantation», se demanda si «une telle orgie de mots rares [...] est nécessaire».

En 1956, "*Et les chiens se taisaient*" fut publié séparément, et, de ce fait, les éditions ultérieures des "*Armes miraculeuses*" ne comprirent plus que les poèmes.

Seuls quelques rares poèmes des "*Armes miraculeuses*" ont été traduits, en anglais notamment.

En 1962, 24 des 28 poèmes du recueil furent traduits en italien : "*Le armi miracolose*", traduction et introduction par Anna Vizioli et Franco De Poli. Cette traduction ne comprend pas "*Et les chiens se taisaient*", mais un extrait de quatre pages du "*Cahier d'un retour au pays natal*." Elle a une préface par Césaire intitulée "*Al lettore italiano*" où il jeta un regard sur le passé et sur son rapport avec sa poésie ; amené à se relire, il constata le côté biographique de sa poésie et sa signification profonde : «*Dans ma vie il y a eu des effondrements, des bouleversements, qui m'ont pris au dépourvu, cela est arrivé - ce n'est que maintenant que je m'en rends compte - parce que je n'ai pas su évaluer de façon assez humble et honnête tous les signes qui fulguraient obscurément dans ces poèmes. [...] j'ai péché de n'avoir pas eu assez de foi dans la poésie, ma poésie !*»

En 1970, le recueil fut réédité dans la collection de poche "Poésie" des "Éditions Gallimard", Césaire y ayant apporté de nombreuses modifications. Voici les plus importantes : "*Entrée des Amazones*" fut intégré aux "*Pur-sang*" ; une partie de "*Conquête de l'aube*" devint "*Débris*" ; "*Femme d'eau*" devint "*Nostalgique*" ; "*Batouque*", dont fut supprimée la première page qui contient beaucoup d'images sexuelles, fut intégré en partie à "*Mythologie*"; fut supprimé "*L'irréparable*", poème extrêmement surréaliste ; fut ajouté "*Prophétie*" ; dans "*Et les chiens se taisaient*" fut quelque peu adoucie l'image négative de l'Église catholique, représentée par les évêques.

De 2009 à 2011, le recueil figura au programme de l'agrégation de lettres modernes au sein du thème de littérature comparée intitulé "Permanence de la poésie épique au XXe siècle".

En 1946, parut dans la revue "Poésie 46" :

"À l'Afrique"

*Paysan frappe le sol de ta daba
dans le sol il y a une hâte que la syllabe de l'évènement ne dénoue pas
je me souviens de la fameuse peste
il n'y avait pas eu d'étoile annoncière*

*mais seulement la terre en un flot sans galet pétrissant d'espace
un pain d'herbe et de réclusion
frappe paysan frappe
le premier jour des oiseaux moururent
le second jour les poissons échouèrent
le troisième jour les animaux sortirent des bois
et faisaient aux villes une grande ceinture chaude très forte
frappe le sol de ta daba
il y a dans le sol la carte des transmutations et des ruses de la mort
le quatrième jour la végétation se fana
et tout tourna à l'aigre de l'agave à l'acacia
en aigrettes en orgues végétales
où le vent épineux jouait des flûtes et des odeurs tranchantes*

*Frappe paysan frappe
il naît au ciel des fenêtres qui sont me yeux giclés
et dont la herse dans ma poitrine fait le rempart d'une ville qui refuse de donner la passe aux
muletiers de la désespérance
Famine et de toi-même houle
ramas où se risque d'un salut la colère du futur
frappe Colère
il y a au pied de nos châteaux-de-fées pour la rencontre du sang et du paysage la salle de bal où des
nains braquant leurs miroirs écoutent dans les plis de la pierre ou du sel croître le sexe du regard
Paysan pour que débouche de la tête de la montagne celle que blesse le vent
pour que tiédisse dans sa gorge une gorgée de cloches pour que ma vague se dévore en sa vague et
nous ramène sur le sable en noyés en chair de goyaves déchirés en une main d'épure en belles
algues en graine volante en bulle en souvenance en arbre précatoire*

*soit ton geste une vague qui hurle et se reprend vers le creux de rocs aimés comme pour parfaire une
île rebelle à naître
il y a dans le sol demain en scrupule et la parole à charger aussi bien que le silence*

*Paysan le vent où glissent des carènes arrête autour de mon visage la main lointaine d'un songe
ton champ dans son saccage éclate debout de monstres marins
que je n'ai garde d'écarter
et mon geste est pur autant qu'un front d'oubli
frappe paysan je suis ton fils
à l'heure du soleil qui se couche le crépuscule sous ma paupière clapote vers jaune et tiède d'iguanes
inassoupis*

*mais la belle autruche courrière qui subitement naît des formes émues de la femme me fait de l'avenir
les signes de l'amitié.*

1947

“Soleil cou coupé”

Recueil de 72 poèmes

“Magique”

*avec une lèche de ciel sur un quignon de terre
vous bêtes qui sifflez sur le visage de cette morte
vous libres fougères parmi les roches assassines*

*à l'extrême de l'île parmi les conques trop vastes pour leur destin
lorsque midi colle ses mauvais timbres sur les plis tempétueux de la louve
hors cadre de science nulle
et la bouche aux parois du nid suffète des îles englouties comme un sou*

*avec une lèche de ciel sur un quignon de terre
prophète des îles oubliées comme un sou
sans sommeil sans veille sans doigt sans palancre
quand la tornade passe rongeur du pain des cases*

*vous bêtes qui sifflez sur le visage de cette morte
la belle once de la luxure et la coquille operculée
mol glissement des grains de l'été que nous fûmes
belles chairs à transpercer du trident des aras
lorsque les étoiles chancelières de cinq branches
trèfles au ciel comme des gouttes de lait chu
réajustent un dieu noir mal né de son tonnerre*

Commentaire

Le poème évoque la beauté et le mystère de la Martinique.

“La parole aux oricous”

*Où quand comment d'où pourquoi oui pourquoi pourquoi pourquoi se peut-il que les langues les plus
scélérates n'aient inventé que si peu de crocs à pendre ou suspendre le destin*

*Arrêtez cet homme innocent.
Il porte mon sang sur les épaules.
Il porte mon sang dans ses souliers.
Il colporte mon sang dans son nez.
Mort aux contrebandiers.
Les frontières sont fermées*

*Ni su ni insu tous
dieu merci mon cœur est plus sec que l'harmattan, toute
obscurité m'est proie
toute obscurité m'est due, et toute bombe joie.*

Vous oricous à vos postes de tournoiement et de bec au-dessus de la forêt et jusqu'à la caverne dont

*la porte est un triangle
dont le gardien est un chien dont la vie est un calice dont la vierge est une araignée
dont le sillage rare est un lac à se mettre debout sur les chemins de déchant des nixes orageuses*

*Salut oiseaux qui fendez et dispersez le cercle des hérons
et la génuflexion de leur tête de résignation
dans une gaine de mousse blanche*

*Salut oiseaux qui ouvrez à coups de bec le ventre vrai du marais
et la poitrine de chef du couchant*

*Salut cri rauque
torche de résine
où se brouillent les pistes
des poux de pluie et les souris blanches*

“Lynch I”

*J'ai embaumé ma tête coupée dans une peau très mince
dont il faudrait calculer le pouvoir d'absorption
vers? fil? des langes? à l'autre bout banquises ou anges
Regarde je suis si lisse qu'on croirait qu'on ne m'a jamais regardé
certes j'ai échappé aux chiens
est-ce pour rien
il y a les sirènes qui sonnent l'appel des villes
les hommes qui n'attendent pas les sapeurs du néant
et les prêtres interdits qui tout bas rient
Astrologues
Toutes vos mesures sont dans la démesure.
en coudées pyramidales
en capacité de pleurer de respirer
et la caverne que la lourdeur de mes pas dessine est toujours
face à toute étoile polaire
pas d'adieux (hispidité est ma langue)
un grand oiseau est à mon chevet assis il a daigné me renverser
la phrase et l'horrible festin tout loin
mon geste bien arrimé
minute laps de parallaxe
la terre comme un bloc de glace en urine se disloque
et de l'innocente dérive de son écho alimente un béryl*

“Dévoreur”

“La loi est nue”

*Baies ailées j'ai marché sur le cœur grondant de l'excellent printemps
de qui ai-je jamais soutiré autre femme
qu'un long cri et sous ma traction de lait
qu'une terre s'enfuyant blessée et reptile entre les dents de la forêt
net trop plein du jet*

me voici dans les arrières des eaux
et roucoulant vos scrupuleuses colombes
assis mets vrais pour les oiseaux
que toutes les trames en vain se nouent
que tous les moulins à prière à gauche tournent
que tous les fleuves lancent à la face des villes le gant souple et chaud d'un paquet de mules noires
et de tresses

Mais paix cris de femelle. Si douce on la croirait un crépi inventé pour la fouille attentatoire de mes
doigts. Paix. Vous tous fermez la porte aux dromadaires. Il n'y a plus de machine à traire le matin qui
n'est pas encore monté. J'ai des mains bleues qui tout arrêtent. Ma langue est bleue. Bleus mon or et
l'orgueil du sang des maudits qui tournent vers moi la tête. Si vous saviez. J'ai renversé toutes les
pierres toutes les peines toutes les prières. Vite ! météore aux ailes de comète. Météore au cœur
d'améthyste donne-moi le mot de passe météore au cœur de pélican friable. Météore qui revient tous
les dix ans sur les lieux du crime météore pèlerin de Sibérie
tous mes cailloux sont d'offense
Point d'huile.
La loi est nue

"La pluie"

Après que j'eus par le fer par le feu par la cendre visité les lieux les plus célèbres de l'histoire après
que j'eus par la cendre le feu la terre et les astres courtisé de mes ongles de chien sauvage et de
ventouse le champ autoritaire des protoplasmes
Je me trouvais comme à l'accoutumée du temps jadis au milieu d'une usine de nœuds de vipère dans
un gange de cactus dans une élaboration de pèlerinages d'épines et comme à l'accoutumée j'étais
salivé de membres et de langues nés mille ans avant la terre et comme à l'accoutumée je fis ma
prière matinale celle qui me préserve du mauvais œil et que j'adresse à la pluie sous la couleur
aztèque de son nom

Pluie qui si gentiment laves l'académique vagin de la terre d'une injection perverse
Pluie toute-puissante qui fais sauter le doigt des roches sur le billot
Pluie qui gaves une armée de vers comme n'en saurait nourrir une forêt de mûriers
Pluie stratège génial qui pousses sur la glace de l'air ton armée de zigzags de berges innombrables
qui ne peut pas ne pas surprendre l'ennui le mieux gardé
Pluie ruche de guêpes beau lait dont nous sommes les porcelets
Pluie je vois tes cheveux qui sont une explosion continue d'un feu d'artifice de hourras crépitant tes
cheveux de fausses nouvelles aussitôt démenties
Pluie qui dans tes plus répréhensibles débordements n'as garde d'oublier que les jeunes filles du
Chiriqui tirent soudain de leur corsage de nuit une lampe faite de lucioles émouvantes
Pluie inflexible qui ponds des œufs dont les larves sont si fières que rien ne peut les obliger à passer
à la poupe du soleil et de le saluer comme un amiral
Pluie qui es l'éventail de poisson frais derrière lequel se cachent les races courtoises pour voir passer
la victoire aux pieds sales
Salut à toi pluie reine au fond de l'éternel déesse dont les mains sont multiples et dont le destin est
unique toi sperme toi cervelle toi fluide
Pluie capable de tout sauf de laver le sang qui coule sur les doigts des assassins des peuples surpris
sous les hautes futaies de l'innocence

"Allure"

“Désastre”

“Société secrète”

“Traversée nocturne”

“Entre autres massacres”

*De toutes leurs forces le soleil et la lune s'entrechoquent
les étoiles tombent comme des témoins trop mûrs
et comme une portée de souris grises*

*ne crains rien apprête tes grosses eaux
qui si bien emportent la berge des miroirs*

*ils ont mis de la boue sur mes yeux
et vois je vois terriblement je vois
de toutes les montagnes de toutes les îles
il ne reste plus rien que les quelques mauvais chicots
de l'impénitente salive de la mer*

“Le griffon”

“Rachat”

“Mississipi”

*Hommes tant pis qui ne vous apercevez pas que mes yeux
se souviennent
de frondes et de drapeaux noirs
qui assassinent à chaque battement de mes cils*

*Hommes tant pis qui ne voyez pas qui ne voyez rien
pas même la très belle signalisation de chemin de fer que
font sous mes paupières les disques rouges et noirs du
serpent-corail que ma munificence love dans mes larmes*

*Hommes tant pis qui ne voyez pas qu'au fond du réticule
où le hasard a déposé nos yeux
il y a qui attend un buffle noyé jusqu'à la garde des yeux
du marécage*

*Hommes tant pis qui ne voyez pas que vous ne pouvez
m'empêcher de bâtir à sa suffisance
des îles à la tête d'œuf de ciel flagrant
sous la férocité calme du géranium immense de notre soleil*

"Blues"

'Le bouc émissaire'

(voir plus haut)

"Transmutation"

'Demeure l'

'Le coup de couteau du soleil dans le dos de villes surprises'

Et je vis un premier animal

il avait un corps de crocodile, des pattes d'équidé une tête de chien mais lorsque je regardai de plus près à la place des bubons c'étaient des cicatrices laissées en des temps différents par les orages sur un corps longtemps soumis à d'obscurités épreuves

sa tête je l'ai dit était de chiens pelés que l'on voit rôder autour des volcans dans les villes que les hommes n'ont pas osé rebâtir et que hantent éternellement les âmes des trépassés

et je vis un second animal

il était couché sous un bois de dragonnier des deux côtés de son museau de chevrotain comme des moustaches se détachaient deux rostres enflammés aux pulpes

et je vis un troisième animal qui était un ver de terre mais un vouloir étrange animait la bête d'une longue étroitesse et il s'étirait sur le sol perdant et repoussant sans cesse des anneaux qu'on ne lui aurait jamais cru la force de porter et qui se poussaient entre eux la vie très vite comme un mot de passe très obscène il s'étirait sur le sol perdant et repoussant sans cesse des anneaux...

alors ma parole se déploya dans une clairière de paupières somnolentes, velours sur lequel les étoiles les plus filantes allaitent leurs ânesses

le bariolage sauta livré par les veines d'une géante nocturne

ô la maison bâtie sur roc la femme glaçon du lit la catastrophe perdue comme une aiguille dans une botte de foin une pluie d'onyx tomba et des sceaux brisés sur un monticule dont aucun prêtre d'aucune religion n'a jamais cité le nom et d'une étoile sur la croupe d'une planète

sur la gauche délaissant les étoiles disposer le vever de leurs nombres les nuages ancrer dans nulle mer leurs récifs le cœur noir blotti dans le cœur de l'orage

nous fondîmes sur demain avec dans nos poches le coup de couteau très violent du soleil dans le dos des villes surprises.

Commentaire

Le poème présente un bestiaire monstrueux qui pourrait ne pas être hallucinatoire. En fait, on pourrait comprendre que, au cours d'une nuit, le poète regarde le ciel (on peut relever des mots évocateurs de la voûte astrale : «*étoiles filantes*», «*géante nocturne*», «*planète*»), et voit des constellations dont les formes s'organisent selon un bestiaire céleste :

-le «*crocodile*» représente la constellation du Lézard ;

-l'«*équidé*» figure dans la constellation de Pégase ;

-le «*chien*» est présent dans le ciel avec les constellations du Grand Chien et du Petit Chien ;

-le monstre au «*museau de chevrotain*» serait la réplique de la constellation du Capricorne ;

-l'«*immense ver de terre*» qui déroule ses anneaux représenterait la constellation du Serpent ;

-le «*bois de dragonnier*» évoquerait la constellation du Dragon ;

-«*la femme glaçon*» serait la métaphore elliptique de l'Étoile polaire ;
-«*les étoiles filantes allaitent leurs ânesses*» serait la métaphore de la blancheur de la Voie Lactée, l'image des ânesses s'expliquant du fait que le lait d'ânesse était très prisé de la femme de Néron, la belle Poppée, qui aurait dû son teint d'albâtre aux bains qu'elle en prenait.
Le poème s'achève sur une image d'une violence inouïe : la nuit déchirée, poignardée, s'éteint avec tout son cortège de constellations zoomorphes. Le jour nouveau, «*demain*», éclate sur «*le coup de couteau*» d'un soleil meurtrier, et se répand comme un jet de sang «*dans le dos des villes surprises*». Il est vrai que, sous les Tropiques, la nuit profonde est brutalement déchirée, éblouie, par l'éclat du jour. La ville s'éveille comme un dormeur sursautant après une nuit de cauchemar. Le poète se résigne difficilement à voir que le charme de la nuit avec son ballet nocturne des constellations est brutalement détruit par l'irruption du jour assassinant le rêve.
D'ailleurs, cette image assassine du jour ou de la nuit apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre de Césaire.

“À l'heure où dans la chaleur les moines nus descendent de l'Himalaya”

“Attentat aux mœurs”

“Fils de la foudre”

*Et sans qu'elle ait daigné séduire les geôliers
à son corsage s'est délité un bouquet d'oiseaux-mouches
à ses oreilles ont germé des bourgeons d'atolls
elle me parle une langue si douce que tout d'abord je ne comprends pas mais à la longue je devine
qu'elle m'affirme que le printemps est arrivé à contre-courant
que toute soif est étanchée que l'automne nous est concilié que les étoiles dans la rue ont fleuri en
plein midi et très bas suspendent leurs fruits*

“Laissez passer”

“Solide”

“La femme et la flamme”

“Millibars de l'orage”

*N'apaisons pas le jour et sortons la face nue
face aux pays inconnus qui coupent aux oiseaux leur sifflet
le guet-apens s'ouvre le long d'un bruit de confins de planètes.*

*Ne fais pas attention aux chenilles qui tissent souple
mais seulement aux millibars qui se plantent dans le mille d'un orage
à délivrer l'espace où se hérissent le cœur des choses et la venue de l'homme*

*Rêve n'apaisons pas
parmi les clous de chevaux fous*

un bruit de larmes qui tâtonne vers l'aile immense des paupières.

“Galanterie de l'histoire”

“À quelques milles de la surface”

“Chevelure”

*Dirait-on pas bombardé d'un sang de latérites
bel arbre nu
en déjà l'invincible départ vers on imagine un sabbat de splendeur
et de villes l'invincible et spacieux cri du coq*

*Innocence qui ondoies
tous les sucres qui montent dans la luxure de la terre
tous les poisons que distillent les alambics nocturnes
dans l'involucre des malvacées
tous les tonnerres des saponaires
sont pareils à ces mots discordants écrits par l'incendie des bûchers
sur les oriflammes sublimes de ta révolte*

*Chevelure
flammes ingénues qui léchez un cœur insolite
la forêt se souviendra de l'eau et de l'aubier*

*comme moi je me souviens du musée attendri
des grands fleuves qui titubent comme des aveugles
la forêt se souvient que le dernier mot ne peut être
que le cri flambant de l'oiseau des ruines dans le bol de l'orage
Innocent qui va là
oublie de te rappeler
que le baobab est notre arbre
qu'il mal agite des bras si nains
qu'on le dirait un géant imbécile
et toi
séjour de mon insolence de mes tombes de mes trombes
crinière paquet de lianes espoir fort des naufragés
dors doucement au tronc méticuleux de mon étreinte ma femme*

ma citadelle

“Scalp”

“La tornade”

*Le temps que le sénateur s'aperçut que la tornade était assise dans son assiette
et la tornade était dans l'air fourrageant dans Kansas-City
Le temps que le pasteur aperçut la tornade dans l'œil bleu de la femme du shériff*

*et la tornade fut dehors faisant apparaître à tous sa large face
puant comme dix mille nègres entassés dans un train
le temps pour la tornade de s'esclaffer de rire
et la tornade fit sur tout une jolie imposition de mains de ses belles mains blanches d'ecclésiastique
Le temps pour Dieu de s'apercevoir qu'il avait bu de trop cent verres de sang de bourreau
et la ville fut une fraternité de taches blanches et noires répandues en cadavres sur la peau d'un
cheval abattu en plein galop
Et la tornade ayant subi les provinces de la mémoire riche gravât
craché d'un ciel engrangé de sentences tout trembla
une seconde fois l'acier tordu fut retordu*

*Et la tornade qui avait avalé comme un vol de grenouilles son troupeau de toitures et de cheminées
respira bruyamment une pensée que les prophètes n'avaient jamais su deviner*

"Lynch II"

"Apothéose"

"Croisade du silence"

*Et maintenant
que les vastes oiseaux se suicident
que les entrailles des animaux noircissent sur le couteau du sacrifice
que les prêtres se plantent une vocation aux carrefours noués dans le terreau du bric-à-brac*

*Noir c'est noir non noir
noir lieu-dit
lieu de stigmates
feu de chair comme mémoré*

*lorsque dans tes venaisons une pierre comble à milles visages
le grand trou que dans tes chairs faisait l'eau sombre
de la parole l'éteint Chimborazo dévore encore le monde*

"Totem"

*De loin en proche de proche en loin le sistre des
circoncis et un soleil hors mœurs
buvant dans la gloire de ma poitrine un grand coup de*

*vin rouge et de mouches
comment d'étage en étage de détresse en héritage le
totem ne bondirait-il pas au sommet des buildings sa
tiédeur de cheminée et de trahison ?
Comme la distraction salée de ta langue destructrice
comme le vin de ton venin
comme ton rire de dos de marsouin dans l'argent du
naufnage
comme la souris verte qui naît de la belle eau captive*

de tes paupières
comme la course des gazelles de sel fin de la neige sur
la tête sauvage des femmes et de l'abîme
comme les grandes étamines de tes lèvres dans le filet
bleu du continent
comme l'éclatement de feu de la minute dans la trame
serrée du temps
comme la chevelure de genêt qui s'obstine à pousser
dans l'arrière-saison de tes yeux à marine
chevaux du quadriges piétinez la savane de ma parole
vaste ouverte
du blanc au fauve
il y a les sanglots le silence la mer rouge et la nuit

“Défaire et refaire le soleil”

demeure faite d'on ne sait à quel saint se vouer
demeure faite d'éclats de sabre
demeure faite de cous tranchés
demeure faite de grains de la pluie du déluge
demeure faite d'harmonicas mâles
demeure faite d'eau verte et d'ocarinas femelles
demeure faite de plumes d'ange déchu
demeure faite de touffes de petits rires
demeure faite de cloches d'alarme
demeure faite de peaux de bêtes et de paupières
demeure faite de grains de sénevé
demeure faite de doigts d'éventails
demeure faite de masse d'armes
demeure faite d'une pluie de petits cils
demeure faite d'une épidémie de tambours

quel visage aurions-nous à ne pas défier la mer d'un pied plus
retentissant que nos cœurs à grenouilles

Demeure faite de crotte de poule
demeure faite de sumac toxique
demeure faite de plumes pour couronne d'oiseau-mouche

Geôlier est-ce que vous ne voyez pas que mon œil toujours serré dans mes poings crie que mon
estomac me remonte à la gorge et l'alimente d'un vol de ravets nés de sa mouture de saburre?

Bel ange intime usure la mienne la vôtre le pardon est un pied-plat à bannir de notre vue mais ma
colère m'apporte seule le bouquet de votre odeur et sa poignée de clés.

Puissant d'elle naissez comme d'elle je nais au jour.

Geôlier mes poings serrés, m'y voici, mes poings serrés m'y voilà dans ma demeure à votre barbe.

Demeure faite de votre impuissance de la puissance de mes gestes simples de la liberté de mes
spermatozoïdes demeure matrice noire tendue de courtine rouge le seul reposoir que je bénisse d'où
je peux regarder le monde éclater au choix de mon silence

"Samba"

Tout ce qui d'anse s'est agglutiné pour former tes seins toutes les cloches d'hibiscus toutes les huîtres perlières toutes les pistes brouillées qui forment une mangrove tout ce qu'il y a de soleil en réserve dans les lézards de la sierra tout ce qu'il faut d'iode pour faire un jour marin tout ce qu'il faut de nacre pour dessiner un bruit de conque sous-marine

*Si tu voulais
les tétrodonts à la dérive iraient se donnant la main
Si tu voulais
tout le long du jour les péronias de leurs queues
feraient des routes et les évêques seraient si rares
qu'on ne serait pas surpris d'apprendre qu'ils ont
été avalés par les crosses des trichomans
Si tu voulais
la force psychique
assurera toute seule la nuit d'un balisage d'araras
Si tu voulais
dans les faubourgs qui furent pauvres les norias
remonteraient avec dans les godets le parfum des
bruits les plus neufs dont se grise la terre dans ses
plis infernaux
Si tu voulais
les fauves boiraient aux fontaines
et dans nos têtes
les patries de terre violente
tendraient comme un doigt aux oiseaux l'allure
sans secousse des hauts mélèzes*

"Intercesseur"

*Bond vague de l'once sans garrot
au zénith
poussière de lait
un midi est avec moi
glissé très rare de tes haras
d'ombres cuites et
très rares entrelacs des doigts
Ô soleil déchiré
aveugle paon magique et frais
aux mains d'arches d'éprouvettes
futile éclipse de l'espace*

"La roue"

*La roue est la plus belle découverte de l'homme et la seule
il y a le soleil qui tourne
il y a la terre qui tourne
il y a ton visage qui tourne sur l'essieu de ton cou quand tu pleures*

*mais vous minutes n'enroulerez-vous pas sur la bobine à
vivre le sang lapé
l'art de souffrir aiguisé comme des moignons d'arbre par
les couteaux de l'hiver
la biche saoule de ne pas boire
qui me pose sur la margelle inattendue ton visage de goélette démâtée
ton visage
comme un village endormi au fond d'un lac
et qui renaît au jour de l'herbe
et de l'année germe*

"Calme"

"An neuf"

*Les hommes ont taillé dans leurs tourments une fleur
qu'ils ont juchée sur les hauts plateaux de leur face
la faim leur fait un dais*

*une image se dissout dans leur dernière larme
ils ont bu jusqu'à l'horreur féroce
les monstres rythmés par les écumes
En ce temps-là
il y eut une
inoubliable
métamorphose
les chevaux ruaient un peu de rêve sur leurs sabots
de gros nuages d'incendie s'arrondirent en champignon
sur toutes les places publiques
ce fut une peste merveilleuse
sur le trottoir les moindres réverbères tournaient leur
tête de phare
quant à l'avenir anophèle vapeur brûlante il sifflait*

*dans les jardins
En ce temps-là
le mot ondée
et le mot sol meuble
le mot aube
et le mot copeaux
conspirèrent pour la première fois*

"Ex-voto pour un naufrage"

*Hélé helélé le Roi est un grand roi
que sa majesté daigne regarder dans mon anus pour voir
s'il contient des diamants
que sa majesté daigne explorer ma bouche pour voir combien elle contient de carats*

tam-tam ris

*tam-tam ris
je porte la litière du roi
j'étends le tapis du roi
je suis le tapis du roi
je porte les écrouelles du roi
je suis le parasol du roi
riez riez tam-tams des kraals
tam-tams des mines qui riez sous cape
tam-tams sacrés qui riez à la barbe des missionnaires de vos dents de rat et d'hyène
tam-tams de la forêt
tam-tams du désert
tam-tam pleure
tam-tam pleure
brûlé jusqu'au fougueux silence de nos pleurs sans rivage
et roulez*

*roulez bas rien qu'un temps de bille
le pur temps de charbon de nos longues affres majeures
roulez roulez lourds délires sans vocable
lions roux sans crinière
tam-tams qui protégez mes trois âmes mon cerveau mon cœur mon foie
tam-tams durs qui très haut maintenez ma demeure de vent d'étoiles
sur le roc foudroyé de ma tête noire
et toi tam-tam frère pour qui il m'arrive de garder tout le long du jour un mot tour à tour chaud et frais
dans ma bouche comme le goût peu connu de la vengeance
tam-tam de Kalaari
tam-tam de Bonne Espérance qui coiffez le cap de vos menaces
O tam-tam de Chaka*

*tam, tam, tam
tam, tam, tam
Roi nos montagnes sont des cavales en rut saisies en pleine convulsion de mauvais sang
Roi nos plaines sont des rivières qu'impatientent les fournitures de pourritures montées de la mer et
de vos caravelles
Roi nos pierres sont des lampes ardentes d'une espérance veuve de dragon
Roi des arbres sous la forme déployée que prend une flamme trop grosse pour notre coeur trop faible
pour un donjon
Riez riez donc tam-tams de Cafrerie
comme le beau point d'interrogation du scorpion
dessiné au pollen sur le tableau du ciel et de nos cervelles à minuit
comme un frisson de reptile marin charmé par la pensée du mauvais temps*

du petit rire renversé de la mer dans les hublots très beaux du naufrage.

N'est peut-être pas dans le poème

Commentaire

Ce fut le premier poème de Césaire à paraître dans une publication de son parti. Mais entre la poésie surréaliste des Armes miraculeuses Ici le poète évoque de façon ironique et moqueuse le régime des Blancs en Afrique du Sud, et fait appel à l'Histoire des Noirs de la région comme source d'un nouvel esprit qui fera naufrager les colonialistes.

“Depuis Akkad, depuis Élam, depuis Sumer”

*Éveilleur, arracheur,
Souffle souffert, souffle accoureur*

*Maître des trois chemins, tu as en face de toi un homme qui a beaucoup marché
Depuis
Élam.
Depuis
Akkad.
Depuis
Sumer.*

*Maître des trois chemins, tu as en face de toi un homme qui a beaucoup porté
Depuis
Élam.
Depuis
Akkad. Depuis Sumer.*

*J'ai porté le corps du commandant.
J'ai porté le chemin de fer du commandant.
J'ai porté la locomotive du commandant, le coton du commandant.
J'ai porté sur ma tête laineuse qui se passe si bien de coussinet Dieu, la machine, la route - le Dieu
du commandant.*

*Maître des trois chemins j'ai porté sous le soleil, j'ai porté dans le brouillard j'ai porté sur les tessons
de braise des fourmis manians.
J'ai porté le parasol j'ai porté l'explosif j'ai porté le carcan.
Depuis
Akkad.
Depuis
Élam.
Depuis
Sumer.*

*Maître des trois chemins,
Maître des trois rigoles, plaise que pour une fois
- la première depuis Akkad depuis Élam depuis Sumer –
le museau plus tanné apparemment que le cal de mes pieds mais en réalité plus doux que le bec
minutieux du corbeau et comme drapé, des plis amers que me fait ma grise peau d'emprunt
(livrée que les hommes m'imposent chaque hiver) j'avance à travers les feuilles mortes de
mon petit pas sorcier*

*vers là où menace triomphalement l'inépuisable injonction des hommes
jetés aux ricanements nouveaux de l'ouragan.
Depuis
Élam depuis
Akkad depuis
Sumer.*

Commentaire

Césaire rendit immémoriale l'histoire de sa race d'esclaves.
Le poème parut d'abord dans "Action", n° 134, 25 avril 1947.

“Au serpent”

Où où où

Où où où

La parole me fut vulgaire

Ô serpent dos somptueux enfermes-tu dans ton onduleuse lanière l'âme puissante de mon grand-père?

Salut à toi serpent par qui le matin agite la belle chevelure mauve des manguiers de décembre et pour qui la nuit invention du lait dégringole de son mur ses souris lumineuses

Salut à toi serpent cannelé comme le fond de la mer et que mon cœur nous détache de vrai comme prémisses du déluge

Sali ut à toi serpent ta reptation est plus majestueuse que leur démarche et la paix que leur dieu ne donne pas tu la détiens souverainement.

“Torture”

“Fanion”

“À l'Afrique”

(voir plus haut)

“Délicatesse d'une momie”

“Démon”

Je frappai ses jambes et ses bras. Ils devinrent des pattes de fer terminées par des serres très puissantes recouvertes de petites plumes souples et vertes qui leur faisaient une gaine discernable mais très bien étudiée. D'une idée-à-peur de mon cerveau lui naquit son bec, d'un poisson féroce armé. Et l'animal fut devant moi oiseau. Son pas régulier comme une horloge arpenta despotiquement le sable rouge comme mesureur d'un champ sacré né de la larme perfide d'un fleuve. Sa tête? je la vis très vite de verre translucide à travers lequel l'œil tournait un agencement de rouages très fins de poulies de bielles qui de temps en temps avec le jeu très impressionnant des pistons injectaient le temps de chrome et de mercure

Déjà la bête était sur moi invulnérable

Au-dessous des seins et sur tout le ventre au-dessous du cou et sur tout le dos ce que l'on prenait à première vue pour des plumes étaient des lamelles de fer peint qui lorsque l'animal ouvrait et refermait les ailes pour se secouer de la pluie et du sang faisaient une perspective que rien ne pouvait compromettre de relents et de bruits de cuillers heurtées par les mains blanches d'un séisme sans les corbeilles sordides d'un été trop malsain.

Commentaire

Aimé Césaire décrit sa rencontre d'une bête monstrueuse, chimérique, faite de chair et de métal, qui serait, en fait, un avion animalisé !

"Marais"

*Le marais déroulant son lasso jusque-là lové autour de son nombril
et me voilà installé par les soins obligeants de l'enlèvement au fond du marais et fumant le tabac le
plus rare qu'aucune alouette ait jamais fumé.*

*Miasme on m'avait dit que ce que ce ne pouvait être que le règne du crépuscule. Je te donne acte
que l'on m'avait trompé. De l'autre côté de la vie, de la mort, montent des bulles. Elles éclatent à la
surface avec un bruit d'ampoules brisées. Ce sont les scaphandriers de la réclusion qui reviennent à
la surface remiser leur tête de plomb et de verre, leur tendresse.*

Tout animal m'est agami-chien de garde

Toute plante silphium-lascinatum, parole aveugle du Nord et du sud.

Pourtant alerte

Ce sont les serpents.

*L'un d'eux siffle le long de ma colonne vertébrale, puis s'enroulant au plus bas de ma cage
thoracique, lance sa tête jusqu'à ma gorge spasmodique.*

À la fin l'occlusion en est douce et j'entonne sous le sable

"Couteaux midi"

Quand les

Nègres font la

Révolution ils commencent par arracher du

Champ de

*Mars des arbres géants qu'ils lancent à la face du ciel comme des aboiements et qui couchent dans le
plus chaud de l'air de purs courants d'oiseaux frais où ils tirent à blanc.*

Ils tirent à blanc?

*Oui ma foi parce que le blanc est la juste force controversée du noir qu'ils portent dans le cœur et qui
ne cesse de conspirer dans les petits hexagones trop bien faits de leurs pores.*

*Les coups de feu blancs plantent alors dans le ciel des belles de nuit qui ne sont pas sans rapport
avec les cornettes des sœurs de*

Saint-Joseph de

Cluny qu'elles lessivent sous les espèces de midi dans la jubilation solaire du savon tropical.

Midi?

Oui,

*Midi qui disperse dans le ciel la ouate trop complaisante qui capitonne mes paroles et où mes
cris se prennent.*

Midi?

Oui

Midi amande de la nuit et langue entre mes crocs de poivre.

Midi?

Oui

*Midi qui porte sur son dos de galeux et de vitrier toute la sensibilité qui compte de la haine et des
ruines.*

Midi? pardieu

*Midi qui après s'être recueilli sur mes lèvres le temps d'un blasphème et aux limites cathédrales de
l'oisiveté met sur toutes les lignes de toutes les mains les trains que la repentance gardait en
réserve dans les coffres-forts du temps sévère.*

*Midi?
Oui
Midi somptueux qui de ce monde m'absente.*

*Doux
Seigneur !
durement je crache.
Au visage des affameurs, au visage
des insulteurs, au visage des parachutistes et des éventreurs.
Seigneur dur !
doux je siffle ; je siffle doux.
Doux comme l'hièble
doux comme le verre de catastrophe
doux comme la houppelande faite de plumes d'oiseau que
la vengeance vêt après le crime
doux comme le salut des petites vagues surprises en jupes
dans les chambres du mancenillier
doux comme un fleuve de mandibules et la paupière du perroquet
doux comme une pluie de cendre emperlée de petits feux.*

*Oh ! je tiens mon pacte
debout dans mes blessures où mon sang bat contre les fûts du naufrage des cadavres de chiens
crevés d'où fusent des colibris, c'est le jour,
un jour pour nos pieds fraternels
un jour pour nos mains sans rancunes
un jour pour nos souffles sans méfiance
un jour pour nos faces sans vergogne*

*et les
Nègres vont cherchant dans la poussière - à leur oreille à pleins poumons les pierres précieuses
chantant - les échardes dont on fait le mica dont on fait les lunes et l'ardoise lamelleuse dont
les sorciers font l'intime férocité des étoiles.*

"Idylle"

"Mot de passe"

*Zélande je me mets au diapason
Zélande qui ne me donne jamais que le temps de ranger dans l'armoire de ma gorge tous les mots
par lesquels j'avais pris les jours au piège d'un calendrier sans viscères
Zélande au fond du naufrage
Zélande avec autour un sol jonché de carapaces
Zélande à la rosace de zinnias
Zélande cil vibratile de l'innocence
Zélande dont les yeux sont une montre arrêtée sur une heure illisible
Zélande tempête mal lacée de noir sur le feu de la terre
Zélande mot de passe
Zélande hippobroma
Zélande concurrence d'antipode
Zélande ne m'interroge pas
Zélande je ne sais plus mon nom au matin rouleur de la première force de la première épave de la*

dernière aurore
nos dents feront le bond d'une terre au haut d'un ciel de cannelle et de girofles
tu ouvriras tes paupières qui sont un éventail très beau
fait de plumes rougies de regarder mon sang battre
une saison triomphante des essences les plus rares
ce sera tes cheveux
ballant au vent puéril la nostalgie des longues canéfices

“Tournure des choses”

“Question préalable”

“Tatouage des regards”

“Aux écluses du vide”

Au premier plan et fuite longitudinale un ruisseau desséché sommeilleux roule de galets d'obsidiennes. Au fond un point quiète architecture de bords démantelés de montagnes érodées sur le fantôme deviné desquels naissent serpents chariots œil de chat des constellations alarmantes. C'est un étrange gâteau de lucioles lancé contre la face grise du temps, un grand éboulis de tessons d'icônes et de blasons de poux dans la barbe de Saturne. A droite très curieusement debout à la paroi a*squameuse de papillons crucifiés ailes ouvertes dans la gloire une gigantesque bouteille dont le goulot d'or très long boit dans les nuages une goutte de sang. Pour ma part je n'ai plus soif. Il m'est doux de penser le monde défait comme un vieux matelas à coprah comme un vieux collier vaudou comme le parfum du pécaré abattu. Je n'ai plus soif.

Par le ciel ébranlé
par les étoiles éclatées
par le silence tutélaire
de très loin d'outre-moi je viens vers toi
femme surgie d'un bel aubier
et tes yeux blessures mal fermées
sur ta pudeur d'être née.

C'est moi qui chante d'une voix prise encore dans le balbutiement des éléments. Il est doux d'être un morceau de bois un bouchon une goutte d'eau dans les eaux torrentielles de la fin et du recommencement. Il est doux de s'assoupir au cœur brisé des choses. Je n'ai plus aucune espèce de soif. Mon épée faite d'un sourire de dents de requin devient terriblement inutile. Ma masse d'armes est très visiblement hors de saison et hors de jeu. La pluie tombe. C'est un croisement de gravats, c'est un incroyable arrimage de l'invisible par des liens de toute qualité, c'est une ramure de syphilis, c'est le diagramme d'une saoulerie à l'eau-de-vie, c'est un complot de cuscutes, c'est la tête du cauchemar fichée sur la pointe de lance d'une foule en délire.

J'avance jusqu'à la région des lacs bleus. J'avance jusqu'à la région des solfatares
j'avance jusqu'à ma bouche cratériforme vers laquelle ai-je assez peiné ? Qu'ai-je à jeter ? Tout ma foi tout. Je suis tout nu. J'ai tout jeté. Ma généalogie. Ma veuve. Mes compagnons. J'attends le bouillonnement. j'attends le coup d'aile du grand albatros séminal qui doit faire de moi un homme nouveau. j'attends l'immense tape, le soufflet vertigineux qui me sacrera chevalier d'un ordre platonien.

*Et seulement c'est le débouché des grands fleuves
c'est l'amitié des yeux de toucans
c'est l'érection au fulminate de montagnes vierges
je suis investi. L'Europe patrouille dans mes veines comme une meute de filaires sur le coup de inuit.*

*Europe éclat de fonte
Europe tunnel bas d'où suinte une rosée de sang
Europe vieux chien Europe calèche à vers
Europe tatouage pelé Europe ton nom est un gloussement
rauque et un choc assourdi*

*je déplie mon mouchoir c'est un drapeau
j'ai mis ma belle peau
j'ai ajusté mes belles pattes onglées*

*Nom ancien
je donne mon adhésion à tout ce qui poudroie le ciel de son insolence à tout ce qui est loyal et
fraternel à tout ce qui a le courage d'être éternellement neuf à tout ce qui sait donner son cœur au feu
à tout c qui a la force de sortir d'une sève inépuisable à tout ce qui est calme et sûr à hoquet
considérable*

"Déshérence"

"À la nuit"

"Quelconque"

"Ode à la Guinée"

"Cheval"

*Mon cheval bute contre des crânes joués à la marelle de la rouille
mon cheval se cabre dans un orage de nuages qui sont des putréfactions de chairs à naufrage
mon cheval hennit dans la petite pluie de roses que fait mon sang dans le décor des fêtes foraines
mon cheval bute aux buissons de cactus qui sont les nœuds de vipère de mes tourments
mon cheval bute hennit et bute vers le rideau de sang de mon sang
tiré sur tous les ruffians qui jouent aux dés mon sang
mon cheval bute devant l'impossible flamme de la barre que hurlent les vésicules de mon sang*

*Grand cheval mon sang
mon sang vin de vomissure d'ivrogne
je te le donne grand cheval
je te donne mes oreilles pour en faire des naseaux sachant frémir
mes cheveux pour en faire une crinière des mieux sauvages
ma langue pour en faire des sabots de mustang
je te les donne
grand cheval*

*pour que tu abordes à l'extrême limite de la fraternité
les hommes d'ailleurs et de demain
avec sur le dos un enfant aux lèvres à peine remuées
qui pour toi
désarmera
la mie chlorophyllienne des vastes corbeaux de l'avenir.*

“Demeure antipode”

“Soleil et eau”

*Mon eau n'écoute pas
mon eau chante comme un secret
Mon eau ne chante pas
mon eau exulte comme un secret
Mon eau travaille
et à travers tout roseau exulte
jusqu'au lait du rire
Mon eau est un petit enfant
mon eau est un sourd
mon eau est un géant qui te tient sur la poitrine un lion
ô vin
vaste immense
par le basilic de ton regard complice et somptueux*

“D'une métamorphose”

“Marche des perturbations”

“Barbare”

*C'est le mot qui me soutient
et frappe sur ma carcasse de cuivre jaune
où la lune dévore dans la soupente de la rouille
les os barbares
des lâches bêtes rôdeuses du mensonge*

*Barbare
du langage sommaire
et nos faces belles comme le vrai pouvoir opératoire
de la négation*

*Barbare
des morts qui circulent dans les veines de la terre
et viennent se briser parfois la tête contre les murs de nos oreilles
et les cris de révolte jamais entendus
qui tournent à mesure et à timbres de musique*

*Barbare
l'article unique*

*barbare le tapaya
barbare l'amphisbène blanche
barbare moi le serpent cracheur
qui de mes putréfiantes chairs me réveille
soudain gekko volant
soudain gekko frangé
et me colle si bien aux lieux mêmes de la force
qu'il vous faudra pour m'oublier
jeter aux chiens la chair velue de vos poitrines*

Commentaire

Césaire assume l'épithète «*barbare*», comme il l'avait déjà fait pour le mot «*nègre*», afin d'en faire une autre arme de combat contre l'oppression linguistique des cultures européennes. Signalons que le tapaya et le gekko sont des reptiles de l'ordre des sauriens, propres aux pays tropicaux ; ils ressemblent à de gros lézards aux formes plus lourdes et aux pattes plus développées (le gekko a même aux pattes des sortes de ventouses par lesquelles il s'accroche) ; que l'amphisbène est un reptile intermédiaire entre le lézard et le serpent.

''Cercle non vicieux''

*Penser est trop bruyant
à trop de mains poussent trop de hannetons
Du reste je ne me suis jamais trompé
les hommes ne m'ont jamais déçu ils ont des regards qui les débordent*

*La nature n'est pas compliquée
Toutes mes suppositions sont justes
Toutes mes implications fructueuses
Aucun cercle n'est vicieux
Creux
Il n'y a que mes genoux de noueux et qui s'enfoncent pierreux
dans le travail
des autres et leur sommeil*

''Autre horizon''

*Nuit stigmaté fourchu
nuit buisson télégraphique planté dans l'océan
pour minutieuses amours de cétacés
nuit fermée*

*pourrissoir splendide
où de toutes ses forces de tous ses fauves se ramasse
le muscle violet de l'aconit napel de notre soleil*

“Mort à l'aube”

“À hurler”

Fou à hurler je vous salue de mes hurlements plus blancs que la mort

*Mon temps viendra que je salue
grand large
simple
où chaque mot chaque geste éclairera
sur ton visage de chèvre blonde
broutant dans la cuve affolante de ma main*

*et là là
bonne sangsue
là l'origine des temps
là la fin des temps
et la majesté droite de l'œil originel*

“Jugement de la lumière”

*Fascinant le sang les muscles
dévorer les yeux ce fouillis
chargeant de vérité les éclats routiniers
un jet d'eau de victorieux soleil
par quel
justice sera faite
et toutes les morgues démisées*

*Les vaiselles les chairs glissent dans l'épaisseur du cou
des vagues
les silences par contre ont acquis une pression formidable*

*Sur un arc de cercle
dans les mouvements publics des rivages
la flamme
est seule et splendide dans son jugement intègre*

Commentaire sur l'ensemble

On peut penser que le titre reprenait les mots d'Apollinaire qui, à la fin de son poème, “Zone”, disait au terme de sa triste errance nocturne dans Paris : «Adieu soleil cou coupé».

Cela s'imposerait d'autant plus que le recueil entier est marqué par l'empreinte du soleil, non seulement par les images mais aussi par l'impact de ce symbole sur l'univers : la vie cyclique des saisons, les modifications du temps atmosphérique, et le pouvoir métaphorique du soleil comme juge de l'être humain. Césaire semble élever le soleil, symbole qui domine les mythologies depuis le commencement des temps, au rang de déité dans sa cosmogonie personnelle. De plus, dans plusieurs poèmes, son dieu solaire contraste avec le dieu des chrétiens, et son évocation semble traduire son désir de retourner à ses origines géographiques et culturelles.

D'autre part, Césaire évoqua plusieurs fois la violence de la colonisation, la souffrance des peuples colonisés, et la nécessité de la résistance. Aussi peut-on voir dans le titre du recueil une référence à la pratique de couper le cou des coqs pour les empêcher de chanter ; le titre serait une métaphore dénonçant le fait que les colonisateurs ont tenté de réduire au silence les cultures et les identités des peuples colonisés. De plus, dans le poème "*Défaire et refaire le soleil*", on lit «*demeure faite de cous tranchés*».

Cependant, il se pourrait que le titre du recueil fasse allusion au «cou coupé» qui est un oiseau décrit dans tous les traités d'ornithologie : de l'espèce gros-bec, c'est une sorte de bouvreuil tropical, originaire du Sénégal, qui est aussi l'amadine fasciée ou "*amadina fasciata*" ; il doit son nom au fait que son plumage gris tacheté de blanc est marqué par une collerette de plumes rouges hémi-circulaire, ce qui lui donne l'aspect d'un oiseau égorgé. Cela autoriserait une nouvelle vision de l'image faisant du soleil un oiseau, un oiseau de feu, un phénix, ce qui débouche sur le paradigme poétique de la destruction, de la mort et de la renaissance.

Si Césaire s'exprima encore avec une âpre violence, le recueil dans son ensemble manifeste une nette évolution car, délaissant le surréalisme dominant dans "*Les armes miraculeuses*", il eut tendance à aller vers des images plus concrètes, à adopter une poétique un peu moins hermétique. Deux poèmes en particulier, "*Depuis Akkad, depuis Élam, depuis Sumer*" et "*Ex-voto pour un naufrage*" mettent en relief cette tendance, par des références à l'Histoire des Noirs et à la situation en Afrique du Sud. Enfin, ici, le poète fut plus optimiste, plus agressif, et semble avoir plus confiance en soi que dans les poèmes antérieurs ; cela pourrait tenir au fait que, de 1945 à 1947, à l'époque où il écrivit la plupart des poèmes destinés au recueil, il réussissait, avec l'appui de la gauche, à arracher au gouvernement français les bases d'une législation qui promettait d'améliorer rapidement les conditions socio-économiques des départements d'outre-mer.

Plusieurs poèmes masquent, dans l'énigme des images, un récit factuel, narratif, un récit vécu, un voyage en avion, une rêverie sidérale. Il ne s'agit pas donc pas de récits d'hallucinations car l'hallucination est une perception sans objet. Or, là, nous avons un objet. Il s'agit en fait, d'une illusion, c'est-à-dire de la perception métamorphosée d'un objet en un autre. Nous sommes en présence d'un «dérèglement de tous les sens» à la façon de Rimbaud, qui transfigure le réel en «monstres», en figures fantasmagoriques parées de toutes les magies et de tous les mystères de l'imaginaire poétique.

En 1948, pour célébrer le centenaire de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises, Léopold Sédar Senghor publia "*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*", ouvrage qui regroupait dix-sept poètes majeurs encore peu connus, mais qui allaient devenir les classiques de la génération de la décolonisation. L'ouvrage avait une préface de Jean-Paul Sartre, intitulée "*Orphée noir*", qui contribua beaucoup à lancer Césaire dans le monde littéraire de l'après-guerre et, en particulier, "*Cahier d'un retour au pays natal*", car le philosophe français vit en lui le poète le plus important de la nouvelle littérature nègre ; en effet, il y écrivit : «Ainsi Césaire réalise-t-il la synthèse miraculeuse des aspirations révolutionnaires et du souci poétique». L'anthologie marqua un moment charnière dans l'histoire de la littérature française, car elle était l'acte de naissance de la francophonie culturelle, et elle consacra le mouvement de «*la négritude*», René Maran déclarant : «On assiste à l'entrée dans les lettres françaises de l'humanisme noir.»

En août, Césaire participa au "Congrès mondial des intellectuels pour la paix", à Wroclaw, et, au cours de ce séjour, composa deux poèmes :

-l'un intitulé "**Varsovie**" où il utilisa l'image de la brique comme symbole du cauchemar du passé qui avait tourmenté la Pologne. Voici un extrait : «*ici la brique est le ricanement du mal briques sur les rues dispersées briques sur les juifs massacrés briques briques briques*».

-l'autre intitulé "**Couleur du tonnerre**" qui traite de l'exploitation et des guerres coloniales, et qui fut suivi de cette note : «*Extrait de "l'Épée nue", postface à paraître de "Soleil cou coupé"*». Voici un

extrait : «ô mercenaires condottières tueurs contrebande Vous tenez mal un dieu et qui toujours s'échappe lion roux panthère homme calme plainte de source sourire de femme de partout».
Ces poèmes parurent dans le numéro de la revue "Action" du 6-12 octobre 1948 ; mais il n'allait jamais les reprendre dans un recueil.

1950

"Corps perdu"

Recueil de onze poèmes

"Mot"

Parmi moi
de moi-même
à moi-même
hors toute constellation
en mes mains serré seulement
le rare hoquet d'un ultime spasme délirant
vibre mot
j'aurais chance hors du labyrinthe
plus long plus large vibre
en onde de plus en plus serrées
en lasso où me prendre
en corde où me pendre
et que me clouent toutes les flèches
et leur curare le plus amer
au beau poteau-mitan des très fraîches étoiles

vibre
vibre essence même de l'ombre
en aile en gosier c'est à force de périr
le mot nègre
sorti tout armé du hurlement
d'une fleur vénéneuse
le mot nègre
tout pouacre de parasites
le mot nègre
tout plein de brigands qui rôdent
des mères qui crient
des enfants qui pleurent
le mot nègre
un grésillement de chairs qui brûlent
âcre et de corne
le mot nègre
comme le soleil qui saigne de la griffe
sur le trottoir des nuages
le mot nègre
comme le dernier rire vêlé de l'innocence
entre les crocs du tigre
et comme le mot soleil est un claquement de balles
et comme le mot nuit un taffetas qu'on déchire

le mot nègre
dru savez-vous
du tonnerre d'un été
que s'arrogent
des libertés incrédules

“Présence”

Et si j'avais besoin de moi
d'un vrai sommeil
blond de même qu'un éveil
d'une ville s'évadant dans la jungle ou le sable
flairée nocturne flairée
d'un dieu hors rite ou de toi
d'un temps de mil et d'entreprise

et si j'avais besoin d'une île
Bornéo Sumatra, Maldives Laquedives
si j'avais besoin d'un Timor parfumé de santal
où de Moluques Ternate Tidor
ou de Célèbes ou de Ceylan
qui dans la vaste nuit magicienne
aux dents d'un peigne triomphant
peignerait le flux et le reflux

et si j'avais besoin de soleil
ou de pluie ou de sang
cordial d'une minute d'un petit jour inventé
d'un continent inavoué
d'un puits d'un lézard d'un rêve
songe non rabougri
la mémoire poumonneuse et le cœur dans la main
et si j'avais besoin de vague ou de misaine
ou de la poigne phosphorescente
d'une cicatrice éternelle

qui donc
qui donc
Ô grande fille à trier sauvage condamnée
en grain mon ombre
des grains d'une clarté
et qui savamment entre loup et chien m'avance
attentif à bien brouiller les comptes

“Longitude”

“Élégie-équation”

L'hibiscus qui n'est pas autre chose qu'un œil éclaté d'où pend le fil d'un long regard, les trompettes
des solandres,

le grand sabre noir des flamboyants, le crépuscule qui est un trousseau de clefs toujours sonnant, les aréquiers qui sont de nonchalants soleils jamais couchés parce qu'outrepercés d'une épingle que les terres à cervelle brûlée n'hésitent jamais à se fourrer jusqu'au cour, les souklyans effrayants, Orion l'extatique papillon que les pollens magiques crucifièrent sur la porte des nuits tremblantes les belles boucles noires des canéfices qui sont des mulâtresses très fières dont le cou tremble un peu sous la guillotine,
et ne t'étonne pas si la nuit je geins plus lourdement
ou si mes mains étranglent plus sourdement
c'est le troupeau des vieilles peines qui vers mon odeur
noir et rouge
en scolopendre
allonge la tête et d'une insistance du museau
encore molle et maladroite
cherche plus profond mon cour
alors rien ne me sert de serrer mon cour contre le tien
et de me perdre dans le feuillage de tes bras
il le trouve
et très gravement
de manière toujours nouvelle
le lèche
amoureusement
jusqu'à l'apparition sauvage du premier sang
aux brusques griffes ouvertes du
DÉSASTRE

"Corps perdu"

Moi qui Krakatoa
moi qui tout mieux que mousson
moi qui poitrine ouverte
moi qui laïlape
moi qui bêle mieux que cloaque
moi qui hors de gamme
moi qui Zambèze ou frénétique ou rhombe ou cannibale
je voudrais être de plus en plus humble et plus bas
toujours plus grave sans vertige ni vestige
jusqu'à me perdre tomber
dans la vivante semoule d'une terre bien ouverte.
Dehors une belle brume au lieu d'atmosphère serait point sale
chaque goutte d'eau y faisant un soleil
dont le nom le même pour toutes choses
serait RENCONTRE BIEN TOTALE
si bien que l'on ne saurait plus qui passe
ou d'une étoile ou d'un espoir
ou d'un pétale de l'arbre flamboyant
ou d'une retraite sous-marine
courue par les flambeaux des méduses-aurélies
Alors la vie j'imaginerai me baignerait tout entier
mieux je la sentirais qui me palpe ou me mord
couché je verrai venir à moi les odeurs enfin libres
comme des mains secourables
qui se feraient passage en moi

*pour y balancer de longs cheveux
plus longs que ce passé que je ne peux atteindre.
Choses écartez-vous faites place entre vous
place à mon repos qui porte en vague
ma terrible crête de racines ancreuses
qui cherchent où se prendre
Chose je sonde je sonde
moi le portefaix je suis porte-racines
et je pèse et je force et j'arcane
j'omphale
Ah qui vers les harpons me ramène
je suis très faible
je siffle oui je siffle des choses très anciennes
de serpents de choses caverneuses
Je or vent paix-là
et contre mon museau instable et frais
pose contre ma face érodée
ta froide face de rire défait.
Le vent hélas je l'entendrai encore
nègre nègre nègre depuis le fond
du ciel immémorial
un peu moins fort qu'aujourd'hui
mais trop fort cependant
et ce fou hurlement de chiens et de chevaux
qu'il pousse à notre poursuite toujours marronne
mais à mon tour dans l'air
je me lèverai un cri et si violent
que tout entier j'éclabousserai le ciel
et par mes branches déchiquetées
et par le jet insolent de mon fût blessé et solennel
je commanderai aux îles d'exister*

'Naissances'

*Rompue.
Eau stagnante de ma face
sur nos naissances enfin rompues.
C'est entendu,
dans les stagnantes eaux de ma face,
seul,
distant,
nocturne,
jamais,
jamais,
je n'aurai été absent.*

*Les serpents?
les serpents, nous les chasserons
Les montres?
les monstres - nous mordant
les remords de tous les jours
où nous ne nous complûmes - baisseront le souffle,*

nous flairant.

*Tout le sang répandu
nous le lécherons,
en épeautres nous en croîtrons,
de rêves plus exacts,
de pensées moins rameuses.
Ne soufflez pas les poussières,
l'anti-venin en rosace terrible équilibrera l'antique venin ;
ne soufflez pas les poussières ;
tout sera rythme visible,
et que reprendrions-nous ?
pas même notre secret.
Ne soufflez pas les poussières
une folle passion toujours roide étant ce par quoi tout sera étendu,
ce seront plus que tout escarboucles émerveillables
pas moins que l'arbre émerveillé
arbre non arbre
hier renversé
et vois,
les laboureurs célestes sont fiers d'avoir changé
ô laboureurs labourants
en terre il est replanté
le ciel pousse
il contre-pousse
arbre non arbre
bel arbre immense
le jour dessus se pose
oiseau effarouché*

''Au large''

''Ton portrait''

''Sommutation''

*toute chose plus belle
la chancellerie du feu
la chancellerie de l'eau
une grande culbute de promontoires
et d'étoiles
une montagne qui se délite en
orgie d'îles en arbres chaleureux
les mains froidement calmes du soleil
sur la tête sauvage d'une ville détruite
toute chose plus belle toute chose plus belle
et jusqu'au souvenir de ce monde y passe
un tiède blanc galop ouaté de noir
comme d'un oiseau marin qui s'est oublié en plein vol
et glisse sur le sommeil de ses pattes roses*

*toute chose plus belle en vérité plus belle
ombelle
et térébelle
la chancellerie de l'air
la chancellerie de l'eau
tes yeux un fruit qui brise sa coque sur le coup de minuit
et il n'est plus MINUIT
l'Espace vaincu le Temps vainqueur
moi j'aime le temps le temps est nocturne
et quand l'Espace galope qui me livre
le Temps revient qui me délivre
le Temps le Temps
ô claie sans venaison qui m'appelle
intègre
natal
solennel*

"Dit d'errance"

"De forlonge"

*il y a en face de moi un paysan extraordinaire
ce que chante ce paysan c'est une histoire
de coupeur de cannes*

*han le coupeur de cannes
saisit la dame à grands cheveux
en trois morceaux la coupe
ah le coupeur de cannes
la vierge point n'enterre
la jette en morceaux
les jette derrière
ah le coupeur de cannes*

*chante le paysan et vers un soir de coutelas s'avance
sans colère
les cheveux décoiffés de la dame aux grands cheveux
font des ruisseaux de lumière
ainsi chante le paysan*

Commentaire

Césaire, représentant de son peuple, dit être un «*corps perdu*», isolé de l'Afrique, rejeté par l'Europe, qui se cantonne dans son île natale où il se regroupera pour restaurer ses énergies poétiques et morales. Il remet en question sa recherche d'un paradis perdu en Afrique, notamment dans le dernier poème, «*Dit d'errance*», où il «*abat les arbres de paradis*». Sans rejeter entièrement l'image souvent optimiste et puissante du soleil du recueil précédent, il adopta ici l'image du volcan, celui de la Montagne Pelée de la Martinique s'étant dramatiquement manifesté en 1911. Dès son incipit : «*Moi qui Krakatoa*», il se donna à lire dans une nature tourmentée, toujours sous la menace du désastre et de la catastrophe volcaniques, symboliques de son tempérament, de ses aspirations, de sa vision du

monde et des humains, de sa parole proférée sur un mode torrentiel comme une lave en fusion comme une apocalypse «*péléenne*». Il allait se définir plus tard comme «*un poète péléen*». On trouve, dans ce recueil, une poésie plus simple, plus ouverte, que dans les recueils antérieurs.

Le livre, publié par les "Éditions Fragrance", montrait en couverture la "*Tête de nègre*" de Picasso, et était illustré de trente-deux de ses gravures. On a peu de détails sur les circonstances dans lesquelles Césaire prit contact avec le peintre, mais on sait que tous deux avaient participé à plusieurs congrès et assemblées politiques en France et ailleurs en Europe en 1948 et 1949 (le Congrès de Wrocław, la réunion du "Mouvement des intellectuels français pour la défense de la paix").

En février 1950, à la suite des révoltes en Côte d'Ivoire à Yamoussoukro et à Dembroko (où il y eut 12 morts et 50 blessés le 30 janvier 1950), il écrivit un poème où on lit : «*Histoire ! Écoute le conte De l'Afrique, ayant rejeté les chaînes du rêve, Des gens de Dembroko, des gens de Yamoussoukro, Qui, comme un feu noir, Sont passés à travers les crépuscules verts de la forêt Afin de devenir un mur vivant Autour de leurs propres meilleurs fils.*» Le poème fut publié en Union soviétique, et fut utilisé par deux membres d'une délégation du "Congrès international des intellectuels pour la paix" pour résumer la position d'un groupe en Union soviétique qui cherchait de la part des Noirs francophones une réduction d'armements et une politique antinucléaire ; mais Césaire ne l'a jamais repris. Étant donné les ressemblances stylistiques et thématiques entre ce poème et "*Le temps de la liberté*" (dans "*Ferrements*"), il y a lieu de croire que ces vers faisaient partie de la version originale de celui-ci.

Le 4 mai 1951 parut un poème de 44 vers intitulé "**Maurice Thorez parle**" qui était la contribution de Césaire aux célébrations marquant le cinquantième anniversaire du chef du "Parti communiste français". Au début du poème, il évoqua Thorez comme «*contrepoison aux poisons du mensonge, la raison claire contre les possédés, l'oiseau tonnerre dans le ciel capitaliste tout terne*». Après une série d'images qui constituent un avertissement au capitalisme, le narrateur arrive dans un paradis où «*il n'y a plus de taudis plus d'hommes à genoux plus de quinquets et où l'absurde recule / faisant droit au droit le jour reconstitué / LE COMMUNISME EST À L'ORDRE DU JOUR / le communisme est l'ordre même des jours / sang des martyrs - pollen leur lumière - Révolution leur bel été / et pour tous du pain et des roses / La terre à qui la travaille. Expropriation des expropriateurs. / Soleil. Paix. Et qu'importe qu'il y ait au ciel ou non / un paradis si nous nous unissons tous pour que la terre ne soit pas un enfer.*», ce qui serait la citation de paroles prononcées à un congrès récent du parti. Accompagné d'une photo de Thorez, le poème parut à la une de "Justice".

Signalons que Césaire écrivit au moins sept poèmes publiés dans des revues d'obédience communiste, fleurant bon le marxisme, qui ne figurent dans aucun de ses recueils ni dans ses "*Œuvres complètes*", et au sujet desquels il faut éviter des jugements anachroniques. L'un, intitulé "*Pour un gréviste assassiné*", fut repris en 1976 dans "Le progressiste", l'organe du "Parti progressiste martiniquais". Dans un autre, on peut lire : «*Quand Mister Churchill sourit aux anges / Je vois brûler Hiroshima.*» Il lui arriva aussi de célébrer Staline.

En 1951, il donna une courte préface au recueil de poèmes du poète haïtien René Depestre, "*Végétations de clarté*".

Au début de 1955, après presque cinq ans de silence sur la littérature en général et la poésie en particulier, il se lança dans un débat amical avec René Depestre sur la question des poésies nationales. Les origines du débat remontent à des réflexions d'Aragon, qui exigeait la soumission de l'écriture littéraire à l'idéal communiste, à l'orthodoxie politique et à la compréhension du prolétariat ; tentait de donner une ligne directrice aux écrits des communistes en espérant, par la même occasion, influencer la littérature française de façon globale ; prônait le retour à la littérature traditionnelle telle qu'elle s'était pratiquée pendant des siècles. Depestre, en visite à São Paulo à cette époque, écrivit dans une lettre à Charles Dobzynski à Paris que ses amis brésiliens s'intéressaient beaucoup aux idées d'Aragon, et que lui-même, à l'aide de ces mêmes idées, cherchait à se libérer de ce qu'il voyait

comme «l'individualisme formel» dans sa poésie, déclarant : «Aragon éclaire de son génie, de son exemple, la direction qui doit être la nôtre, poètes haïtiens, en nous laissant la responsabilité avec le coefficient propre de notre talent d'utiliser les données étrangères au domaine français. [...] Nous devons pénétrer le sens de sa démarche pour discerner dans le domaine culturel, qui nous vient d'Afrique, ce qui peut s'intégrer avec harmonie, à l'héritage prosodique français.» Charles Dobzynski publia des extraits de la lettre de Depestre dans l'hebdomadaire communiste "Les Lettres françaises" du 16-23 juin 1955. Césaire, qui ne s'était pas entendu avec Aragon et le "Parti communiste français" sur la question de la poésie dans les années quarante à cause de ses liens avec le surréalisme, voyait dans les propos de Depestre la soumission à une sorte d'assimilation qui mettait en question la longue lutte des Noirs pour une libération culturelle. Il écrivit un poème intitulé tout simplement **"Réponse à Depestre, poète haïtien (Éléments d'un art poétique)"**, où :

-il remonta à la révolution haïtienne et à ses leaders («*du chant dément de Boukman accouchant ton pays / aux forceps de l'orage*») ;

-il apostropha le jeune poète, «*vaillant cavalier du tam-tam*» ; suggéra qu'il était possible que «*les pluies de l'exil / aient détendu la peau de tambour de [sa] voix*» ; lui donna ces conseils : «*que le poème tourne bien ou mal sur l'huile de ses gonds / fous-t-en Depestre fous-t-en laisse dire Aragon*» - «*Préserve la parole / rends fragile l'apparence / capte au décor le secret des racines*» ;

-il conclut par un appel : «*Depestre / bombaïa bombaïa / crois-m'en comme jadis bats-nous le bon tam-tam / éclaboussant leur nuit rance / d'un rut sommaire d'astres moudangs*».

Le poème fut suivi de cinq autres dans le même numéro de "Présence africaine", et l'ensemble fut suivi de la note suivante : «*Ces poèmes sont extraits de "Vampire liminaire", recueil à paraître*». En fait, quatre des cinq poèmes allaient paraître cinq ans plus tard dans "Ferrements".

Dans le numéro de "Présence africaine" d'avril-juillet 1955, Césaire fit paraître ces poèmes :

"Va-t'en chien des nuits"

"Des crocs"

*Il n'est poudre de pigment
ni myrrhe
odeur pensive ni délectation
mais fleur de sang à fleur de peau
carte de sang carte du sang*

*à vif à sueur à peau
ni arbre coupé à blanc estoc
mais sang qui monte dans l'arbre de chair
à crans à crimes
Rien de remis
à pic le long des pierres
à pic le long des os
du poids du cuivre des fers des cœurs
venins caravaniers de la morsure
au tiède fil des crocs*

"Statue de Lafcadio Hearn"

*un dieu dans la ville dansait à tête de bœuf
des rhums roux couraient de gosier en gosier
aux ajoupas l'anis se mêlait à l'orgeat
aux carrefours s'accroupissaient aux dés et sur les doigts
dépêchaient des rêves
des hommes couleur tabac
dans les ombres aux poches de longs rasoirs dormaient*

Commentaire

Lafcadio Hearn est un écrivain états-unien qui, à partir de 1887, collectionna le folklore martiniquais en langue créole, et le publia sous les titres *"Esquisses martiniquaises"*, *"Trois fois bel conte"*.

"Youma"

"Contes des tropiques"

"Trois fois Bel Conte"

"Faveur des sèves"

"Pour un gréviste assassiné"

Le 9 juillet 1955, "Présence africaine" organisa un débat autour de la question des conditions d'une poésie nationale auquel Césaire et d'autres écrivains antillais et africains participèrent. Depestre écouta l'enregistrement du débat, et prépara une mise au point de ses idées. Dans le numéro d'octobre-novembre 1955 de "Présence africaine", Césaire revint sur la question avec un article intitulé **"Sur la poésie nationale"**. Il cita une phrase de Depestre afin de situer sa propre réponse, et statua : *«Si cette phrase a un sens, c'est que désormais, pour Depestre, l'essentiel c'est l'héritage français, c'est le fond français, l'héritage africain constituant un immense tas de débris, un tas confus de matériaux plus ou moins hétéroclites, où il importe de faire un tri. [...] Je dis que cela me paraît un étrange renversement des valeurs. Et il me semble que Depestre, sous prétexte de s'aligner sur les positions d'Aragon, tombe dans un assimilationnisme détestable.»* Ensuite, plutôt paradoxalement, il rejeta la notion de poésie nationale, citant à l'appui les origines internationales de diverses formes françaises, telle que le sonnet., déclarant : *«Que la poésie soit - et c'est tout. Elle sera nationale par surcroît. On a donné beaucoup de définitions de la poésie. Mais une chose est sûre : c'est que son domaine se circonscrit dans l'authentique.»* Il rejeta aussi l'idée d'une poésie «africaine» ou «antillaise», notant que l'engagement du poète et la qualité de son poème assureront qu'il portera la marque du poète, sa marque essentielle. Il protesta contre le formalisme, n'acceptant pas qu'il y ait une forme préétablie, un moule tout fait dans lequel le poète n'aurait plus qu'à insérer son expérience. Revenant à la question du rôle de l'Afrique, il nota : *«Si l'a-priorisme d'une forme traditionnelle arbitrairement empruntée à l'Europe me semble grave, j'en dirai tout autant - et ici, ce n'est pas à Depestre que je m'adresse - de l'a-priori d'une forme traditionnelle empruntée à l'Afrique.»* Il conclut par un avertissement : *«Je pense que nous n'avons rien à gagner à nous enfermer, nous créateurs nègres, dans une esthétique dont on voit mal les attendus historiques ; que [...] nous sommes assez*

grands pour courir à nos risques et périls la grande aventure de la liberté ; que notre poésie existe à ce prix : notre droit à l'initiative y compris notre droit à l'erreur. Je dis la poésie. Et la Révolution aussi.»

Dans le même numéro de "Présence africaine", Depestre produisit un article intitulé "*Réponse à Aimé Césaire (Introduction à un art poétique haïtien)*", où il reprit le débat en admettant qu'il avait eu tort d'isoler les deux traditions, africaine et française, ajoutant : *«Je tiens [...] comme un devoir, à me prononcer, avec loyauté, tant sur le fond que sur la forme de la vieille querelle qui enlaidit, aux yeux de tous, l'état de leurs relations [celles de Césaire et d'Aragon]»*. Il dénonça le refus du Parti communiste de publier des textes ou comptes rendus de l'œuvre de Césaire dans "Les lettres françaises", y voyant une «mise systématique à l'index», demanda : «Est-ce faire injure à Aragon que de le croire responsable du silence établi autour de Césaire?» En fait, des textes de Césaire furent publiés deux fois dans "Les lettres françaises", mais on n'y trouve pas de comptes rendus de son œuvre. Depestre en vint au poème qui lui avait été adressé, rejetant les notions de «poésie noire» et de «négritude métaphysique» en faveur d'une perspective fondée sur des considérations de classe. La référence à Aragon que Césaire allait supprimer plus tard (*«Fous t'en Depestre fous t'en laisse dire Aragon»*) rappela à Depestre des racines communes aux deux écrivains, Césaire et Aragon. Enfin, en ce qui concerne la question du formalisme, Depestre proposa un système dialectique : la thèse serait la somme des expériences du langage poétique ; l'antithèse serait la recherche d'une technique originale ; et la synthèse serait l'assimilation critique, l'alliance de la tradition et de l'invention.

Dans des numéros ultérieurs, "Présence africaine" publia les avis d'autres intervenants. Le débat entre deux poètes communistes, dont l'un n'avait pas coupé ses liens avec le surréalisme et l'autre était un jeune à ses débuts, ne fut pas négligé par les surréalistes, qui ranimèrent le vieux différend qu'ils avaient avec les communistes, Jean Schuster publiant une "*Lettre ouverte à Césaire*", où il l'encourageait à suivre sa propre voie. René Depestre publia dans "Les lettres françaises" une correspondance où il se montrait favorable à la proposition d'Aragon.

Dans le numéro de "Présence africaine" de février-mars, il publia le poème "*Message sur l'état de l'Union*", un de ses rares poèmes consacrés à la situation des Afro-Américains ; c'était sa réaction à la nouvelle choquante du lynchage d'Emmett Till, jeune Afro-Américain de Chicago qui découvrit trop tard que les mœurs de Chicago (en l'occurrence, la tendance des jeunes hommes de toutes les races à siffler les filles, sans distinction de couleur) étaient interdites aux Noirs chez ses parents au Mississippi. Le poème allait être repris dans "*Ferrements*".

La rupture avec le Parti communiste français compte parmi les événements les plus traumatiques de la vie de Césaire qui exprima son bouleversement dans un poème intitulé "*Séisme*" où on lit :

«tant de grands pans de rêve de parties d'intimes patries

effondrées tombées vides et le sillage sali sonore de l'idée et nous deux? quoi nous deux?

À peu près l'histoire de la famille rescapée du désastre :

"Dans l'odeur de vieille couleuvre de nos sangs nous fuyions

la vallée, le village nous poursuivait avec sur nos talons des lions de pierre rugissants."

Sommeil, mauvais sommeil, mauvais réveil du cœur le tien sur le mien vaisselle ébréchée empilée dans le creux tanguant des méridiens.

Essayer des mots?

Leur frottement pour conjurer l'informe, comme les insectes de nuit leurs élytres de démente?

Malgré les rêves effondrés, dans la lignée fidèle du juvénile rebelle du Cahier : des mots ah oui des mots mais des mots de sang frais, des mots qui sont des raz-de-marée et des érysipèles et des paludismes et des laves et des feux de brousse, et des flambées de chair et des flambées de villes...

Pris pris pris hors mensonge pris pris pris pris

rôles précipités

selon rien

sinon l'abrupte persistance mal lue

de nos vrais noms, nos noms miraculeux

jusqu'ici dans la réserve

d'un oubli gîtant.»

En 1959, à Rome, Césaire et Senghor participèrent au “Congrès des écrivains et artistes noirs” organisé par “Présence africaine”. Il y donna une communication intitulée “**L’homme de culture et ses responsabilités**” où on lit :

«Peuple d’abîmes remontés / Peuple de cauchemars domptés / Peuple nocturne amant des fureurs du tonnerre / Demain plus haut plus doux plus large...»

Dans le numéro de juin-juillet de “Présence africaine”, il fit paraître deux poèmes :

“Salut à la Guinée” :

*Et par le soleil installant sous ma peau une usine de force et d’aigles
et par le vent sur ma force de dent de sel compliquant ses passes les mieux sues
et par le noir le long de mes muscles en douces insolences de sèves montant
et par la femme couchée comme une montagne descellée et sucée par les lianes
et par la femme au cadastre mal connu où le jour et la nuit jouent à la mourre des eaux de sources et
des métaux rares
et par le feu de la femme où je cherche le chemin des fougères et du Fouta-Djalon
et par la femme fermée sur la nostalgie s’ouvrant
JE TE SALUE*

*Guinée dont les pluies fracassent du haut grumeleux
des volcans un sacrifice de vaches pour mille faims
et soifs d’enfants dénaturés
Guinée de ton cri de ta main de ta patience
il nous reste toujours des terres arbitraires
et quand tué vers Ophir ils m’auront jamais muet
de mes dents de ma peau que l’on fasse
un fétiche féroce gardien du mauvais œil
comme m’ébranle me frappe et me dévore ton solstice
en chacun de tes pas Guinée
muette en moi-même d’une profondeur astrale de méduses*

Commentaire

Seul pays du continent africain à dire non au référendum de 1958, et à obtenir, par conséquent, l’indépendance immédiate et totale de la France, la Guinée de Sekou Touré représentait pour Césaire l’avant-garde du sentiment national dans l’Union française. Dans le poème, il évoqua à la fois des noms de villes et de lieux géographiques et aussi la puissance tellurique de l’Afrique afin de célébrer l’indépendance du pays.

“Pour saluer le Tiers Monde”

Ici aussi Césaire cita de nombreux noms et lieux géographiques (fleuves, lacs, pays, etc.), afin de concrétiser les images de l’Afrique. Mais il alla plus loin, insistant sur l’isolement de la Martinique, sur son désir de rétablir des liens avec l’Afrique mère, et sur le rôle de l’Afrique dans le monde moderne. Le poème fut dédié à Leopold Sédar Senghor.

1960

"Ferrements"

Recueil de 48 poèmes

"Ferrements"

"Comptine"

"Séisme"

(voir plus haut)

"Spirales"

"Salut à la Guinée"

(voir plus haut)

"Royaume"

"Maison-Mousson"

"Pour Ina"

"Oiseaux"

*L'exil s'en va ainsi dans la mangeoire des astres
portant de malhabiles grains aux oiseaux nés du temps
qui jamais ne s'endorment jamais
aux espaces fertiles des enfances remuées*

"Nocturne d'une nostalgie"

rôdeuse

oh rôdeuse

*à petits pas de cicatrice mal fermée
à petites pauses d'oiseau inquiet
sur un dos de zébu*

nuît sac et ressac

à petits glissements de bouter
à petites saccades de pirogue
sous ma noire traction à petits pas d'une goutte de lait

sac voleur de cave
ressac voleur d'enfant
à petite lampe de marais
ainsi toute nuit toute nuit
des côtes d'Assinie
le couteau ramène sommaire
toujours
et très violent

"Nous savoir..."

Grand rocher éboulé infléchi du dedans
par l'invincible musique retenue prisonnière
d'une mélodie quand même à sauver du désastre

"Grand sang sans merci"

"Va-t-en chien des nuits"

"... mais il y a ce mal"

Si ma pensée emprunte les ailes du menfenil
ô visages c'est entendu
vous êtes proie pour mes serres
et moi je le suis au bec du vent du doute de la suie de la nuit ô cendre plus épaisse vers le cœur et ce
hoquet de clous que frappent les saisons
car il y a ce mal
ci-gît au comble de moi-même
couché dans une grande mare la sourde sans ressac
quand le jour vorace me surprit mon odeur

de ce sang du mien tu diras que toujours au seuil il buta de son galop amer que plus juste devant
Dieu que leurs bouches exactes mon mensonge
devant sa face désespérée monta avec un millier d'infants de la haute mer plongeant au ras du
bastingage et secoué de l'original sanglot noir des ronces

"Viscères du poème"

"C'est moi-même, Terreur, c'est moi-même"

“Des crocs”

*Il n'est poudre de pigment
ni myrrhe
odeur pensive ni délectation
mais fleur de sang à fleur de peau
carte de sang carte du sang
à vif à sueur à peau
ni arbre coupé à blanc estoc
mais sang qui monte dans l'arbre de chair
à crans à crimes*

*Rien de remis
à pic le long des pierres
à pic le long des os
du poids du cuivre des fers des cœurs
venins caravaniers de la morsure
au tiède fil des crocs
Des crocs*

“Vampire liminaire”

“Clair passage de ma journée profonde”

“Cadavre d'une frénésie”

“Patience des signes”

*sublimes excoriations d'une chair fraternelle et jusqu'aux feux rebelles de mille villages fouettée
arènes
feu
mât prophétique des carènes
feu
vivier des murènes feu
feu feux de position d'une île bien en peine
feu empreintes effrénées de hagards troupeaux qui dans les boues s'épellent
morceaux de chair crue
crachats suspendus
éponge dégouttant de fiel
valse de feu des pelouses jonchées des cornets qui tombent de l'élan brisé des grands tabebuias
faux tessons perdus en un désert de peurs et de citernes
os
feux desséchés jamais si desséchés que n'y batte un ver sonnante sa chair neuve
semence bleue du feu
feu des feux
témoins d'yeux qui pour les folles vengeances s'exhument et s'agrandissent
pollen pollen
et par les grèves où s'arrondissent les baies nocturnes des doux mancenilliers
bonnes oranges toujours accessibles à la sincérité des soifs longues*

"Fantômes"

"Mobile fléau de songes étranges"

"Saison âpre"

"Statue de Lafcadio Hearn"

(voir plus haut)

"Beau sang giclé"

"C'est le courage des hommes qui est démis"

"De mes haras"

Temps des éclairs, temps des éclairs, bêtes placides, bêtes frénétiques, temps des éclairs, temps des éclairs, bêtes fragiles, bêtes laborieuses, par naseaux et écumes à ma voix vous accouriez jadis des écuries du ciel

*et c'étaient de toutes les couleurs
de tout trot et de tout bai
des prairies merveilleuses qui poussaient à l'envi
de ces bêtes impétueuses
jeunes et frôlées d'icaques
sous la tendre peau d'une eau toujours éblouie.*

"Intimité marine"

"Bucolique"

"Ferment"

*Séduisant du festin de mon foie ô Soleil
ta réticence d'oiseau, écorché, roulant.
L'âpre lutte nous enseigna nos ruses,
mordant l'argile, pétrissant le sol
marquant la terre suante
du blason du dos, de l'arbre de nos épaules
sanglant, sanglant
soubresaut d'aube démêlé d'aigles.*

Commentaire

Le poème, qui sépare la première moitié du volume de la deuxième, manifeste dans son symbolisme prométhéen un regard vers l'action qui marquera le présent et l'avenir.

"Me centuplant Persée"

"Précepte"

"Et tâtant le sable du bambou de mes songes"

"Aux îles de tous vents"

"Le temps de la liberté"

"Faveur des sèves"

"Tombeau de Paul Éluard"

*toi qui fus le dit de l'innocence
qui rendis science aux sources
étendard de la fragile graine dans les combats
du vent plus forte que le hasard
ÉLUARD
ni tu ne gis
ni tu n'accèdes à terre plus pure
que de ces paupières
 que de ces simples gens
 que de ces larmes
dans lesquelles écartant les plus fines herbes du brouillard
tu te promènes très clair
ressoudant les mains
croisant des routes
récusant la parole violette des naufrageurs de l'aube
grimpés sur le soleil*

"Mémorial de Louis Delgrès"

*Un brouillard monta
le même qui depuis toujours m'obsède
tissu de bruits de ferrements de chaînes sans clefs
d'éraflures de griffes
d'un clapotis de crachats
un brouillard se durcit et un poing surgit
qui cassa le brouillard*

le poing qui toujours m'obsède
et ce fut sur une mer d'orgueil
un soleil non pareil
avançant ses crêtes majestueuses
comme un jade troupeau de taureaux
vers les plages prairies obéissantes
et ce furent des montagnes libérées
pointant vers le ciel leur artillerie fougueuse
et ce furent des vallées au fond desquelles
l'Espérance agita les panaches fragiles des cannes à sucre de janvier

Louis Delgrès je te nomme
et soulevant hors silence le socle de ce nom
je heurte la précise épaisseur de la nuit
d'un rucher extasié de lucioles...

Delgrès il n'est point de printemps
comme la chlorophylle guettée d'une rumeur émergente de morsures
de ce prairial têtue
trois jours tu vis contre les mûles de ta saison
l'incendie effarer ses molosses
trois jours il vit Delgrès de sa main épeleuse de graines ou de racines
maintenir dans l'exacte commissure de leur rage impuissante
Gobert et Pélage les chiens colonialistes
alentour le vent se gifle de chardons
d'en haut le ciel est bruine de sang ingénu
Fort Saint-Charles je chante par-dessus la visqueuse étreinte
le souple bond d'Ignace égrenant essoufflée
par cannaies et cléroddendres la meute colonialiste

Et je chante Delgrès qui aux remparts s'entête
trois jours Arpentant la bleue hauteur du rêve
projeté hors du sommeil du peuple
trois jours Soutenant soutenant de la grêle contexture de ses bras
notre ciel de pollen écrasé...
Et qu'est-ce qu'est-ce donc qu'on entend
le troupeau d'algues bleues cherche au labyrinthe des îles
Voussure ombreuse de l'écoute
la seule qui fût flaireuse d'une nouvelle naissance
Haïti aisance du mystère
l'étroit sentier de houle dans la brouillure des fables...
Mais quand à Baimbridge Ignace fut tué
que l'oiseau charognard du hurrah colonialiste
eut plané son triomphe sur le frisson des îles
alors l'Histoire hissa sur son plus haut bûcher
la goutte de sang je dis
où vint se refléter comme en profond parage
l'insolite brisure du destin...
Morne Matouba
Lieu abrupt. Nom abrupt et de ténèbres En bas
au passage Constantin là où les deux rivières
écorcent leurs hoquets de coulevres
Richépanse est là qui guette

*(Richepanse l'ours colonialiste aux violettes gencives
friand du miel solaire butiné aux campêches)
et ce fut aux confins l'exode du dialogue
Tout trembla sauf Delgrès...
Ô mort, vers soi-même le bond considérable
tout sauta sur le noir Matouba
l'épais filet de l'air vers les sommets hala
d'abord les grands chevaux du bruit cabrés contre le ciel
puis mollement le grand poulpe avachi de fumée
dérisoire cracheur dans la nuit qu'il injecte
de l'insolent parfum d'une touffe de citronnelle
et un vent sur les îles s'abattit
que cribla la suspecte violence des criquets...
Delgrès point n'ont devant toi chanté
les triomphales
flûtes ni rechigné ton ombre les citernes
séchées ni l'insecte vorace n'a pâturé ton site
O Briseur Déconcerteur Violent
Je chante la main qui dédaigna d'écumer
de la longue cuillère des jours
le bouillonnement de vesou de la grande cuve du temps*

*et je chante
mais de toute la trompette du ciel plénier et sans merci
rugi le tenace tison hâtif
lointainement agi par la rigueur téméraire de l'aurore !
Je veux entendre un chant où l'arc-en-ciel se brise
où se pose le courlis aux plages oubliées
je veux la liane qui croît sur le palmier
(c'est sur le tronc du présent notre avenir têtue)
je veux le conquistador à l'armure descellée
se couchant dans une mort de fleurs parfumées
et l'écume encense une épée qui se rouille
dans le pur vol bleuté de lents cactus hagards
je veux au haut des vagues soudoyant le tonnerre de midi
la négrillonne tête désenlisant d'écumes
la souple multitude du corps impérissable
que dans la vérité pourrie de nos étés
monte et ravive une fripure de bagasses
un sang de lumière chue aux coulures des cannaies
et voici dans cette sève et ce sang dedans cette évidence
aux quatre coins des îles Delgrès qui nous méandre
ayant Icare dévolu creusé au moelleux de la cendre
la plaie phosphorescente d'une insondable source
Or
constructeur du cœur dans la chair molles des mangliers
aujourd'hui Delgrès*

Commentaire

Louis Delgrès fut le libérateur de la Guadeloupe. Lors de la guerre de 1802, il proclamant: «Vivre libre ou mourir !», et, le 28 mai, lui et ses 300 compagnons, se voyant perdus, se firent exploser dans leur refuge de l'Habitation Danglemont à Matouba.

“À la mémoire d’un syndicaliste noir”

*Qu’une tempête ne décline que le roc ne titube
pour celui poitrail qui fut sûr
dont le clairon de feu dans l’ombre et le hasard
rustique ne décrut*

*Ô peuple guetté du plus haut mirador
et défiant le bâton des aveugles
le nom natal de l’injustice énorme*

*Je t’ai inscrit une fois
au centre du paysage sur un fond de cannaie
debout au milieu de la glèbe de nos yeux
agrandis et d’une sorte semblable
à la face d’or noire et haïtienne
d’un dieu*

“... sur l’état de l’Union”

(voir plus haut)

“Afrique”

*Ta tiare solaire à coups de crosse enfoncée jusqu’au cou
ils l’ont transformée en carcan ; ta voyance
ils l’ont crevée aux yeux ; prostitué ta face pudique ;
emmuselé, hurlant qu’elle était gutturale
ta voix, qui parlait dans le silence des ombres.*

*Afrique,
ne tremble pas le combat est nouveau,
le flot vif de ton sang élabore sans faillir
constante une saison ; la nuit c’est aujourd’hui au fond des mares
le formidable dos instable d’un astre mal endormi,
et poursuis et combats - n’eusses-tu pour conjurer
l’espace que l’espace de ton nom irrité de sécheresse.*

*Boutis boutis
terre trouée de boutis
sacquée
tatouée
grand corps
massive défigure où le dur groin fouilla*

*Afrique, les jours oubliés qui cheminent toujours
aux coquilles recourbées dans les doutes du regard
jailliront à la face publique parmi d’heureuses ruines,
dans la plaine*

*l'arbre blanc aux secourables mains ce sera chaque
arbre une tempête d'arbres parmi l'écume non pareille
et les sables,
les choses cachées remonteront la pente des musiques
endormies,
une plaie d'aujourd'hui est caverne d'orient,
un frissonnement qui sort des noirs feux oubliés, c'est,
des flétrissures jailli de la cendre des paroles amères
de cicatrices, tout lisse et nouveau, un visage
de jadis, caché oiseau craché, oiseau frère du soleil.*

"Hors des jours étrangers"

*mon peuple
quand
hors des jours étrangers
germeras-tu une tête bien tienne sur tes épaules renouées
et ta parole
le congé dépêché aux traîtres
aux maîtres
le pain restitué la terre lavée
la terre donnée
quand
quand donc cesseras-tu d'être le jouet sombre
au carnaval des autres
ou dans les champs d'autrui
l'épouvantail désuet*

*demain
à quand demain mon peuple
la déroute mercenaire
finie la fête
mais la rougeur de l'est au cœur de balisier
peuple de mauvais sommeil rompu
peuple d'abîmes remontés
peuple de cauchemars domptés
peuple nocturne amant des fureurs du tonnerre
demain plus haut plus doux plus large
et la houle torrentielle des terres
à la charrue salubre de l'orage*

"Pour saluer le Tiers Monde"

(voir plus haut)

"Indivisible"

*contre tout ce qui pèse valeur de lèpre
contre le sortilège mauvais
notre arme ne peut être*

*que le pieu flambé de midi
à crever
pour toute aire
l'épaisse prunelle du crime*

*contrebande
vous tenez mal un dieu et qui toujours s'échappe*

*ta fumée, ma famine, ta fête
Liberté*

'Blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen'

*N'y eût-il dans le désert
qu'une goutte d'eau qui rêve tout bas,
dans le désert n'y eût-il
qu'une graine volante qui rêve tout haut,
c'est assez,
rouillure des armes, fissure des pierres, vrac des ténèbres
désert, désert, j'endure ton défi
blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen.*

'Petite chanson pour traverser une grande rivière'

*Je me vis franchissant un fleuve
À te franchir fleuve, de la rivière voici
le Roi ! Oh ! du soleil voici le Roi !
Là, dans ce pays-là, de grands palmiers je vis
qui effondrés de fruits, jusqu'à l'humus courbant
leur fastueuse force, sous le fardeau, tuée*

'En vérité...'

*la pierre qui s'émiette en mottes
le désert qui se blute en blé
le jour qui s'épelle en oiseaux
le forçat l'esclave le paria
la stature épanouie harmonique
la nuit fécondée la fin de la faim*

*du crachat sur la face
et cette histoire parmi laquelle je marche mieux que durant le jour*

*la nuit en feu la nuit déliée le songe forcé
le feu qui de l'eau nous redonne
l'horizon outrageux bien sûr
un enfant entrouvrira la porte...*

Commentaire sur l'ensemble

Le recueil rassemblait une variété de poèmes écrits entre 1950 et 1960, qui témoignent de l'évolution de Césaire vers une vision un peu moins personnelle, plus soucieuse des problèmes immédiats des Noirs et de l'actualité.

Le titre, "*Ferrements*", suggère à la fois le triste souvenir de l'esclavage. Mais, à mi-recueil, apparaît, par une habile paronomase, le titre "*Ferment*" qui rend une vision optimiste de l'avenir. Pour Césaire, il faut «ferrer» la langue autour d'une célébration du monde et de sa dramaturgie. Cette division entre le passé et le futur, entre le pessimisme et l'optimisme, se reflète dans sa carrière au cours des années cinquante : silence au début de la décennie, engagement politique, culturel et littéraire vers la fin.

On trouve partout les images préférées de Césaire : l'île, le volcan, les oiseaux, les animaux, les arbres et, surtout, le soleil. Pour la première fois, se présente une série d'élégies, par exemple celles consacrées à Louis Delgrès, Paul Éluard, Emmet Till et à un syndicaliste noir (Albert Cretinoir, mort à la Martinique de causes naturelles en 1952). Enfin, les poèmes consacrés à l'Afrique et au Tiers Monde témoignent, comme tant d'autres dans le volume, du besoin de Césaire de communiquer plus directement avec le monde sur des sujets d'actualité.

Le livre, publié par les "Éditions du Seuil", reçut le Prix René Laporte en 1960.

Le 19 mai 1960, parut dans "L'express" une interview par Anne Guérin intitulée "*Aimé Césaire : le cannibale s'est tassé...*". À l'occasion de la publication de "*Ferrements*", il fit quelques remarques sur le recueil. Le reliant à son œuvre, il suggéra que c'était un aboutissement. Il continua en disant : «*Je n'ai jamais écrit qu'un seul poème, où quelques émotions premières se révèlent indéfiniment. On trouvera "Ferrements" plus amer, plus discipliné... [...] Le volcanisme du début s'est tassé, intériorisé, plutôt.*» Pour expliquer le changement, il indiqua simplement : «*J'ai vécu... Et puis, au commencement, il fallait tout briser, créer de toutes pièces une littérature antillaise. Ce qui supposait une violence de cannibale.*»

Le 21 novembre 1960, parut, dans "Afrique action", une interview par Jeanine Cahen intitulée "*Aimé Césaire et les nègres sauvages*". Césaire y situa le recueil dans l'ensemble de son œuvre, expliqua certaines images et certains mots, et relia sa poésie à sa politique. Il indiqua que la seule différence entre son premier poème, "*Cahier d'un retour au pays natal*", et les poèmes de "*Ferrements*" est dans le ton : «*Aujourd'hui je suis peut-être un peu moins optimiste, un peu plus amer. La révolution n'avance pas vite.*» Parlant des influences, il distingua entre le révélateur, Rimbaud, et Éluard, qu'il a connu trop tard pour qu'une influence soit possible. Répondant à la critique d'exotisme, il déclara : «*Je suis Antillais. Je veux une poésie concrète, très antillaise, martiniquaise. Je dois nommer les choses martiniquaises, les appeler par leur nom. Le «canéfica» cité dans "Spirales" est un arbre ; on l'appelle aussi le cassier. Il a de grandes feuilles jaunes, d'un jaune solaire et son fruit est cette grande gousse noire violacée, utilisée ici aussi comme plante médicinale. Le balisier ressemble au bananier, mais il a un cœur rouge, une floraison rouge en son centre qui a véritablement la forme d'un cœur. Les cécropies ont la forme de mains argentées, oui, comme l'intérieur de la main d'un Noir. Tous ces mots qui surprennent sont absolument nécessaires, jamais gratuits. Les mangles dont j'ai parlé dans "Pour lna", c'est le nom qu'on donne à la frange littorale marécageuse. Le boutre ("Nocturne d'une nostalgie"), un petit bateau, le marronneur, c'est le nègre marron. [...] parce qu'il fuit l'esclavage.*» Il rappela que le thème de l'enracinement est un des plus importants dans sa poésie, et il compara cet enracinement à celui des Juifs : «*La poésie est un enracinement, au même sens où Simone Weil, juive et victime de la diaspora, entendait ce mot.*» Ceci dit, il souligna l'importance de la culture française : «*On agit avec ce qu'on a entre les mains. Après trois siècles, la langue du pays est le français. Et la culture française est un instrument magnifique. Il faut s'en servir, sans tomber pour autant dans l'excès contraire. Nous nous servons du français, mais nous avons un devoir d'originalité. [...] Nous avons donc besoin, pour faire réapparaître le génie nègre, de formes nouvelles, d'une poésie d'avant-garde. Ceci peut expliquer pourquoi le surréalisme fut si bien accueilli chez nous. Ce qui scandalisait les Français dans cette forme d'art si peu française nous plaisait justement. La psychologie abyssale aussi. Les Antillais vivent dans une fiction d'assimilation, le langage était une*

excellente carapace. Le surréalisme a dynamité tout cela.» Reliant les images telles que celles des enfants dans les vagues sur la côte atlantique de la Martinique (*‘Mémorial de Louis Delgrès’*) à l'espoir naissant de la vitalité de son peuple, il termina en définissant le rôle de la poésie et du poète : être le «*ferment*» de cet espoir à faire lever toutes les mains. En ce qui le concerne, il précisa : «*Mon rôle est de me souvenir, d'être, si je le puis, un de ces griots qui relient le peuple à son histoire {d'où la note douloureuse de si nombreux poèmes}, mais il est aussi de construire et d'exalter l'effort de ceux qui construisent. Ainsi mon poème "À la mémoire d'un syndicaliste noir". C'est pourquoi je suis homme politique. Car la révolution littéraire et humaine ressemblerait fort à une tempête au fond d'un encier, si elle ne débouchait sur la révolution politique.*»

Le 28 février 1961 parut, dans "La tribune" de Lausanne, un *‘Entretien avec Aimé Césaire sur l'avenir de la littérature africaine’*. Il répondit à une série de trois questions concernant *‘Ferrements’*, la langue française et l'homme noir, et le rôle des poètes comme leaders politiques dans les pays noirs. Commentant la rupture de ton entre le surréalisme du passé et le ton direct de l'actualité dans *‘Ferrements’*, il réitéra son affirmation de l'importance du surréalisme comme entreprise de libération capable de sortir l'être humain de ses contraintes. Mais il indiqua que la politique avait provoqué chez lui le désir d'un langage simple pour parler avec les paysans, les ouvriers, ce qui eut pour résultat l'adoption d'un ton plus direct. Mais il nuança : «*Il n'y a pas rupture de ton, mais coexistence de deux tons dans mes poèmes.*» Pour terminer, il expliqua la présence des poètes à la tête des communautés noires en distinguant la vision du politicien et celle du poète ; il considérait qu'il y avait une vieille méfiance de l'électeur à l'égard des hommes politiques de métier, et sa préférence pour le poète car il sait que celui-ci est dirigé par des notions claires : celle du bien et du mal, celle du progrès humain ; que la grandeur de ses espoirs le garde à l'abri des compromissions. Et il y a ce vieux respect africain pour l'homme qui sait les mots, l'homme qui parle.

1961

“Cadastre”

Recueil de poèmes

C'était la refonte et la version définitive de *‘Soleil cou coupé’* et de *‘Corps perdu’*. Césaire émonda assez sévèrement ces œuvres de jeunesse.

Des 72 poèmes parus dans *‘Soleil cou coupé’*, il en élimina 29 : *‘Lynch !’*, *‘Dévoreur’*, *‘Société secrète’*, *‘Traversée nocturne’*, *‘Transmutations’*, *‘Demeure !’*, *‘Le coup de couteau du soleil dans le dos des villes surprises’*, *‘À l'heure où dans la chaleur les moines nus descendent de l'Himalaya’*, *‘Attentat aux mœurs’*, *‘Laissez passer’*, *‘Solide’*, *‘La femme et la flamme’*, *‘Galanterie de l'histoire’*, *‘À quelques milles de la surface’*, *‘Scalp’*, *‘Apothéose’*, *‘Défaire et refaire le soleil’*, *‘Au serpent’*, *‘Torture’*, *‘Fanion’*, *‘Délicatesse d'une momie’*, *‘Idylle’*, *‘Tournure des choses’*, *‘Question préalable’*, *‘Tatouage des regards’*, *‘Déshérence’*, *‘À la nuit’*, *‘Demeure antipode’* et *‘D'une métamorphose’*. Il modifia de nombreux poèmes en supprimant une image, un vers çà et là ; dans certains cas, il modifia aussi le titre du poème : *‘Désastre’* devint *‘Désastre intangible’* ; *‘Marais’* devint *‘Marais nocturne’* ; *‘Intercesseur’* devint *‘Interlude’* ; *‘Croisade du silence’* devint *‘Croisades du silence’* ; *‘La pluie’* devint *‘Pluies’* ; *‘Lynch II’* devint *‘Lynch’*. Il supprima les seize premiers vers de *‘Mot de passe’* et renomma les neuf vers qui restaient *‘Antipode’*. Enfin, le poème *‘Aux écluses du vide’* subit de nombreuses coupures et modifications. Dans l'ensemble, il tendit à réduire légèrement le nombre des références sexuelles et à resserrer un peu les images surréalistes. Il souligna le contraste entre l'esprit libre de la jeunesse et une vision plus mûre, une moins grande tolérance pour les abstractions.

En contraste avec les modifications apportées à *‘Soleil cou coupé’*, celles apportées à *‘Corps perdu’* furent minimes. Césaire supprima un poème, *‘Longitude’*, et le remplaça par *‘Qui donc, qui donc’*, qui faisait partie de *‘Présence’*. *‘Au large’* devint *‘De Forlange’*. Enfin, il procéda à des coupes considérables dans deux poèmes (19 vers sur 51 dans *‘Élégie’* et 23 des 55 vers de *‘Ton portrait’*)

et supprima des vers çà et là dans les autres poèmes, toujours, semble-t-il, afin de minimiser les excès du surréalisme. Malgré ces modifications, le recueil ne perdit pas son caractère surréel. Il ajouta ce poème :

‘Blues de la pluie’

*Aguacero
beau musicien
au pied d'un arbre dévêtu
parmi les harmonies perdues
près de nos mémoires défaites
parmi nos mains de défaite
et des peuples de force étrange
nous laissions pendre nos yeux
et natale
dénouant la longe d'une douleur
nous pleurons*

Le livre fut publié aux “Éditions du Seuil”.

Césaire donna une préface à la deuxième édition par “Présence africaine” de “*Lamba*” du poète et homme politique de Madagascar Jacques Rabemananjara. Il avait beaucoup apprécié ce long poème écrit en prison, le qualifiant ainsi : *«un Cantique des Cantiques, [...] un seul et même poème, un poème d'amour dont le thème est la terre-mère de l'île malgache.»* Mais il y vit *«le risque de trop d'exotisme [...] et l'abus d'un vocabulaire post-symboliste français. Enfin, l'essentiel, c'est la force lyrique qui sous-tend le poème et, en définitive, le soulève, puissant, incoercible, comme un trop plein de l'âme.»*

En 1961 parut dans “Afrique” un “*Entretien avec Aimé Césaire*” par Jacqueline Sieger, où il exposa sa conception de la poésie : *«Je suis un poète africain ! Le déracinement de mon peuple, je le ressens profondément. On a remarqué dans mon œuvre la constante de certains thèmes, en particulier les symboles végétaux. Je suis effectivement obsédé par la végétation, par la fleur, par la racine. [...] Un arbre profondément enraciné dans le sol, c'est pour moi le symbole de l'homme lié à sa nature, la nostalgie d'un paradis perdu. [...] Oui, je sais qu'on me trouve souvent obscur, voire maniéré, soucieux d'exotisme. C'est absurde. Je suis Antillais. Je veux une poésie concrète, très antillaise, très martiniquaise. Je dois nommer les choses martiniquaises, les appeler par leur nom.»*

Cette année-là, Lilyan Kesteloot publia un “*Aimé Césaire*” dans la collection “Poètes d'aujourd'hui” des Éditions Seghers”. Césaire y répondit dans “**Réflexions sur la poésie. Lettre à Lilyan Kesteloot**”, offrant des précisions sur plusieurs aspects de sa poésie :

- 1) Son emploi de mots désignant la flore et la faune ne répond pas à un désir d'exotisme mais à une volonté de se fondre dans le monde.
- 2) L'image a pour rôle de relier l'objet nommé à sa singularité et à ses potentialités.
- 3) Le rythme, remontant à une vibration intérieure, appelle et apprivoise, séduit et nécessite le mot et la structure du poème.

Il déclara encore : *«La connaissance poétique est celle où l'homme éclabousse l'objet de toutes ses richesses mobilisées.»* - *«La démarche poétique est une démarche de naturation qui s'opère sous l'impulsion démentielle de l'imagination.»* - *«La vérité scientifique a pour signe la cohérence et l'efficacité. La vérité poétique a pour signe la beauté.»* - *«Le beau poétique n'est pas seulement beauté d'expression ou euphonie musculaire. Une conception trop apollinienne, ou trop gymnastique,*

de la beauté risque paradoxalement d'empailler ou de durcir le beau.» - «La musique de la poésie ne saurait être extérieure. La seule acceptable vient de plus loin que le son. La recherche de la musique est le crime contre la musique poétique qui ne peut être que le battement de la vague mentale contre le rocher du monde.»

Il évoqua l'image du volcan qu'il utilisa plus tard pour caractériser sa poésie comme «*péléenne*», surgie du vide intérieur, comme le volcan de la Montagne Pelée avait émergé du chaos primitif.

En 1963, il participa, au Brésil, au "Coloquio Afro-Latino-America", un congrès sur les cultures du monde noir. Les impressions de ce voyage lui inspirèrent "**Prose pour Bahia-de-tous-les-saints**", poème qui est une célébration joyeuse et rythmée de la richesse culturelle de cette ville. Chaque strophe est introduite par un «*Bahii-a*» exubérant. On y trouve de nombreuses expressions qui lui sont typiques : «*le mot délira en moi en un hennissement d'îles vertes [...] ; un écroulement de perroquets [...] ; des filles de saints, des femmes de Dieu, à peau de crevette rose ; De fait, d'Ogù ou de Saint Georges, on ne sait, des nuages solennels croisèrent l'épée, échangèrent des perles [...]*. Dans son entretien avec Dominique Desanti paru dans le numéro 9-15 décembre 1963 de "Jeune Afrique", il allait voir le pays comme l'exemple d'une société qui a réussi à combiner la culture africaine et la civilisation moderne : «*C'est l'homme noir qui semble avoir animé le Brésil. [...] C'est bien, non, une société syncrétique? Une civilisation multiraciale, non?*» En 1965, il publia le poème en Allemagne. Il fut repris sous le titre de "**Lettre de Bahia-de-tous-les-saints**" dans le recueil "Noria".

En mai, il participa à la "Conférence au sommet des pays indépendants africains", à Addis-Abeba, qui conduisit à la création de l'"Organisation de l'unité africaine". Il publia dans "Présence africaine" un de ses rares poèmes des années soixante :

'Addis-Abeba 1963'

*«et je vis ce conte byzantin
publié par les pluies
sur les fortes épaules de la montagne
dans l'alphabet fantasque de l'eucalyptus
et de vrai
au nom du baobab et du palmier
de mon cœur Sénégal et de mon cœur d'îles
je saluai avec pureté l'eucalyptus
du fin fond scrupuleux de mon cœur végétal*

*et il y eut
les hommes
c'étaient dieux chlamyde au vent
et bâton en avant
descendant d'un Olympe de Nil bleu
et les femmes étaient reines
reines d'ébène polie
prêtées par le miel de la nuit
et dévorées d'ivoire
Reine de Saba Reine de Saba
qu'en dit l'Oiseau Simmorg-Anka?»*

Le poème, dédié à Alioune Diop, évoque, selon Césaire, «*la géographie du continent de mon cœur, du Sénégal au Nil bleu ; l'Éthiopie, belle comme ton écriture étrange et les parties du monde noir où on attend toujours la liberté, les pays des nègres inconsolés.*»

En 1963, Césaire publia en Allemagne le poème *“Prose pour Bahia-de-tous-les-saints”*.

En 1966, pour un numéro spécial de “Présence africaine” intitulé “Nouvelle somme de poésie du monde noir”, un recueil de près de 400 poèmes par 144 poètes noirs publié à l’occasion du “Festival des arts nègres” à Dakar, il donna une note préfatoire intitulée **“Liminaire”**, où il indiqua qu’il voyait dans la poésie une forme de libération après des siècles de domination : *«Tout cela avait besoin de sortir, et quand cela sort et que cela s’exprime et que cela gicle, charriant indistinctement l’individu et le collectif, le conscient et l’inconscient, le vécu et le prophétique, cela s’appelle la poésie.»* La variété de thèmes, de formes et de langues du recueil était pour lui la confirmation que *«la négritude»* s’étendait et se renouvelait.

À l’occasion de la mort d’André Breton, Césaire et de nombreux autres écrivains, artistes et philosophes offrirent des hommages. Dans le numéro du 5-11 octobre 1966 du “Nouvel Observateur”, dans un article intitulé **“Le recours”**, Césaire insista, en quelques paragraphes, sur l’importance de Breton dans sa vie depuis leur rencontre en 1941 à Fort-de-France : *«Cette rencontre a été celle qui a orienté ma vie de manière décisive et je dois dire que son image, depuis, n’a cessé de m’accompagner. [...] Absente, mais familière et quotidienne, telle était pour moi, telle est toujours pour moi, la présence d’André Breton, l’incarnation de la pureté, du courage et des plus nobles vertus de l’esprit, un de mes “recours” dans le petit panthéon que chacun de nous se constitue pour affronter la vie.»*

Il avait répondu à de nombreuses questions de Sonia Aratân sur le théâtre, la poésie et *«la négritude»*. Il souligna l’importance du surréalisme dans sa propre libération, et vit une analogie entre ce mouvement et la révolution cubaine où les leaders essayaient de concilier de nombreuses antinomies : raison et fantaisie, imagination et raison, travail intellectuel et travail manuel, ce qui lui paraissait être dans la ligne des préoccupations du surréalisme.

Il eut aussi un entretien avec René Depestre où il donna de nombreux détails sur l’histoire de *«la négritude»*, expliquant qu’il avait choisi la racine «nègre» afin de jeter un défi au monde : *«Je dois dire que, quand nous avons fondé “L’étudiant noir”, je tenais vraiment à l’appeler “L’étudiant nègre”. Les Antillais étaient opposés à l’idée, car ils la trouvaient trop offensive, trop agressive.»* Il indiqua encore : *«Pendant les années trente j’ai subi trois influences primaires : la première était celle de la littérature française à travers l’œuvre de Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont et Claudel. La deuxième était l’Afrique. [...] et la troisième, c’était celle de la renaissance des Noirs américains, qui ne m’a pas influencé directement mais qui a créé cependant l’atmosphère qui m’a permis de devenir conscient de la solidarité du monde noir.»*

En 1967, dans un entretien avec Nicole Zand paru dans “Le Monde”, il déclara : *«De toute manière, si je suis un poète d’expression française, je ne me suis jamais considéré comme un poète français. Autrement dit, j’ai choisi de m’exprimer dans la langue française parce que c’est celle-là que je connais le mieux. Les hasards de la culture font que je suis d’un pays francophone, mais je pense que, si j’étais né dans les Antilles britanniques, je me serais probablement exprimé en anglais. Le français est pour moi un instrument, mais il est tout à fait évident que mon souci a été de ne pas me laisser dominer par cet instrument, c’est-à-dire qu’il s’agissait moins de servir le français pour exprimer nos problèmes antillais ou africains et exprimer notre “moi” africain. Comme notre français ne peut pas être celui des autres, et n’ayant pas d’autre langue à ma disposition, j’ai essayé de donner la couleur ou antillaise ou africaine.»*

En 1969, dans une interview donnée à François Beloux pour le “Magazine littéraire”, parlant de sa découverte de son africanité, il déclara : *«Tout naturellement, j’ai débouché sur la poésie, parce que c’était un moyen d’expression qui s’écartait du discours rationnel. La poésie, telle que je la concevais, que je la conçois encore, c’était la plongée dans la vérité de l’être. [...] Il s’agissait de retrouver notre*

être profond et de l'exprimer par le verbe : c'était forcément une poésie abyssale. [...] C'était une poésie-arme. Elle était arme parce que c'était le refus de cet état superficiel et le refus du monde du mensonge. [...] J'ai décidé d'employer le français ; peut-être à cause de la culture, c'est vraisemblable - mais j'ai voulu l'employer dans des conditions très particulières. J'ai voulu mettre le sceau imprimé, la marque nègre – ou la marque antillaise, comme vous voulez – sur le français ; j'ai voulu lui donner la couleur du créole. Autrement dit, il faut plier le français au génie noir. [...] La poésie, c'était la plongée en moi-même et une façon de faire éclater l'oppression dont nous étions victimes. C'est un peu comme le volcan : il entasse sa lave et son feu pendant un siècle, et, un beau jour, tout ça pète, tout cela ressort... Et c'était ma poésie, c'était ça "Cahier d'un retour au pays natal". C'était l'irruption des forces profondes, des forces enfouies dans les profondeurs de l'être, qui ressortaient à la face du monde, exactement comme une éruption volcanique. [...] Nous parlions de poésie avec Senghor et notre idée, c'était de rompre avec la civilisation imposée, de retrouver nos richesses enfouies et l'homme nègre qui était en nous, qui était dissimulé sous les oripeaux... Il fallait nous retrouver. Je connaissais très mal le surréalisme, mais je dois dire que mes recherches allaient dans ce sens, et, lorsque j'ai rencontré Breton et le surréalisme, ça n'a pas tellement été une découverte pour moi : plutôt une justification. Il y avait une entière convergence entre les recherches surréalistes et les miennes ; autrement dit, cela m'a confirmé, rendu plus hardi. [...] Je me trouvais d'accord avec Breton sur la plupart des points. [...] Breton a été extrêmement aimable, gentil... J'étais ébloui par son extraordinaire personnalité, son sens de la poésie, son attitude éthique également, parce que ce qui m'a frappé, c'est que Breton était un moraliste... un moraliste intransigeant... qui n'avait que mépris pour les arrivistes. J'ai été très séduit par lui ; en même temps, je me tenais sur mes gardes. Et je n'ai jamais voulu appartenir au mouvement surréaliste parce que ce à quoi je tiens le plus, c'est ma liberté. J'ai horreur des chapelles, j'ai horreur des églises ; je ne veux pas prendre de mot d'ordre - quelque sympathie que puisse m'inspirer tel ou tel groupement. Je refuse d'être inféodé. C'est ce que je craignais avec Breton ; il était tellement fort, léonin, que j'ai craint de devenir un disciple, et je n'y tenais pas, ce n'est pas dans ma nature. J'ai toujours eu le sentiment de notre particularisme, alors je voulais bien me servir du surréalisme comme d'une arme, tout en restant fidèle à la négritude... Oui, Breton, c'est un homme pour qui j'ai eu beaucoup d'admiration et d'affection. [...] Il y avait des poètes martiniquais, mais ils faisaient une poésie française. Autrement dit, chaque école poétique française avait sa rallonge tropicale. Il y avait des gens qui composaient des sonnets, d'autres qui concouraient aux jeux floraux de Toulouse. Il y avait un tas de Parnassiens mineurs, quelques petits symbolistes, souvent d'ailleurs assez habiles. Mais ça restait à ce niveau-là. C'était une poésie de décalcomanie, plus ou moins réussie, parfois pas du tout, parfois un peu mieux ; autrement dit, ce n'était pas de la poésie ; et cette insuffisance poétique, mes amis et moi nous l'expliquions précisément par le fait que c'était faux,»

La même année fut publié par la revue cubaine "Casa de las Americas" un recueil de poèmes de Césaire intitulé "Poésias" (le traducteur est anonyme) avec en préface un texte intitulé "Prologo. Un Orfeo del Caribe".

Le 8 décembre fut enregistré un entretien avec Lilyan Kesteloot et Barthélémy Kotchy où fut gardé beaucoup de la spontanéité de Césaire, qui répondit à une longue série de questions sur le lien entre la poésie et la politique, l'idéal et le réel, l'Afrique et l'Afro-Amérique, et de nombreux autres sujets.

En avril 1972, Césaire, invité par le gouvernement québécois, vint à Québec où, tenant sa première conférence de presse télévisée, il y indiqua que c'était «en tournant le dos à la poésie» qu'il avait entrepris d'écrire son "Cahier d'un retour au pays natal".

Le 14 février 1973, il eut un entretien avec Michel Benamou, paru dans "Cahiers césairiens" (1974), où il définit la conception qu'il se faisait de sa poésie en prenant l'image de la montagne qui domine la partie nord-ouest de la Martinique : «J'ai l'habitude de dire que je suis un Péléen. [...] La Montagne Pelée [...] est considérée comme éteinte, bon, depuis très longtemps et qui se manifeste rarement, mais quand elle se manifeste, elle se manifeste avec violence. C'est l'explosion.» Il parla aussi de sa

façon de composer un poème : *«Tout ce que je peux dire... je n'écris jamais... ça m'est très difficile d'écrire les choses d'un seul tenant - ça m'est très difficile. Je peux encore composer après coup, mais toujours, chez moi, c'est une idée qui vient, c'est un mot que je fixe... vous comprenez, qui indique une tonalité, et ça peut me venir n'importe où, dans le métro. Sur un petit ticket de métro, je peux écrire un mot, puis après je peux l'oublier, vous comprenez. C'est toujours comme ça que j'ai fait, et alors après, bien sûr, c'est noté, c'est fixé, et j'en fais un petit peu un montage. Après. C'est comme ça que ça se présente chez moi. D'abord un sentiment intense, premier, que je fixe le plus rapidement possible, le plus immédiatement possible.»*

En 1975, il eut, à Dakar, un entretien avec Mbawil a Mpaang Ngal où il indiqua : *«Je ne m'appréhende qu'à travers le mot. Contre la torpeur des Moi, les roulis écœurants de la barque insulaire, les phrases-maillons complices des chaînes, les écritures trop automatiques, les grammaires confisquées, les musiques endormies.»* ; où il parla de l'influence des surréalistes et de leurs précurseurs sur son art, de la "Revue du monde noir", de ses lectures, de l'origine du portrait du vieux nègre «comique et laid» dans *«Cahier d'un retour au pays natal»*.

En 1976 furent publiées, par les "Éditions Désormeaux" de Fort-de-France, les **"Œuvres complètes"** de Césaire en trois volumes (I. Poésie. II. Théâtre. III. Œuvre historique et politique) Dans le premier volume, en plus des recueils déjà parus, on en trouva un nouveau :

1976

"Noria"

Recueil de 4 poèmes

"Lettre de Bahia-de-tous-les-saints"

Nouveau titre de *"Prose pour Bahia-de-tous-les-saints"*

"Éthiopie..."

Nouveau titre de *"Addis-Abeba 1963"*

"Le verbe marronner"

*C'est une nuit de
Seine
et moi je me souviens comme ivre
du chant dément de
Boukman accouchant ton pays
aux forceps de l'orage*

*DEPESTRE
Vaillant cavalier du tam-tam
est-il vrai que tu doutes de la forêt natale
de nos voix rauques de nos cours qui nous remontent
amers
de nos yeux de rhum rouges de nos nuits incendiées
se peut-il*

que les pluies de l'exil
aient détendu la peau de tambour de ta voix
marronnerons-nous
Depestre marronnerons-nous?
Depestre j'accuse les mauvaises manières de notre sang
est-ce notre faute
si la bourrasque se lève
et nous désapprend tout soudain de compter sur nos doigts
de faire trois tours de saluer

Ou bien encore cela revient au même
le sang est une chose qui va vient et revient
et le nôtre je suppose nous revient après s'être attardé
à quelque macumba.

Qu'y faire ?
En vérité
le sang est un vaudoun puissant

C'est vrai ils arrondissent cette saison des sonnets pour nous à le faire cela me rappellerait par trop le
jus sucré que bavent là-bas les distilleries des mornes quand les lents boufs maigres font leur
rond au zonzon des moustiques

Ouiche !
Depestre le poème n'est pas un moulin à
passer de la canne à sucre ça non
et si les rimes sont mouches sur les mares
sans rimes toute une saison loin des mares
moi te faisant raison rions buvons et marronnons

Gentil cour
avec au cou le collier de commandement de la lune
avec autour du bras le rouleau bien lové du lasso du
soleil
la poitrine tatouée comme par une des blessures de la
nuit
aussi je me souviens
au fait est-ce que
Dessalines mignonait à
Vertières

Camarade
Depestre
C'est un problème assurément très grave
des rapports de la poésie et de la
Révolution
le fond conditionne la forme
et si l'on s'avisait aussi du détour dialectique
par quoi la forme prenant sa revanche
comme un figuier maudit étouffe le poème
mais non
je ne me charge pas du rapport j'aime mieux regarder le printemps.

*Justement
c'est la révolution
et les formes qui s'attardent à nos oreilles bourdonnant ce sont mangeant le neuf qui lève mangeant
les pousses
de gras hannetons hannetonnant le printemps*

*Depestre de la
Seine je t'envoie au
Brésil mon salut à toi à
Bahia à tous les saints à tous les diables
Cabritos cantagallo
Botafogo bâte
batuque à ceux des favelas*

Depestre

*bombaïa bombala crois-m'en comme jadis bats-nous le bon tam-tam éclaboussant leur nuit rance
d'un rut sommaire d'astres moudangs.*

“Cérémonie vaudou pour Saint John Perse”

*«celui qui balise l'aire d'atterrissage des colibris
celui qui plante en terre une hampe d'asclépias de Curaçao
pour fournir le gîte aux plus grands monarques du monde
qui sont en noblesse d'exil et papillons de passage*

*celui pour qui les burseras de la sierra
suant sang et eau plus de sang que d'eau et pelés
n'en finissant pas de se tordre les bras
grotesques dans leur parade de damnés*

*celui qui contemple chaque jour la première lettre génétique
qu'il est superflu de nommer
jusqu'à parfait rougeoiement
avec à recueillir le surplus de forces hors du vide historique»*

Le 13 février 1976, Césaire, accueillant Senghor à la Martinique, le salua en ces termes : «*Maître de parole puissante, sans doute, mais aussi dépositaire de jouvence, des salvatrices valeurs fondamentales, celles-là même dont les Antilles ont besoin pour faire face au destin qui les menace.*»

Le 12 janvier 1977, Gérard-Georges Pigeon eut avec lui un entretien consacré principalement aux images et symboles de sa poésie. En acceptant en principe la théorie de Bachelard concernant l'affinité du psychisme pour un élément naturel, Césaire montra le rôle du volcan dans son œuvre en fonction du feu : «*La Martinique est un pays montagneux et en même temps de feu... de feu à cause du soleil, le soleil qui joue un très grand rôle dans ma poésie, mais aussi du volcan... Car c'est précisément le volcan qui fait la liaison entre le feu et la terre, entre le feu et la montagne, le volcan n'étant que la montagne de feu, la montagne du feu.*» Mais il ajouta qu'il n'y a pas de systématisation consciente des symboles dans son œuvre.

Le 22 février 1978 fut rendu un hommage à Léon-Gontran Damas, récemment décédé, où Césaire donna un poème, “**Léon G. Damas. Feu sombre toujours... In memoriam**”, où on lit : «*Je vois les*

*négritudes obstinées les fidélités fraternelles la nostalgie fertile et toi qu'est-ce que tu peux bien faire
là noctambule à n'y pas croire de cette nuit vraie salutaire ricanement forcené des confins à l'horizon
de mon salut frère feu sombre toujours.»*

En 1981, il écrivit ce poème :

“rabordaille”

*en ce temps-là le temps était l'ombrelle d'une femme très
belle
au corps de maïs aux cheveux de déluge
en ce temps-là la terre était insermentée
en ce temps-là le cœur du soleil n'explosait pas
(on était très loin de la prétintaille quinteuse
qu'on lui connaît depuis)
en ce temps-là les rivières se parfumaient incandescentes
en ce temps-là l'amitié était un gage
pierre d'un soleil qu'on saisissait au bond
en ce temps-là la chimère n'était pas clandestine
ce n'était pas davantage une échelle de soie contre un
mur
contre le
Mur*

*alors vint un homme qui jetait comme cauris
ses couleurs
et faisait revivre vive la flamme des palimpsestes
alors vint un homme dont la défense lisse
était un masque goli
et le verbe un poignard acéré
alors un homme vint qui se levait contre la nuit du temps
un homme stylet
un homme scalpel
un homme qui opérait des taies
c'était un homme qui s'était longtemps tenu
entre l'hyène et le vautour
au pied d'un baobab
un homme vint
un homme vent
un homme vantail
un homme portail
le temps n'était pas un gringo gringalet
je veux dire un homme rabordaille
un homme vint un homme*

Commentaire

Césaire célébra son épouse, Suzanne.

Dans les notes à son texte de “*La tragédie du roi Christophe*”, il donna ces définitions : «*rabordaille : petit tambour cylindrique à deux peaux ; désigne aussi le rythme rapide comme pour l’abordage joué sur cet instrument*».

Dans un entretien avec Philippe Decraene, qui donna lieu à un article intitulé *“Aimé Césaire, nègre rebelle”*, paru dans *“Le monde”*, le 6 décembre 1981, il déclara : *«Je ne cesse d’écrire des poèmes, sans toujours les publier. La poésie est ma raison d’être, mon exutoire, ma bouée de sauvetage. C’est par la poésie que s’exprime mon moi profond, que s’affirme mon être [...] Pour le reste, je me prête à la gesticulation sociale.»*

Cependant, il publia :

1982

“moi, laminaire”

Recueil de 63 poèmes

“calendrier lagunaire”

*J’habite une blessure sacrée
j’habite des ancêtres imaginaires
j’habite un vouloir obscur
j’habite un long silence
j’habite une soif irrémédiable
j’habite un voyage de mille ans
j’habite une guerre de trois cent ans
j’habite un culte désaffecté
entre bulbe et caïeu j’habite l’espace inexploité
j’habite du basalte non une coulée
mais de la lave le mascaret
qui remonte la valleeuse à toute allure
et brûle toutes les mosquées
je m’accommode de mon mieux de cet avatar
d’une version du paradis absurdement ratée
-c’est bien pire qu’un enfer-
j’habite de temps en temps une de mes plaies
chaque minute je change d’appartement
et toute paix m’effraie*

*tourbillon de feu
ascidie comme nulle autre pour poussières
de mondes égarés
ayant crachés volcan mes entrailles d’eau vive
je reste avec mes pains de mots et mes minerais secrets*

*j’habite donc une vaste pensée
mais le plus souvent je préfère me confiner
dans la plus petite de mes idées*

*ou bien j’habite une formule magique
les seuls premiers mots
tout le reste étant oublié
j’habite l’embâcle
j’habite la débâcle
j’habite le pan d’un grand désastre
j’habite souvent le pis le plus sec*

du piton le plus efflanqué - la louve de ces nuages

*j'habite l'auréole des cétacés
j'habite un troupeau de chèvres tirant sur la tétine
de l'arganier le plus désolé
à vrai dire je ne sais plus mon adresse exacte
bathyale ou abyssale
j'habite le trou des poulpes
je me bats avec un poulpe pour un trou de poulpe*

*frères n'insistez pas
vrac de varech
m'accrochant en cuscute
ou me déployant en porona
c'est tout un
et que le flot roule
et que ventouse le soleil
et que flagelle le vent
ronde bosse de mon néant*

*la pression atmosphérique ou plutôt l'historique
agrandit démesurément mes maux
même si elle rend somptueux certains de mes mots*

Commentaire

Au sujet de ces derniers mots, Césaire indiqua à Daniel Maximin : «*Effectivement à une époque où je sens le "moi" antillais menacé, cerné, grignoté, au moment où j'ai l'impression qu'il y a une course contre la montre, j'éprouve un sentiment tragique, et c'est dans ces moments qu'on s'agrippe à soi-même et le recours à la poésie sous la pression historique me paraît être l'essentiel droit de recours.*» Ces mots, qu'il avait lui-même choisis, allaient être inscrits sur sa tombe.

"annonciades"

"épactes..."

*La colline d'un geste mou saupoudrait
les confins des mangroves amères.
Aussitôt l'enlissement : je l'entendais claquer
du bec et reposer plus silencieusement*

*dans le scandale de ses mandibules.
Une complicité installait sa bave dans un remords
de sangsues et de racines.
On a tôt fait de médire des dragons : de temps en temps
l'un d'eux sort de la gadoue,
secouant ses ailes arrosant les en tous et le temps
de disperser barques et hourques se retire
au large dans un songe de moussons.
Si de moi-même insu je marche suffoquant d'enfances
qu'il soit clair pour tous que calculant les épactes*

j'ai toujours refusé le pacte de ce calendrier lagunaire.

“Léon G. Damas ”

(voir plus haut)

“test...”

“par tous mots guerrier-silex”

*je t'énonce
FANON tu rayes le fer
tu rayes le barreau des prisons
tu rayes le regard des bourreaux
guerrier-silex
vomi par la gueule du serpent de la mangrove*

Commentaire

C'était un hommage à Frantz Fanon.

Césaire allait reprendre le vers : «*Tu rayes le regard des bourreaux*» à propos de Lumumba dans “*Une saison au Congo*”.

Il indiqua : «*Ce poème que j'ai écrit sur Fanon n'est pas du tout un poème de circonstance. Effectivement, je l'ai envoyé comme ma contribution à ce mémorial Fanon, car Fanon est un homme que je connaissais bien.*»

“pour dire...”

*pour revitaliser le rugissement des phosphènes
le cœur creux des comètes*

*pour raviver le verso solaire des rêves
leur laitance
pour activer le frais flux des sèves de la mémoire
des silicates*

*colère des peuples débouché des Dieux leur ressaut
patienter le mot son or son orle
jusqu'à ignivome
sa bouche*

“sentiments et ressentiments des mots”

“mangrove”

“chanson de l’hippocampe”

*petit cheval hors du temps enfui
bravant les lès du vent et la vague et le sable turbulent
petit cheval
dos cambré que salpêtre le vent*

*tête basse vers le cri des juments
petit cheval sans nageoire
sans mémoire
débris de fin de course et sédition de continents
fier petit cheval tête d’amours supputées
mal arrachés au sifflements des mares
un jour rétif
nous t’enfourcherons
et tu galoperas petit cheval sans peur
vrai dans le vent le sel et le varech*

“épaves”

“ordinaire”

“odeur”

“la condition-mangrove”

“les fleuves ne sont pas impassibles”

“banal”

“éboulis”

“maillon de la cadène”

*avec des bouts de ficelle
avec des rognures de bois
avec de tout tous les morceaux bas
avec les coups bas
avec des feuilles mortes ramassées à la pelle
avec des restants de draps
avec des lassos lacérés
avec des mailles forcées de cadènes
avec des ossements de murènes
avec des fouets arrachés
avec des conques marines*

*avec des drapeaux et des tombes dépareillées
par rhombes
et trombes
te bâtir*

“j’ai guidé du troupeau la longue transhumance”

“journée”

*pour me distraire
vais-je prendre en charge encore cette journée
pour me distraire à mon ordinaire je bâtis.
quelques chicots - il ne reste plus que cela de dur-
quelques oiseaux au-dessus de la merde
quelques crachats*

*et c’est une ville harassée de nuages
que mégote goguenard
le museau d’un volcan inattentif*

*...soit ton geste une vague qui hurle et se reprend vers le creux de rocs aimés comme pour
parfaire une île rebelle à naître
il y a dans le sol demain en scrupule et la parole à charger aussi bien que le silence*

“soleil safre”

“algues”

“mot-macumba”

*le mot est père des saints
le mot est mère des saints
avec le mot couresse on peut traverser un fleuve
peuplé de caïmans
il m’arrive de dessiner un mot sur le sol
avec un mot frais on peut traverser le désert
d’une journée
il y a des mots bâton-de-nage pour écarter les squales
il y a des mots iguanes
il y a des mots subtils ce sont des mots phasmes
il y a des mots d’ombre avec des réveils en colère
d’étincelles
il y a des mots Shango
il m’arrive de nager de ruse sur le dos d’un mot dauphin*

“ça, le creux”

"nuits"

"ne pas se méprendre"

"pirate"

"pierre"

"solvitur"

"transmission"

"lenteur"

"connaissance des mornes"

"torpeur de l'histoire"

"sans insistance ce sang"

"foyer..."

"la Justice écoute aux portes de la Beauté"

*une envolée
s'immobilise en fougères arborescentes
et gracieusement salue en inclinant leurs ombrelles
à peine frémissantes
une saison plus bas la
Reine met pied à terre elle revient dans la confidence des éléments d'une cérémonie où elle a présidé
à l'opalisation du désastre et à la transmutation des silicates
très simplement elle dépose sa couronne
qui n'est paradoxalement qu'une guirlande de fleurs
de técomarias très intenses
et nous fait les honneurs de son palais paraquatique gardé de varans de pierre
drapeaux draperies scories pêle-mêle de fanfares et de sèves par feu par cendres sachons :
la tache de beauté fait ici sa tâche elle sonne somme exige l'obscur déjà
et que la fête soit refaite
et que rayonne justice
en vérité la plus haute*

“passage d’une liberté”

*le noir pavillon claquant au vent toujours barbaresque les feux à mi-chemin entre la lumière biologique
la plus pressante et la sérénité des constellations la mise en contact qui ne peut se faire qu'à partir de
très rares macles de minéraux*

*Cimarrone sans doute
(le pan de ce visage qui dans l'écume d'un silence
tombe avec des biseautés de mangue)
tellement à la faveur d'oiseaux
dont l'office est à force de pollen
de corriger les bévues des
Érinyes et le raide vin
des murènes*

“inventaire de cayes”

“à valoir...”

“conspiration”

“monstres”

*le monstre... le sortant de ma poitrine j'en ferai un collier de fleurs voraces
et je danse Monstre je danse dans la résine des mots et paré d'exuvies
nu*

“internonce”

“chemin”

“version venin”

“abîme”

“saccage”

“ibis-anubis”

“crevasses”

“faveur”

“laisse fumer”

“dorsale bossale”

*il y a des volcans qui se meurent
il y a des volcans qui demeurent
il y a des volcans qui ne sont là que pour le vent
il y a des volcans fous
il y a des volcans ivres à la dérive
il y a des volcans qui vivent en meute et patrouillent
il y a des volcans dont la gueule émerge de temps en temps
véritables chiens de la mer
il y a des volcans qui se voilent la face
toujours dans les nuages
il y a des volcans vautreés comme des rhinocéros fatigués
dont on peut palper la poche galactique
il y a des volcans pieux qui élèvent des monuments
à la gloire des peuples disparus
il y a des volcans vigilants
des volcans qui aboient
montant la garde au seuil du Kraal des peuples endormis
il y a des volcans fantasques qui apparaissent
et disparaissent
(ce sont jeux lémuriens)
il ne faut pas oublier ceux qui ne sont pas les moindres
les volcans qu'aucune dorsale n'a jamais repérés
et dont de nuit les rancunes se construisent
il y a des volcans dont l'embouchure est à la mesure
exacte de l'antique déchirure.*

Commentaire

Une dorsale est une chaîne sous-marine de volcans, surgie au contact de plaques tectoniques.
Un bossale est un esclave africain venant d'arriver aux Antilles.

“la loi des coraux”

“la force de regarder demain”

“quand Miguel Angel Asturias disparut”

*bon batteur de silex
jeteur à toute volée de grains d'or dans l'épaisse
crinière de la nuit hippocampe
ensemenceur dément de diamants*

brise-hache comme nul arbre dans la forêt
Miguel Angel s'asseyait à même le sol
disposant un gri-gri dans l'osselet de ses mots
quatre mots de soleil blanc
quatre mots de ceiba rouge
quatre mots de serpent corail
Miguel Angel se versait une rasade
de tafia d'étoiles macérées neuf nuits
à bouillir dans le gueuloir non éteint des volcans
et leur trachée d'obsidienne
Miguel Angel contemplait dans le fond de ses yeux
les graines montant gravement à leur profil d'arbres
Miguel Angel de sa plume caressait
la grande calotte des vents et le vortex polaire
Miguel Angel allumait de pins verts
les perroquets à tête bleue de la nuit
Miguel Angel perfusait d'un sang d'étoiles de lait
de veines diaprées et de ramages de lumières
la grise empreinte
de l'heure du jour des jours du temps des temps
et puis
Miguel Angel déchaînait ses musiques sévères

une musique d'arc
une musique de vagues et de calebasses
une musique de gémissements de rivière
ponctuée des coups de canon des fruits du couroupite
Et les burins de quartz se mettaient à frapper
les aiguilles de jade réveillaient les couteaux de silex
et les arbres à résine

ô Miguel Angel sorcier des vers luisants
le saman basculait empêtré de ses bras fous
avec toutes ses pendeloques de machines éperdues
avec le petit rire de la mer très doux
dans le cou chatouilleux des criques
et l'amitié minutieuse du Grand Vent
quand les flèches de la Mort atteignirent Miguel Angel
on ne le vit point couché
mais bien plutôt déplier sa grande taille
au fond du lac qui s'illumina

Miguel Angel immergea sa peau d'homme
et revêtit sa peau de dauphin
Miguel Angel devêtit sa peau de dauphin
et se changea en arc-en-ciel
Miguel Angel rejetant sa peau d'eau bleue
revêtit sa peau de volcan
et s'installa montagne toujours verte
à l'horizon de tous les hommes.

Commentaire

Césaire, pour expliquer son amitié avec Asturias, le grand écrivain guatémaltèque, déclara à Daniel Maximin : *« Il y a ce fait premier tout simplement que nous appartenons au continent américain. Il y a cette dimension géographique, il y a cette dimension tellurique, et c'est l'Amérique, les volcans du Guatemala, c'est la revanche de l'Inca sur le Conquistador, par le merveilleux. C'est la machine vaincue par la forêt vierge ; c'est le raisonnement vaincu par la poésie, les retournements de l'Histoire. Et l'accès à une nouvelle humanité qui est en réalité la revanche d'une humanité plus profonde ; c'est tout ça pour moi un peu Asturias. »*

“Wifredo Lam”

“conversation avec Mantonica Wilson”

“connaître, dit-il”

“genèse pour Wifredo”

“façon langagière”

“passages”

“rabordaille”

(voir plus haut)

“que l'on présente son cœur au soleil”

“insolites bâtisseurs”

“nouvelle bonté”

*il n'est pas question de livrer le monde aux assassins
d'aube
la vie-mort
la mort-vie
les souffleteurs de crépuscule
les routes pendent à leur cou d'écorcheurs
comme des chaussures trop neuves
il ne peut s'agir de déroute
seuls les panneaux ont été de nuit escamotés
pour le reste
des chevaux qui n'ont laissé sur le sol*

que leurs empreintes furieuses
 des mufles braqués de sang lapé
 le dégainement des couteaux de justice
 et des cornes inspirées
 des oiseaux vampires tout bec allumé
 se jouant des apparences
 mais aussi des seins qui allaitent des rivières
 et les calebasses douces au creux des mains d'offrande
 une nouvelle bonté ne cesse de croître à l'horizon

Commentaire sur l'ensemble

Le titre indique que Césaire s'identifiait à cette plante qu'est la laminaire, qui est, dans l'eau, une algue accrochée au rocher.

Il introduisit ainsi ce recueil de poèmes très divers, écrits au long des années au fil des jours : *«Le non-temps impose au temps la tyrannie de sa spatialité... Au plus extrême, ou, pour le moins, au carrefour, c'est au fil des saisons survolées, l'inégale lutte de la vie et de la mort, de la ferveur et de la lucidité, fût-ce celle du désespoir et de la retombée, la force aussi toujours de regarder demain. Ainsi va toute vie. Ainsi va ce livre, entre soleil et ombre, entre montagne et mangrove, entre chien et loup, claudiquant et binaire.»*

Si, inventeur du concept de «négritude», il affirma à nouveau sa conviction profonde ; s'il chanta une nouvelle fois la présence de sa terre dans le concert du monde ; s'il laissa s'épanouir librement un imaginaire surgi des profondeurs archaïques ; s'il marqua une nostalgie fusionnelle suggérée par le titre, ces poèmes laconiques, guère marqués que de cette coquetterie quelque peu puérile qu'est le refus de la majuscule, qui sont des méditations désenchantées sur la Martinique et les Martiniquais, des auto-analyses sarcastiques, des hommages divers à des amis, laissent percer les découragements de l'homme d'action, et son angoisse de voir se perdre le feu des volcans dans la vase maléfique des mangroves. Il indiqua à Daniel Maximin que ce qui se manifeste, c'est *«l'homme rendu à la dure réalité et qui fait le bilan (je ne sais pas si le compte à rebours a vraiment commencé), mais, en tout cas, un bilan, disons provisoire et qui veut être sincère, d'une vie d'homme. C'est quoi une vie d'homme? Évidemment une vie d'homme, ce n'est pas ombre et lumière. C'est le combat de l'ombre et de la lumière, ce n'est pas une sorte de ferveur et une sorte d'angélisme, c'est une lutte entre l'espoir et le désespoir, entre la lucidité et la ferveur, et cela est valable pour tous les hommes, finalement sans naïveté aucune parce que je suis un homme de l'instinct, je suis du côté de l'espérance, mais d'une espérance conquise, lucide, hors de toute naïveté parce que je sais que là est le devoir. Parce que désespérer de l'Histoire, c'est désespérer de l'Homme.»*

Cependant, le dernier vers du recueil, *«une nouvelle bonté ne cesse de croître à l'horizon»* semble indiquer une sérénité retrouvée dans la fusion cosmique

Le recueil comprend un ensemble de dix poèmes que Césaire composa en hommage à son grand ami, le peintre cubain Wifredo Lam, qui était récemment décédé ; il partit d'eaux-fortes qui lui avaient été proposées par le peintre pour une œuvre commune qui aurait été intitulée *«Annonciation»* et aurait été produite en fidèle connivence de conviction et de création ; il écrivit en particulier : *«Il n'est pas question de livrer le monde aux assassins d'aube.../ Préserve la parole / rend fragile l'apparence / Capte au décor le secret des racines/ la résistance ressuscite...»*

Le recueil, publié aux «Éditions du Seuil», obtint le Grand prix national de la poésie.

Il fut apprécié par :

-Michel Nuridsany : *«Un livre-univers [...] L'homme, comme une algue laminaire, participe à la grande fête cruelle du monde accroché à son rocher.»*

-Jean-Charles Gateau : «Impossibilité de lire Césaire avec désinvolture. C'est toujours une expérience urticante et écorchante, une sorte de nage à travers un langage raboteux et fascinant comme une barrière corallienne...»

-Jérôme Garcin : «Le grand poète antillais chante une nouvelle fois la présence de sa terre dans le concert du monde.»

-Alain des Mazery : «Un décisif "Retour au pays natal".»

-Tahar Ben Jelloun : «Par la découverte et l'approfondissement de l'identité singulière, Césaire s'achemine vers l'universel.»

En 1982, Césaire déclara à Daniel Maximin : «*La poésie, c'est pour moi la parole essentielle. J'ai l'habitude de dire que la poésie dit plus. Bien sûr, elle est obscure, mais c'est un «moins» qui se transforme en «plus». La poésie, c'est la parole rare, mais c'est la parole fondamentale parce qu'elle vient des profondeurs, des fondements, très exactement, et c'est pour ça que les peuples naissent avec la poésie. Les premiers textes ont été des textes poétiques. Certes, il m'est arrivé d'écrire des pièces de théâtre, des drames, des tragédies, mais pour moi ce sont des départements de la poésie. Par conséquent, au point où j'en suis, et sans l'avoir fait exprès, sans l'avoir recherché, la poésie, pourrais-je dire, s'est imposée à moi. Il ne s'agit pas d'un retour après une infidélité, mais j'ai éprouvé très fort le sentiment de m'exprimer, au sens très fort du terme, et cette expression se fait tout naturellement par le biais et par le moyen de la poésie. [...] C'est un des grands enseignements que j'ai tiré du surréalisme : c'est la conception de la poésie non pas comme effusion mais comme moyen de détection, comme moyen de révélation. La poésie comme accès à l'Être, comme accès à soi-même, l'accès aux forces profondes, et, bien entendu pour moi, l'accès aux forces profondes, c'est le geyser et c'est l'éruption, l'éruption de ces forces si longtemps enfouies et occultées par les débris et par les scories. [...] S'il est vrai qu'il y a un moi "baladin" et l'autre moi, le moi tapi ou reclus par le poème qui le libère, je me ressens total et tellurique, c'est-à-dire à la fois essentiel et solidaire. [...] J'ai la tentation panthéiste, je voudrais être tout ! Je voudrais être tous les éléments. Mais c'est vrai que j'ai toujours été fasciné par l'arbre. Le motif végétal est un motif qui est central chez moi, l'arbre est là. Il est partout, il m'inquiète, il m'intrigue, il me nourrit. Il y a le phénomène de la racine, de l'accrochement au sol, il y a le phénomène du fût qui s'élève à la verticale. Il y a le motif de l'épanouissement du feuillage au soleil et de l'ombre protectrice. Tout cela fait partie de mon imaginaire incontestablement. Comme en fait partie le décor marin : l'océan, la vague, par exemple la vague qui défonce la falaise du côté de Grand'Rivière ou de Basse-Pointe, ce qui m'a toujours sidéré. Je crois que c'est un autre aspect de ma personnalité. Et puis je dois dire alors que, s'il y a très peu de mangrove, il y a beaucoup de montagne, et la montagne sous la forme du volcan. On peut essayer de comprendre, d'abord parce que les Antilles ce n'est jamais que de la montagne, de l'eau et de la montagne d'abord, c'est un phénomène tout bêtement géographique. Et puis très tôt la montagne est devenue pour moi le volcan. Là encore il y a une détermination géographique très précise. [...] J'ai toujours le sentiment qu'on est né de la montagne, on est né du volcan. Nous sommes les fils du volcan. Et ça explique peut-être bien des choses. D'abord l'attente de la catastrophe perpétuelle : à n'importe quel moment le grand événement peut se produire ! Et puis, j'ai un peu l'habitude de dire que si je voulais me situer psychologiquement, et peut-être situer le peuple martiniquais, je dirais que c'est un peuple péléen. Je sens que ma poésie est péléenne parce que précisément ma poésie n'est pas du tout une poésie effusive, autrement dit qui se dégage... se dégage perpétuellement. Je crois que la parole est une parole rare. Cela signifie qu'elle s'accumule. Elle s'accumule pendant longtemps, elle s'accumule patiemment, elle fait son cheminement, on peut la croire éteinte et, brusquement, la grande déchirure. C'est ce qui donne son caractère dramatique : l'éruption. Ainsi ma poésie est une poésie péléenne. En tout cas, me pensant, c'est toujours en termes de terre, ou de mer, ou de végétal que je me dessine. [...] Il y a cette aspiration à l'air, il y a cette dénonciation de la torpeur. La torpeur ! Alors là on peut le transposer sur le plan politique et la torpeur, le torpide cela m'écrase. C'est vraiment l'aspect négatif du soleil, le soleil non pas vainqueur, mais écrasant. Ah ! Le vent ! Vent des mornes ! Vent du large ! [...] La poésie au fond c'est elle qui transcende les contradictions.»*

En 1983 fut publié un recueil intitulé **‘La poésie’** dans lequel furent ajoutés ces deux poèmes :

‘Le temps de la liberté’

*Le whisky avait dénoué ses cheveux sales et flottait sur la force
des fusils la carapace des tanks et les jurons du juge
Ô jour non lagunaire
plus têtue que le bœuf du pays baoulé
qui a dit que l'Afrique dort
que notre
Afrique se cure la gorge
mâche du kola boit de la bière de mil et se
rendort
la TSF du Gouverneur avait colporté ses
mensonges amassé le fiel dans la
poche à fiel des journaux c'était l'an
1950 au mois de février qui dans le vocabulaire
des gens de par ici s'appellera la saison
du soleil rouge
Cavally
Sassandra
Bandama
petits fleuves au mauvais nez qui à travers vase et pluie
d'un museau incertain cherchez
petits fleuves au ventre gros de cadavres
qui a dit que l'Afrique se terre frissonne
à l'harmattan a peur et se rendort
Histoire je conte l'Afrique qui s'éveille
les hommes
quand sous la mémoire hétéroclite des chicotes
ils entassèrent le noir feu noué
dont la colère traversa comme un ange
l'épaisse nuit verte de la forêt
Histoire je conte l'Afrique qui a pour armes
ses poings nus son antique sagesse sa raison toute nouvelle
Afrique tu n'as pas peur tu combats tu sais mieux que
tu n'as jamais su tu regardes les yeux dans les yeux
des gouverneurs de proie des banquiers périssables
belle sous l'insulte
Afrique et grande de ta
haute conscience et si certain le jour
quand au souffle des hommes les meilleurs aura disparu
la tsé-tsé colonialiste*

Commentaire

En 1950, les autorités coloniales de la Côte d'Ivoire se livrèrent à des exactions contre les partisans de l'indépendance.

«Cavally Sassandra Bandama» sont trois fleuves d'Afrique occidentale.

«L'harmattan» est un vent fort.

"Parcours"

*J'ai de ma salive étroite tenu liquide le sang
l'empêchant de se perdre aux squames oublieux
J'ai chevauché sur des mers incertaines
les dauphins mémorants
inattentif à tout
sauf à recenser le récif
à bien marquer l'amer
J'ai pour l'échouage des dieux réinventé les mots
où j'ai pris pied nous avons défoncé la friche
creusé le sillon modelé l'ados
çà et là piquant bout blanc après bout blanc
ô Espérance
l'humble degres de ta bouture amère*

En 1989, Césaire contribua à un recueil de textes intitulé *"Espoirs et déchirements de l'âme créole"* avec ces poèmes :

"Parcours"

(voir plus haut)

"Références"

*Il ne chercha pas d'alibi
au contraire
il scrutait le paysage où s'incruster
épouseur du lieu
que l'érosion l'érode
que l'alizé le gifle
le tout-morne
le tout-volcan
la cohérence du voyage n'en fut pas affectée
les voies de traverse n'étant que blessures d'éboulis
à tâtons il dessinait
la fragile chance tournée vers le soleil
momie de boue*

"Figuration rapace"

*Troncs-thyrses
draperies
conciliabules de dieux sylvestres
le papotage hors-monde des fougères arborescentes
çà et là un dépoitraillement jusqu'au sang
d'impassibles balisiers*

*figuration rapace
(ou féroce ou somptueuse
la quête est la soif de l'être)*

*Bientôt sera le jeu des castagnettes d'or léger
puis le tronc brûlé vif des simarubas*

*Qu'ils gesticulent encore selon ma propre guise
théâtre dans la poussière du feu femelle :
Ce sont les derniers lutteurs fauves de la colline*

*Ministre de la plume de cette étrange cour
c'est trop peu de dire que je parcours
jour et nuit ce domaine*

*C'est lui qui me requiert et me nécessite
gardien :
s'assurer que tout est là
intact absurde
lampe de fée
cocons par besoin terreux
et que tout s'enflamme soudain d'un sens inaperçu
dont je n'ai pu jamais infléchir en moi le décret*

Le 25 mai 1990, sur le plateau de l'émission télévisée "Ex-Libris", enregistrée à la Martinique à cette occasion, Césaire eut une conversation avec Patrick Poivre d'Arvor :

Patrick Poivre d'Arvor : Alors, vous qui êtes un grand spécialiste de la botanique (là, on voit ici une fleur de balisier qui se trouve être l'arbre qui vous a servi de symbole pour fonder votre parti) vous avez, un jour dit qu'il était «difficile d'acclimater un arbre de souffre et de lave chez un peuple de vaincus». Qu'est-ce que vous vouliez dire par là?

Aimé Césaire : Vous savez, je suis un homme tellurique. Je suis vraiment l'homme d'une terre et l'homme d'un terroir. Et, dans ma poésie il y a beaucoup d'arbres, vous me disiez tout à l'heure, vous posiez quelques questions sur la botanique. Je suis un homme de terre et puis aussi, je suis un homme de volcan. J'ai l'habitude de dire que j'ai la nature péléenne.

Patrick Poivre d'Arvor : Alors, Aimé Césaire poète, Aimé Césaire écrivain, est-ce qu'on va le retrouver un jour?

Aimé Césaire : Bah, je pense qu'on va le retrouver un jour ! Je ne fais pas de distinguo absolu entre les choses. Je suis un homme engagé, je me définis essentiellement comme l'homme d'une communauté que je défends par tous les moyens. La poésie est un moyen, l'action politique en est un. La réflexion politique en est un autre. Tout cela, je crois que c'est le même homme. C'est l'instrument qui diffère. La vérité, c'est que je n'ai jamais séparé mon destin individuel de celui du peuple auquel j'appartiens. Je crois que c'est ça qui est la chose fondamentale. La reconquête de l'être par la poésie, par le mot (après tout, le mot est la demeure de l'être comme disait Heidegger) la reconquête de la personnalité martiniquaise, la reconquête de l'identité martiniquaise, la reconquête de la responsabilité martiniquaise, pour moi tout ça fait un tout.

1994

“Comme un malentendu de salut...”

Recueil de 23 poèmes

“Stèle obsidienne pour Alioune Diop”

“Passage”

“Références”

(voir plus haut)

“Suprême masque”

“Vertu des lucioles”

Ne pas désespérer des lucioles
je reconnais là la vertu.
les attendre les poursuivre
les guetter encore.
le rêve n'est pas de les fixer flambeaux
ni qu'elles se répondent en des lumières non froides
je suis d'ailleurs sûr que la reconversion se fait
quelque part pour tous ceux
qui n'ont jamais accepté cette stupeur de l'air
la communication par hoquets d'essentiel
j'apprécie qu'elle se fasse à tâtons
et par paroxysme
au lieu de quoi elle sombrerait inévitablement
dans l'inepte bavardage de l'ambient marécage

“Rumination”

“Parole due”

“Parcours”

(voir plus haut)

"Dyali"

Le pont de lianes s'il s'écroule
c'est sur cent mille oursins d'étoiles
à croire qu'il n'en fallait pas une seule de moins
pour harceler nos pas de bœuf-porteur
et éclairer nos nuits
il m'en souvient
et dans l'écho déjà lointain
ce feulement en nous de félins très anciens

Alors la solitude aura beau se lever
d'entre les vieilles malédictions
et prendre pied aux plages de la mémoire
parmi les bancs de sable qui surnagent
et la divagation déchiquetée des îles
je n'aurai garde d'oublier la parole
du dyali
dyali
par la dune et l'élime
convoyeur de la sève et de la tendresse verte
inventeur du peuple et de son bourgeon
son guetteur d'alizés
maître de sa parole
tu dis dyali

et Dyali je redis
le diseur d'essentiel
le toujours à redire
et voilà comme aux jours de jadis
l'honneur infatigable

Voilà la face au Temps
un nouveau passage à découvrir
une nouvelle brèche à ouvrir
dans l'opaque dans le noir dans le dur
et voilà une nouvelle gerbe de constellations à repérer
pour la faim pour la soif des oiseaux oubliés
de nouvelles haltes de nouvelles sources
et voilà

Voilà Dyali
la patience paysanne des semences à forcer
et l'entêtement d'une conjuration des racines

à fond de terre
à fond de cœur
à l'arraché du soleil
blason

'Espace-rapace'

"Fantasmes"

"Dérisoire"

"Cratères"

"Conciliabules"

À grignoter un levant
à replier un couchant
Les animaux se seront enfuis
emportant hors de la ville sa dernière clé de chaleur.
Pour l'heure il n'est question
à peine
que d'une porte à démasquer
en tâtonnant à travers
la désolation de l'intime terreau
jusqu'à la vitesse de tendresse hasardeuse
qui fait mon frère l'arbre résolu
Mon frère le vent à la vague déchiquetée
Mon frère l'éccœuré volcan
Et le sanglot sans cesse ravalé
du ressac

"Paroles d'îles"

"Comme un malentendu de salut"

Rescapée rescapée
C'est toi la retombée
D'un festin de volcans
D'un tourbillon de lucioles
D'une fusée de fleurs d'une fureur de rêves [...]
Plus d'une fois j'ai enhardi la vague
À franchir la limite qui nous sépare toujours
Mais le dragon gouverne le cap de cette eau interdite
Même si c'est souvent en inoffensif caret-plongeur
Qu'il survient respirer à la surface maudite. [...]
Très pure loin de toute cette jungle
La traîne de tes cheveux ravivée
Jusqu'au fond de la barque solaire
Exaspération de la sécession
Je la vois qui bat des paupières
histoire de m'avertir qu'elle comprend mes signaux
qui sont d'ailleurs en détresse des chutes de soleil très ancien. [...]

de grief en grief
de souvenance en rémanence
de bribe en bribe
à bride abattue
de mer en mer
de marâtre en marâtre
du chant de sang des flamboyants
à la soif désuète du lit obstiné de l'encens
quant à toi solstice
en plein cœur du boucan
campement d'un troupeau de volcans à l'encan
brise-moi d'odeurs opiniâtres
éparpillé
de routes humides d'amaryllis
en buisson de rocaillles surchauffées
c'est tout un le labyrinthe régresse du futur obscurci à la nuit des fontaines mal descellées
bavure
bêvue s'efface comme un malentendu de salut

Commentaire

Césaire célébrait son épouse.

“Rumination de Caldeiras”

“À travers...”

“Tutélaire”

De verre
de ponces
de vols épars d'oiseaux
à travers la dentelle hurlant
toute île est des Telchines
féroces tourneurs en rond

Alors
chevauchant l'étincelle
que les fées entrelacent leurs cerceaux de palombes

Dressée à les frapper au mufle et les faire reculer
je ne vois que toi
en face des monstres jaillie

Toi contre les cyclones
toi contre la vague dévorante
toi contre l'avancée des volcans et leur alerte de pieuvres
toi contre les malebêtes de la nuit
toi les déifiant d'un geste plus fou
l'outrage et le prodige

toi toi toi
Grande ombre tendre
hagarde d'un dernier et tutélaire regard

Commentaire

Césaire dédia le poème à la mémoire de sa mère.

"Rocher de la femme endormie"

"Faveur des alizés"

"Pour un cinquantenaire"

"Configurations"

1994

"La poésie, œuvres poétiques complètes"

Commentaire

On y trouva des inédits, dont ces vers :
«Ne dépare pas le pur visage de l'avenir
bâtisseur d'un insolite demain.»

1996

"Anthologie poétique"

En mai 1997, interviewé pour "Le courrier de l'UNESCO", Césaire répondit à une série de questions, d'où cet échange :

«J'ai toujours eu l'impression que je partais à la reconquête. À la reconquête de mon nom. À la reconquête de mon pays. À la reconquête de moi-même. Et c'est pour cela que ma démarche a été essentiellement une démarche poétique. Parce qu'il me semble que la poésie, c'est un peu tout cela. C'est la reconquête de soi par soi.»

«De soi par soi. Et par quel outil privilégié?» - «Je crois que l'outil essentiel, c'est le mot ! Un peintre, ce serait par la peinture ! Mais un poète, c'est par le mot. Je crois que c'est Heidegger qui a dit cela : "Le mot, c'est la demeure de l'être." On pourrait multiplier les citations. Je crois que c'est René Char qui disait, du temps qu'il était surréaliste : "Les mots savent de nous beaucoup plus que nous savons d'eux." Je crois que cela aussi, c'est révélateur. Que le "verbe" est révélateur. Et pas seulement créateur.»

«Révélateur. Créateur. Explorateur?» - «Explorateur est excellent ! C'est la sonde que l'on jette. C'est la tête chercheuse. Qui ramène l'être à la surface.»

«Vous avez dit souvent que la première parole nègre, après le long silence, ne pouvait être qu'une parole révolutionnaire. Alors, la poésie est aussi «révolution?» - «Oui. Elle est révolutionnaire. C'est le monde ordinaire chamboulé, labouré, transmuté. C'est pourquoi elle est révolutionnaire. Lorsque, en 1941, en pleine guerre mondiale, la revue "Tropiques" a paru dans la Martinique occupée, comme

une immersion dans les sources contradictoires du magma de l'âme antillaise, avec un regard cru dardé sur les profondeurs de l'aliénation coloniale, c'était véritablement une révolution culturelle. Et lorsque le censeur de Vichy, en 1941, a interdit "Tropiques" en disant : "Vous êtes révolutionnaire", c'était un fort bon critique. C'est vrai ! Il s'agissait d'une révolution culturelle. C'était une sorte de révolution copernicienne que nous opérons ! Il y avait de quoi surprendre ! Et les Martiniquais, eux-mêmes, ont été surpris ! Révélés à eux-mêmes. Étrange rencontre ! Ça modifiait un certain nombre de valeurs.»

«À Genève, en 1978, lors de l'événement appelé "Genève et le monde noir", vous avez, dans un discours important, prononcé ces paroles : "Le pouvoir opératoire de la poésie, avec son double visage de nostalgie et de prophétie, salvatrice, car récupératrice de l'être, est intensificatrice de vie." "Cahier d'un retour au pays natal", paru en 1939, était-il donc cette parole première?» - «Oui. C'est bien ainsi que je le conçois : c'est un départ, un nouveau départ, qui est le vrai départ. Car, dans la vie, il y a beaucoup de faux départs. Mais je crois que c'est là pour moi le vrai départ. La mémoire, l'enfoui, l'enseveli, tout cela exhumé, remis au monde, proféré, éclatant dans le monde tout fait, dans le monde que nous vivons, je crois que c'est un signal important. Dire le sursaut. Ne pas le taire, la parole réinvestie comme arme miraculeuse contre le monde bâillonné. Et les bâillons sont souvent purement intérieurs.»

«Comment "débâillonner" ce monde?» - «Je crois simplement que la parole est salvatrice.»

«Est-elle suffisante face à l'humaine condition et à ses dérives récurrentes?» - «Sans doute pas, pas sans l'amour et l'humanisme. Vraiment, je crois en l'Homme. Et je me retrouve dans toutes les cultures. Dans cet effort extraordinaire, que tous les hommes, où qu'ils soient, sous quelque latitude qu'ils soient, ont fait. Pour quoi? Mais pour rendre, tout simplement, la vie vivable ! Car cela ne va pas de soi ! Supporter la vie. Et affronter la mort. Et c'est cela qui est pathétique. Nous participons tous à la même grande aventure. C'est cela les cultures. Qui se rencontrent, et qui se rencontrent quelque part.»

«Le feu, au premier rang des énergies vitales?» - «Oui, vous avez dit : le feu. C'est clair que ma poésie est ignée. Mais pourquoi? J'appartiens à cette île... Pourquoi dans ma poésie, y a-t-il cette hantise? Ce n'est pas du tout une recherche voulue. Je constate (tout le monde le constate) la présence du volcan. C'est la terre, c'est le feu. Le feu n'est pas destructeur. Le volcan n'est pas destructeur. Il est destructeur au second degré. C'est une colère cosmique, autrement dit, une colère créatrice. Elle est créatrice ! Nous sommes loin de cette idylle romantique sous la mer endormie. Ce sont des terres de colère, des terres exaspérées. Des terres qui crachent, qui vomissent, et qui vomissent la vie. C'est de cela que nous devons être dignes. Cette parcelle créatrice, il faut la recueillir ! Il faut la continuer ! Et non pas s'endormir dans l'acceptation, la résignation. C'est une sorte de sommation de l'Histoire et une sommation de la Nature, à nous faites.»

«Comment expliquer, alors, que cette parole première, vous l'ayez dite dans la langue du pouvoir colonial? Du colonialisme?» - «Cela ne me gêne pas du tout. Je ne l'ai pas voulu. Mais il se trouve que la langue dans laquelle je m'exprimais, c'était la langue que j'avais apprise à l'école. Et cela ne me gênait en rien, ne m'a séparé en rien de ma révolte existentielle, et du jaillissement de mon être profond. J'ai plié la langue française à mon vouloir-dire. Nous sommes, par la nature et par l'Histoire, situés au carrefour de deux mondes. Nous sommes au carrefour d'au moins deux cultures. Il y a une culture africaine qui me paraît sous-jacente. Et c'est parce qu'elle est sous-jacente, oubliée, méprisée, qu'il fallait l'exprimer, la faire vivre à la lumière. Mais l'autre était la culture évidente ! Celle que l'on percevait à travers le livre, à travers l'école, et qui était nôtre aussi, comme part intégrale de notre destin individuel et collectif. Donc, j'ai essayé de réconcilier, parce qu'il le fallait, ces deux mondes. Mais je me sens tout à fait à mon aise aussi bien en me revendiquant du griot africain et de l'épopée africaine qu'en me revendiquant de Rimbaud, de Lautréamont. Et par-delà eux, de Sophocle ou d'Eschyle !»

«Êtes-vous effectivement aujourd'hui, Aimé Césaire, à 84 ans, bien plus d'un demi-siècle après "Cahier d'un retour au pays natal", fidèle à l'urgence de la poésie?» - «Bien sûr. Je n'ai plus la même énergie tellurique ; je n'ai plus du tout la même force. Mais, enfin, je la salue, je ne la renie pas.»

«La poésie est-elle toujours opérante aujourd'hui? Le sera-t-elle toujours?» - «En tout cas, c'est pour moi la parole fondamentale. Et le salut du monde dépend de sa capacité d'entendre cette parole. Il est

clair que, durant tout le siècle que nous avons vécu, l'écoute de la parole poétique a été diminuant. Mais on se rendra compte de plus en plus que c'est la seule parole qui puisse être encore vivifiante et à partir de laquelle on peut rebâtir et reconstruire.»

«Est-ce que vous ne pensez pas que, dans l'œuvre d'Aimé Césaire, la dimension poétique est toujours sous-tendue par un propos, par un projet éthique?» - «Certainement. Tout est soutenu par un projet éthique. Dès "Cahier d'un retour au pays natal", le souci de l'homme apparaît, je crois qu'il y a une quête de soi-même, mais aussi une quête de fraternité et d'universalité. Quête de la dignité de l'Homme, je crois que ce sont les fondements de l'éthique.»

«Et pourtant notre siècle n'a pas été un siècle où l'éthique a triomphé?» - «Non, certainement pas. Mais l'éthique doit être une affirmation. Que l'on soit suivi ou que l'on ne soit pas suivi, il y a des choses qui, pour nous, sont fondamentales, auxquelles on s'accroche. Même à contre-courant, faut-il encore les maintenir. Alors, ce que nous recherchons, c'est la réconciliation, c'est la connivence avec le cosmos, la connivence avec l'Histoire, la coïncidence de nous-même avec nous-même. Autrement dit, pour moi, la poésie, c'est une recherche de la vérité et de la sincérité. La sincérité, hors de ce monde, "hors des jours étrangers". Et nous la recherchons au fond de nous-même. Et, souvent, contre nous-même. Contre ce qui apparaît être nous-même. Le plus profond de nous-même. La poésie est abyssale. Abyssale et explosive. Encore une fois, le volcan. Je suis au moment du grand passage, sans doute, mais je l'affronte, imperturbable, d'avoir proféré ce qui me paraît essentiel, imperturbable, d'avoir, si vous voulez, hélé l'amont et hurlé l'avenir. C'est ce que je crois avoir fait. À peine désorienté par la contremarche des saisons. Mais c'est ainsi. Et telle est, je crois, ma vocation. Pas, mais pas du tout de rancœurs, ni de rancunes, mais l'inévitable solitude de l'homme. Enfin, l'essentiel est là.»

Le 1^{er} juin 2004, Césaire eut un entretien avec Patrice Louis, au cours duquel il lui déclara : *«La culture, c'est tout ce que l'homme a inventé pour rendre le monde vivable et la mort affrontable.»* - *«Je définis la culture ainsi : c'est tout ce que les hommes ont imaginé pour façonner le monde, pour s'accommoder du monde et pour le rendre digne de l'homme.»* Le texte fut publié à Paris sous le titre : *«Aimé Césaire, rencontre avec un nègre fondamental»*.

Dans "Le Monde" du 17 mars 2006, dans un entretien avec Francis Marmande, Césaire indiqua que, pour lui, écrire et agir politiquement allaient de pair : *«Ma poésie est née de mon action. Je ne sépare pas mon action politique de mon engagement littéraire.»* - *«Ma poésie est faite de révoltes, d'angoisses et d'appels à la reconquête.»* - *«Écrire, c'est dans les silences de l'action»*.

De 2009 à 2011, le livre *«La poésie»* (1994) fut au programme de l'agrégation de lettres modernes au sein du thème de littérature comparée intitulé "Permanence de la poésie épique au XX^e siècle".

En 2009 parut, proposée par le grand ami de Césaire, l'écrivain guadeloupéen Daniel Maximin, l'anthologie thématique *"Cent poèmes d'Aimé Césaire"*, véritable invitation au voyage, en mots et en images, dans l'imaginaire du poète, qui met à l'honneur son premier grand poème, *«Cahier d'un retour au pays natal»*, mais nous oriente surtout dans cet archipel à découvrir : sur la jeunesse du poète partagée entre l'île natale et la France des études, puis sur ce que le poète nomma ensuite ; au chapitre *"Histoire"*, des vers sont comme de puissantes stèles consacrées aux grandes figures de l'histoire africaine et caribéenne, tels Louis Delgrès, libérateur de la Guadeloupe, Patrice Lumumba au Congo... et, bien sûr, le roi Christophe en Haïti, figures qui inspirèrent aussi son théâtre ; d'autres présences, intenses, surgissent de ces pages : Éluard, Damas, le peintre Wifredo Lam ou encore Saint-John Perse...

En 2010 fut publié par David Alliot, *«Sept poèmes reniés suivi de La Voix de la Martinique»*

*
* *

Le poète que fut Césaire s'était d'emblée, dans "*Cahier d'un retour au pays natal*", voulu «*bêcheur de race*», utilisant abondamment le mot «*négre*» et ses dérivés, «*négraille*», «*négrerie*», «*négrillon*», et, surtout, créant le mot «*négritude*» et s'en faisant le grand chantre pour assumer ces étiquettes infamantes, mieux dire sa révolte et, dans une optique de valorisation identitaire, se redresser dans sa dignité, redresser la dignité des Noirs du monde entier, dénoncer une oppression qui est en fait universelle, dépassant donc de loin l'allusion à la couleur de la peau.

Dans son œuvre ultérieure, il fut encore un poète éruptif, ayant pour habitude de jeter son inspiration sur papier n'importe où et à tout moment, puisant dans les profondeurs de son «moi» et dans la richesse de toute une vie pour allumer son imagination. Il conçut ainsi une œuvre abondante (il a écrit quatorze livres), à la fois chant et discours, d'une incandescence abrupte et violente, semblable à un fleuve de lave descendant d'un volcan antillais, et d'une exubérance véritablement tropicale. Il déroula des rythmes liturgiques, pulsionnels et obsédants, chargés d'un exceptionnel pouvoir d'incantation. Sa parole proliférant telle une plante luxuriante qui envahit le terreau du poème, pousse sur les décombres de la mémoire, pour fleurir et s'ouvrir toujours plus haut dans la pleine lumière, il déploya une profusion d'images paroxystiques. Mais il tint aussi, pour répondre à l'injonction du surréalisme qui était de se détacher «des termes conventionnels», à choisir des mots si rares, si recherchés, que le texte demeure trop souvent opaque sinon tout à fait hermétique. En conséquence, s'il évoqua le monde authentiquement primitif de la Martinique, avec sa flore, son bestiaire et ses mœurs particulières ; s'il mena une quête obstinée de l'identité exaltant les racines et les origines africaines des siens, il ne pouvait plus être véritablement, comme il l'avait été avec "*Cahier d'un retour au pays natal*", leur porte-parole et leur guide.

Il reste qu'il est l'un des grands poètes de langue française du XXe siècle, et, surtout, pour le monde entier, le grand promoteur de «*la négritude*».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.com.